
GAUDEO



LES

AVANTURES

DE MONSIEUR

ROBERT CHEVALIER,

DIT

DE BEAUCHÊNE,

CAPITAINE DE FLIBUSTIERS dans la nouvelle France.

Redigées par M. LE SAGE.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez ETIENNE GANEAU, ruë Saint Jacques, près la ruë du Plâtre, aux Armes de Dombes.

M. DCC. XXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

De Boyer



TABLE

DES ARGUMENS du second Tome.

LIVRE QUATRIE'ME.

Suite de l'Histoire du Comte de Monneville.

PAr quelle voiture Monneville se rendit de Paris à la Rochelle où il s'embarqua pour Quebec. Ce qui se passa dans le Vaisseau sur la route. De quelle maniere on marie en ce Pays-là les filles & les garçons qu'on y envoye de France pour peupler la colonie. Par quelle adresse Monneville & une Demoiselle de Paris éviterent ce mauvais sort. Ce jeune

homme obtient un employ par le crédit d'un Pere Recolet qui luy rend encore d'autres ſervices. De quelle façon Mademoiſelle du Clos & lui vivoient au Fort & dans l'Habitation que le Commandant avoit aux environs. Ils ſe ſéparent à l'amiable. Comment cette Demoiſelle devint Sakgame ou Souveraine d'un quartier des Hurons. Deſcription de ſon Habitation. Mœurs de ces Sauvages. De quelle ſorte ils reçurent chez eux Monneville. Hiſtoire de Mademoiſelle du Clos. Le Commandant Maloüin meurt. Monneville demande à luy ſucceder dans ſon employ. Le Gouverneur le lui refuſe poliment, & nomme Monſieur de la Haye, jeune Pariſien, pour remplir la place du Commandant du Fort; mais en récompenſe Monneville herite de l'Habitation & des meubles du défunt. Il conduit au Fort Mon-

eur & Madame de la Haye, & devient le meilleur de leurs mis. Malheureusement l'amour met de la partie & gâte tout. Histoire de Monsieur & de Madame de la Haye. Etrange évenement qui doit servir d'avis au Lecteur pour être en garde contre s surprises de l'amour.

IVRE CINQUIÉME.

te de l'Histoire du Comte de Monneville.

nneville repasse en France. Il se end à Paris où il se faufile avec e jeunes débauchez, parmi lesuels il rencontre par hazard le Chevalier, frere de Mademoiselle u Clos. Il fait connoissance avec e jeune homme, & lui apprend es nouvelles de sa sœur. Ils deiennent les meilleurs amis du onde. Monneville lequitte pour

aller faire un voyage au Ménil, où il a été élevé dans son enfance, dans le dessein d'y voir sa Nourrice, & de tirer d'elle des éclaircissemens sur sa naissance. Il achete la Terre du Comte de Monneville son pere. Il va au Château du Ménil où il revoit la Baronne & Lucile, & après quelques conversations avec ces Dames, il se fait entre eux une reconnoissance. La Baronne lui apprend qu'il est son fils. Ensuite il épouse Lucile. Le Chevalier vient à ses Nôces, qui sont à peine achevées, que ces deux Cavaliers se préparent à partir pour le Canada, dans l'intention d'y aller chercher Mademoiselle du Clos. Ils arrivent à Quebec, & vont à Montreal, où après mille perquisitions, ils apprennent que cete Sakgame des Hurons à perdu la vie au grand regret de ces Sauvages. Enfin, Monneville & son ami s'étant rembarquez pour

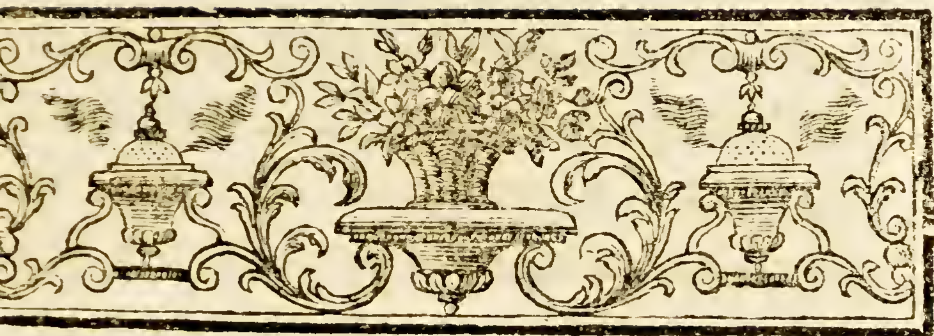
revenir en France, ſont attaquez & pris par les Anglois qui les menent à Boſton dans la Nouvelle Angleterre. Là ils ſont vendus comme des Eſclaves à un Capitaine qui les achete pour les revendre ; mais Beauchêne & ſes Compagnons rencontrent le Vaiſſeau de cet Officier. Ils s'en rendent maîtres, & par-là Monneville & le Chevalier ſont tirez d'eſclavage.

LIVRE SIXIE'ME.

ntinuation de l'Hiſtoire du Chevalier de Beauchêne. Il rencontre deux Vaiſſeaux Anglois Gardes-Côtes, qui le font priſonnier. Pour recouvrer ſa liberté, il forme un projet qui ne réüſſit point. Il eſt mis à terre avec ſes Compagnons au pied d'un rocher dans les deſerts de Guinée, où on les laiſſe ſans vivres & ſans armes. Après

avoir essuyé mille dangers, Beauchène avec deux de ses Compagnons arrive au Cap-Corse, où il retombe entre les mains du Capitaine qui l'avoit pris. Il est enfermé dans un souterrain & remis en liberté. Il est conduit à Juda. Il y est bien reçu par Monsieur de Chamois, Gouverneur du Fort François, qui l'engage à aller ravager l'Isle de Prince. Détail de cette expedition. Descentes de Beauchène sur les Côtes de Bresil. Enlevement d'un Capitaine Garde-Côtes. La tête du Chevalier est mise à prix par le Gouverneur du Rio-Janeiro. Vengeance de Beauchène. Il fait une prise considérable. Valeur des Portugais. Il se joint avec d'autres Flibustiers aux troupes que Monsieur Cassare commandoit. Ils vont ravager Mont-Sarra. Détail de cette expedition.

LES



LES

AVANTURES

DU CHEVALIER

DE BEAUCHÊNE

LIVRE QUATRIE'ME.

uite de l'Hiſtoire du Comte de Monneville.

Par quelle voiture Monneville ſe rendit de Paris à la Rochelle où il s'embarqua pour Quebec. Ce qui ſe paſſa dans le Vaiſſeau ſur la route. De quelle maniere on marie en ce pays-là les filles & les garçons qu'on y envoye de

France pour peupler la colonie. Par quelle adreſſe Monneville & une Demoiſelle de Paris éviterent ce mauvais ſort. Ce jeune homme obtient un employ par le crédit d'un Pere Recolet qui luy rend encore d'autres ſervices. De quelle façon Mademoiſelle du Clos & lui vivoient au Fort & dans l'habitation que le Commandant avoit aux environs. Ils ſe ſéparent à l'amiable. Comment cette Demoiſelle devint Sakgame ou Souveraine d'un quartier de Hurons. Deſcription de ſon habitation. Mœurs de ces Sauvages. De quelle ſorte ils reçurent chez eux Monneville. Hiſtoire de Mademoiſelle du Clos. Le Commandant Maloüin meurt. Monneville demande à luy ſucceder dans ſon employ. Le Gouverneur le lui refuſe polîment, & nomme Monſieur de la Haye, jeune Pariſien, pour remplir la place du

Commandant du Fort; mais en récompenſe Monneville herite de l'habitation & des meubles du défunt. Il conduit au Fort Monſieur & Madame de la Haye, & devient le meilleur de leurs amis. Malheureuſement l'amour ſe met de la partie & gâte tout. Hiſtoire de Monſieur & de Madame de la Haye. Etrange évenement qui doit ſervir d'avis au Lecteur pour être en garde contre les ſurpriſes de l'amour.

NOTRE Caravanne fit une pauſe à Bourg-la-Reine, pour ſe mettre dans un ordre de marche conve-
ble. Le ſoleil qui commençoit
ors à ſe lever, me fit connoître
ie j'avois pour aſſociez deux ou
ois cents tant filoux que catins
'on envoyoit renforcer la co-
nie de la nouvelle France. Com-
e nous faiſions tous ce voyage

à regret, il regna d'abord parmi nous une trisſteſſe générale. Les uns maudiſſant les perſonnes auſquelles ils imputoient leur malheur, faiſoient retentir l'air de cris & de lamentations ; les autres ſe repreſentant l'inutilité des plaintes devoroient leur chagrin dans un ſilence profond ; mais inſenſiblement ils firent tous de neceſſité vertu, & bientôt les ris avec les chanſons vinrent écarter les images triſtes.

Il y avoit dans la charette, j'ai penſé dire le caroſſe, où j'étois quatorze femmes & un jeune homme qui les amuſoit infiniment par mille plaiſanteries qu'il debitoit d'un air gai. Un Abbé qui va prendre poſſeſſion d'un gros Benefice ne paroît pas plus joyeux. Nous étions tous ſurpris d'une gayeté ſi déplacée. Il s'en aperçut & nous dit : aux éclats de rire qui m'échappent vous me croyez



...d. del. J.B. Scotin Sculp.

eut-être un extravagant. Ren-
ez-moi, s'il vous plaît, plus de
ıſtice. Quand je penſe au dernier
ɔur que j'ai fait à mon très-ho-
oré Pere, je ne puis m'empê-
her de m'épanoüir la ratte à ſes
épens. Vous allez voir ſi j'ai
ɔrt.

Je ſuis fils d'un riche Libraire
e la ruë ſaint Jacques, qui m'a
bien gâté dans mon enfance,
u'à l'âge de cinq ans je lui riois
ı nez lorſqu'il ſe donnoit les
irs de me reprimander, & toutes
es fois que dans ſa colere il en
enoit avec moi aux voyes de
ıit, je ne manquois pas de jetter
ans le puits autant de volumes
ue j'avois reçu de coups. Je vous
nnuirois ſi je vous racontois tou-
es les malices que je lui ai faites.
ugez-en par le parti qu'il prend
ujourd'hui de ſacrifier au reſſen-
ment qu'il en a un fils unique;
ır je n'ay ni frere ni ſœur, ni

n'en aurai ſelon toutes les apparences, puiſque mon pere & ma mere ſont trop vieux pour ſe venger ainſi de moi.

Pour vous apprendre, pourſuivit-il, ce qui me donne occaſion de rire préſentement, je vous dirai que depuis trois jours mon pere a tenu ſa boutique fermée, & qu'il a gardé même les clefs de la porte de la maiſon, de peur que je ne lui échapaſſe : Mon fils, m'a-t-il dit hier au ſoir d'un air doux & perfide, tenez-vous prêt à partir avec moi de main matin pour la Campagne. Je me ſuis bien douté qu'il avoit quelque mauvaiſe intention, & qu'il vouloit m'envoyer dans quelque endroit faire pénitence ; mais je ne m'attendois pas à l'aller faire ſi loin. Pour rendre celebre le jour de mon départ, & en graver la date, en grec, en latin & en françois, tandis qu'on me croyoit

couché, je me ſuis gliſſé dans la Bibliotheque, où m'étant indiſtinctement ſaiſis des livres que j'ai trouvez ſous ma main, j'en ai arraché de chacun les dix ou douze premiers feüillets. Que j'ai tronqué de Juriſconſultes & mutilé d'Orateurs! Que j'ai laiſſé ſur le carreau de Peres de l'Egliſe qui n'ont plus face de Chrétiens! Je n'ai rien épargné, Théologie, Medecine, Hiſtoire, Poëſie, Romans, tout a paſſé par mes mains; & c'eſt en ſongeant aux grimaces que fait à preſent mon pere que je ris de ſi bon cœur. Je m'imagine le voir entrer dans ſa Bibliotheque qui n'eſt plus qu'un Hôpital d'Invalides. Il conſidere le ravage que j'ai fait. Il examine les bleſſez, & calcule avec douleur ce qu'il lui en coutera pour leur guériſon. Pour ceux qui avoient de longues Préfaces, ils n'en ſeroient pas moins

bons, ſi du moins ſur la premiere page, je leur avois laiſſé leur nom, leur âge & le lieu de leur naiſſance. Il eſt vrai que faute de cela les malheureux vont paſſer comme moi pour des avanturiers qui n'ont ni feu ni lieu & ne ſont reclamez de perſonne.

Le jeune homme ceſſa de parler en cet endroit pour recommencer à rire de façon que tout le monde ne put ſe défendre d'en faire autant. Ce qui ſervit comme de ſignal à nos dignes Compagnes de voyage pour raconter leurs avantures. Mais chacune voulant parler la premiere, elles ſe mirent toutes enſemble à faire autant de bruit que les Pierides après leur métamorphoſe. Je les interrompis toutes pour les prier de me donner un moment d'audiance. Meſdames, leur dis-je, ſongez, de grace, que nous ne ſommes ici que des Auditeurs;

nous ne sçaurions en même temps
vous prêter à toutes l'attention
que vous meritez. Le fils du Li-
braire se joignit à moi, & nous
obtînmes enfin que ces Dames
parleroient tour à tour.

Alors je m'adressai à la plus
apparente de la compagnie & lui
dis de commencer. Mais elle nous
conjura d'une maniere si polie &
en même temps si triste de vou-
loir bien l'en dispenser, que nous
la laissâmes en repos. C'est donc
à moi, s'écria aussi-tôt sa voisine,
c'est à moi d'enlever toutes les
attentions. Elle n'eut pas achevé
ces mots, qu'elle se mit à racon-
ter ses proüesses avec une viva-
cité accommodée au sujet. Elle
nous apprit de belles choses aussi-
bien que ses Compagnes, dont la
plûpart à l'édification du Public
avoient fait tous les ans une re-
traite de quelques mois, pendant
laquelle elles avoient joint à un

habillement des plus modeſtes un jeûne auſtere au pain & à l'eau avec un travail aſſidu. Ces innocentes pénitentes traittoient de peccadilles & de petits tours d'adreſſe toutes les fautes qu'elles confeſſoient avoir faites : avoir vuidé les poches de quelqu'un, l'avoir mis tout nud dans la ruë au fort de l'hyver, ou l'avoir fait jetter par les fenêtres, elles appelloient cela avoir dégourdi des ſots.

J'eus tous les jours de pareils entretiens à eſſuyer ſur la route juſqu'à la Rochelle où nous arrivâmes fort fatigués de notre voiture aſſommante. Là me voyant ſur le point d'être embarqué, je demandai un quart d'heure d'audience au Capitaine du Vaiſſeau. J'eſperois exciter ſa pitié par le recit de l'injuſtice qui m'avoit été faite, & pour le rendre plus touchant je me propoſois de l'accompagner de l'offre de mon diamant ; mais

dès ma premiere phraſe comprenant que je voulois tenter ſa fidelité, il ne me permit pas de dire le reſte de ma harangue, dont la fin peut-être lui auroit paru plus agréable que le commencement. Il me ferma la bouche en me diſant bruſquement qu'il m'écouteroit pendant le premier calme qui nous prendroit, & que ſi je l'ennuyois par la narration que j'avois à lui faire, je pouvois compter qu'il me feroit amarer ſur un canon & donner cent coups. Le caractere dur de cet Officier m'ôta l'envie de lui offrir mon diamant. J'eus peur qu'il ne le refusât & que je ne reçuſſe un mauvais traitement de ſa brutale integrité.

Je perdis donc toute eſperance de borner mon voyage à la Rochelle, & le chagrin que j'en eus me cauſa une maladie dont je ne me ſerois jamais tiré ſans le ſe-

cours de trois Peres Recolets qui étoient dans le Vaiſſeau. L'un d'entr'eux avoit déja voyagé en Canada, & même avoit été Gardien du Convent que ces Religieux ont à Quebec. Il y menoit ſes deux Compagnons pour recrüe. Je lui contai par quelle avanture je me trouvois réduit à ſortir malgré moi de ma patrie. Il me plaignit & m'exhortant enſuite à me roidir contre le ſort qui me perſecutoit, il m'inſpira peu à peu un courage ſuperieur à ma mauvaiſe fortune. Mon Pere, lui dis-je un jour, grace à vos charitables exhortations je ſuis préparé aux plus fâcheux évenemens. Ne me cachez pas, je vous prie, l'horreur de la deſtinée qui nous attend ces malheureux & moi De quelle maniere en uſera-t-on avec nous quand nous ſerons en Canada ? Je vais vous l'apprendre, me répondit-il, puiſque vo-

e fermeté me permet d'offrir à otre eſprit un ſi terrible tableau. De tout ce que vous êtes d'hom-es ici, pourſuivit-il, on prendra s plus robuſtes pour travailler la pierre, abatre des bois ou éfricher des terres. On envoira plûpart des autres dans les ha-tations les plus écartées, & par onſequent les plus voiſines des uvages, qui égorgeront ces mi-rables pour le moindre ſujet u'ils croiront avoir de ſe plain-e d'eux, ou brûleront leurs ha-tations. Joignez à l'effroi de ſe ir à la merci des Sauvages une grande diſette de tout, que les ois quarts des François qu'on voye dans ces endroits là pé-ſent de faim.

Avant qu'on les diſtribuë dans urs quartiers, on a grand ſoin procurer à chacun ſa chacune. Celibat étant un vrai crime état dans une Colonie, il faut

que les nouveaux débarquez se
marient en arrivant à Quebec, ce
qui se fait de la maniere suivan-
te. La Dame Bourdon Directrice
de la Maison où l'on met les
femmes qui viennent de Paris,
assortit les époux à sa fantaisie.
Heureux l'épouseur à qui elle don-
ne une compagne saine de corps &
d'esprit. Ce n'est pas que pour fai-
re recevoir sans répugnance au fu-
tur la bénédiction nuptiale elle ne
lui fasse un bel éloge de la future.

Un des deux Compagnons du
Moine qui parloit fit un grand
éclat de rire en cet endroit. Sans
mentir, s'écria-t-il, voila une
plaisante police. Je m'imagine que
je vois un Fripier, qui d'un coup
d'œil sur la taille d'un homme
qui entre dans son Magasin, lui
trouve un habit comme fait ex-
près pour lui. Riez tant qu'il vous
plaira, reprit le Gardien, ce que
je dis se pratique au pied de

la lettre. La derniere fois que j'aſſiſtai à cette ceremonie matrimoniale, dont je fus le Miniſtre, il ſe preſenta une petite figure d'homme aſſez drole qui pria la Dame Bourdon de lui montrer, diſoit-il, ſa marchandiſe, afin qu'il pût ſe choiſir une femme, puiſque c'étoit un meuble dont il falloit abſolument ſe charger. La Directrice lui répondit ſur le même ton : Mon ami, ce n'eſt pas la coutume que l'on choiſiſſe ainſi : D'ailleurs, j'ai ici des pieces qui ont la mine bien trompeuſe, vous pourriez y être attrapé. Raportez-vous-en plutôt à moy ; je connoîtrai mieux que vous ce qui vous convient quand vous m'aurez dit qui vous êtes & ce que vous ſçavez faire.

Je ſuis Tailleur a votre ſervice, Madame, repliqua-t-il, & ne vous en déplaiſe j'ai auſſi quelques principes de deſſein. On m'envoye à

ſoixante quinze lieuës d'ici dans un canton où il n'y a perſonne de mon métier, à ce qu'on dit. Je ne puis manquer d'y faire bien mes affaires. Ainſi, Madame, je vous prie d'avoir égard à cela. Vous voyez que je ne rendrai pas une femme malheureuſe. J'en voudrois une qui fut ſedentaire, qui ſçût m'aprêter à manger & m'aider un peu dans ma profeſſion. J'ai ton fait, mon enfant, lui repartit la Dame Bourdon. Je te veux apparier avec une fille qui ſçait coudre & broder à merveilles. C'eſt une grande travailleuſe, adroite, propre, amuſante & faite au tour. Je ſuis bien aiſe de te rendre heureux ; car ta phiſionomie me revient.

Après avoir parlé de cette ſorte, la Directrice alla chercher la future, & pendant ce tems-là j'exhortai le petit Tailleur à ſe marier moins pour obéïr à la loi que

dans la vûë d'avoir du ſecours & de la conſolation dans ſon établiſſement. Je lui recommandai ſurtout d'élever ſes enfans dans la crainte du Seigneur, & lui tins tous les diſcours qu'il étoit de mon miniſtere de lui tenir dans cette occaſion. La Dame Bourdon revint quelques momens après, amenant avec elle une groſſe & grande fille qui avoit ſur la tête une coëffe qui lui couvroit la moitié du viſage. Nous entrâmes tous quatre dans la Chapelle, où la Directrice me pria de faire prendre la droite à la fille. Ce que je fis ſans demander la raiſon de cette nouveauté. Mais au milieu de la ceremonie ayant jetté les yeux ſur la mariée, je m'aperçûs qu'elle n'avoit qu'un œil, qui étoit le gauche, & qu'à la place du droit il y avoit une emplâtre qu'elle déroboit adroitement aux regards curieux de l'épouſeur.

Je vous avoüe, ajouta le Gardien, que je pensai scandaleusement perdre mon serieux. La ceremonie achevée, la Dame Bourdon fit signer aux époux le billet de leur engagement, dont elle garda le double, les conduisit à la porte, où ayant remis à la nouvelle mariée son trousseau * qui n'étoit pas fort pesant, elle laissa à ces deux tourterelles la liberté d'aller où bon leur sembleroit. Ensuite revenant à moi : ah, mon Pere, me dit-elle, le bon mariage que je viens de faire ! j'étois bien embarrassée de cette creature-là. C'est une diablesse qui mettoit ici tout en desordre. Si je lui avois donné un mari de sa taille, ils auroient toujours été aux épées & aux couteaux ; au lieu que le Tailleur n'osera souffler devant sa femme, quand une fois il aura

* Les cinquante livres que le Roy leur fait donner.

connu de quel bois elle ſe chauffe. Outre cela ils pourront procréer des enfans qui tenant de l'un & de l'autre ſeront d'une grandeur raiſonnable. Pour comble de bonheur, il aura une femme robuſte qui défrichera, bechera, ſemera & plantera pour avoir dequoi vivre ; car le petit bonhomme ſe trompe s'il croit en arrivant où il eſt envoyé trouver ſon diner tout prêt & n'avoir qu'à croiſer les jambes ſur ſon établi. Il aura peu de pratique, je vous en réponds.

Ce diſcours du Pere Gardien divertit infiniment ſes deux Compagnons. J'en ris auſſi, mais du bout des dents. J'enviſageai avec horreur un pareil exil ; & fis aſſez connoître que je ne ferois pas un trop bon ménage avec une épouſe de la main de la Dame Bourdon. Le Gardien s'en apperçût, & me dit : Ne vous affligez pas, Mon-

ſieur ; vous n'avez point une figure à mériter qu'on vous traitte comme le petit Tailleur. J'empêcherai facilement que vous n'en ſoyez réduit là. Votre air, vos manieres vous diſtinguent fort des garnemens parmi leſquels vous avez le malheur de vous trouver confondu ; & qui preſque tous portent gravez ſur leur front les crimes qu'ils viennent expier en Canada. Vous devez être aſſuré que vous ſerez reçû dans notre Ordre à bras ouverts. Si vous preniez ce parti, vous verriez que nous ſommes là plus conſiderez qu'en Europe. Si l'état Monaſtique ne vous convenoit pas abſolument, vous avez de l'éducation, vous écrivez bien, vous ne quitterez point la Ville de Quebec, ſi vous voulez y demeurer. Je me fais fort de vous y procurer un Emploi.

Je remerciai ce charitable Pere

de sa bonne volonté ; & faisant fond sur l'amitié qu'il me témoignoit, je me sentis tout consolé de me voir dans l'état où j'étois. Les trois Recolets avoient soin de dire la Messe très-souvent ; & comme l'Aumônier ne sçavoit tout au plus que lire, le Reverend Pere Gardien prêchoit tout l'équipage les Fêtes & les Dimanches. Cependant, quoique ses Sermons fussent tous fort pathetiques, ils ne faisoient guere d'impression sur les Auditeurs. Il y avoit du désordre dans le Vaisseau ; & ce désordre augmentoit de jour en jour par l'indiscretion des Officiers qui se familiarisoient un peu trop avec nos belles Parisiennes. Les Matelots suivoient leur exemple. Il n'y avoit pas jusqu'aux Mousses qui ne voulussent joüir du droit de Passage. Néanmoins le Capitaine craignant les reproches de la Cour

plus que ceux de ſa conſcience, entreprit de reſſerrer ſes Nymphes, mais il étoit bien difficile d'empêcher tant d'Alcions de faire leurs nids ſur les flots.

Je m'attirai par la Muſique la bienveillance de quelques Officiers qui la ſçavoient un peu. Cela me mit plus à mon aiſe. J'en fus mieux couché, mieux nourri & plus libre. Les Moines m'en féliciterent d'abord, à la réſerve du Pere Gardien, qui ſouhaitant que je n'euſſe eu aucune connoiſſance que la ſienne ſur la route, me dit un jour confidemment, qu'il me conſeilloit en ami de n'avoir que peu de liaiſon avec les Officiers du Vaiſſeau, & d'être avec eux fort réſervé, attendu, diſoit-il, que leur commerce me corromproit indubitablement. Oh, oh! dis-je en moi-même après l'avoir écouté avec attention, il ſemble que ce Reverend Pere me

nitonne pour ſon Convent. Les
offres de ſervice qu'il m'a faites
n'auroient-elles pour but que de
me faire endoſſer ſon harnois ? Le
emede ſeroit pire que le mal :
ſclavage pour eſclavage, j'aime
mieux celui qui peut finir.

Il y avoit dans le Vaiſſeau une
utre perſonne qui partageoit
vec moi les bontez de ce ſaint
Religieux. C'étoit une fille de
ingt-quatre à vingt-cinq ans qui
e faiſoit diſtinguer par un dehors
oble & ſage. Elle paroiſſoit plon-
ée dans une mélancolie que rien
e pouvoit diſſiper ; & veritable-
nent elle avoit bien ſujet de dé-
lorer ſon infortune, ayant été
mbarquée avec nous par ſur-
riſe le jour de notre départ.
'avois auſſi-bien que le Moine
té frappé de ſon air modeſte ;
: quand j'avois occaſion de m'en-
retenir avec elle, je lui trou-
ois des ſentimens qui me préve-

noient en faveur de ſa naiſſance
qu'elle cachoit ſoigneuſement.

Mademoiſelle, lui dis-je un
jour en préſence du Pere Gar-
dien, ſçavez-vous l'heureux ſort
qui nous attend ? Vous a-t-on di[t]
que nous ſommes ici comme dans
l'Arche de Noé, que nous n'en
ſortirons que deux à deux pour
aller multiplier les uns d'un côté
& les autres de l'autre ? On me
donnera une femme que je n'aurai
jamais vûë, & vous ſerez livrée
de la même maniere à un épou-
ſeur inconnu. Le Religieux pre-
nant alors la parole, lui raconta
ce qu'il m'avoit dit de la néceſ-
ſité & des cérémonies de cet hy-
men ſans façon. La Demoiſelle
en l'écoutant levoit les yeux au
Ciel, & témoignoit aſſez ſans par-
ler le peu de goût qu'elle ſe ſen-
toit pour une ſemblable union.
Hé bien, Mademoiſelle lui dis-je,
lorſque le Pere eut achevé ſon
diſcours,

discours, que pensez-vous de cela? Ne vivons-nous pas l'un & l'autre dans une attente bien agréable? Si le consentement est nécessaire pour ce mariage, répondit-elle, je puis vous assurer qu'on ne me l'arrachera pas facilement. On m'ôtera plûtôt la vie que de m'obliger à devenir femme d'un Maçon ou d'un Bucheron. Là-dessus le Moine la pressa de nous apprendre quelle étoit sa famille, mais elle refusa de satisfaire sa curiosité.

La crainte qu'elle avoit de tomber entre les mains d'un homme de la plus basse condition excita ma pitié & me fit songer aux moyens de lui mettre sur cela l'esprit en repos. Je n'y rêvai pas long-temps. Il me vint une pensée que je lui communiquai dès que je pus lui parler sans être entendu de personne. Je lui demandai si pour conserver tous deux

notre liberté elle ne trouveroit pas à propos que dans l'occasion nous nous disions mariés ensemble. J'ajoutai qu'on me promettoit un établissement dans la Ville ; ce que je jugeois devoir lui faire plaisir, puisque je pourrois l'empêcher par là d'être releguée dans des deserts. Elle me répondit qu'en la préservant des horreurs qu'on lui avoit fait envisager, je lui sauverois la vie ; Que je n'avois qu'à composer une fable de notre prétendu mariage & la lui donner, qu'elle l'apprendroit si bien par cœur qu'elle ne se couperoit point dans ses réponses quand on viendroit à l'interroger.

Cet expedient me parut bon & même necessaire. Je travaillai donc sur le champ au Roman de nos amours, de notre mariage & de notre exil. J'en gardai une copie & lui en glissai finement une autre dans la main ; mais sa mé-

ıoire n'eut pas beſoin de retenir
ɔus ces menſonges ; car ſitôt que
eus fait accroire au Reverend
ere Gardien que cette Demoi-
lle & moi nous étions deux
ɔoux perſecutés par la fortune,
: bon Religieux me croyant ſur
a parole nous accorda généreu-
ment ſa protection & promit de
ɔus rendre ſervice. Ce qui me
ra de l'erreur où j'étois que ſa
everence ne vouloit me délivrer
:s miſeres du monde que pour
'aſſujettir à celles de ſon état.
Après une navigation plus heu-
uſe que ne le méritoit un Vaiſ-
au auſſi chargé d'iniquitez que
nôtre l'étoit, nous arrivâmes
Quebec au commencement de
ovembre 1690. * Si nous fuſ-
ɔns entrez huit jours plutôt dans
fleuve ſaint Laurent, nous au-
ɔns été pris par le General Phips
nglois, qui venoit avec une flote

* 1690.

de près de quarante voile de fair
ſur cette Capitale du Canada un
tentative qui ne lui avoit pa
réuſſi. Il y avoit perdu beaucou
de monde & laiſſé pluſieurs pie
ces de canon qui ſervirent à ce
lebrer ſon départ dans les réjoüi
ſances qui ſe firent quelques jour
après.

Monſieur de Longueil que Mon
ſieur de Beauchêne connoît ſan
doute, & qui ſans contredit eſ
un des plus braves Officiers d
Marine, eut en particulier de
graces à rendre au Seigneur. L
fait eſt ſingulier : Monſieur d
Longueil dans l'action reçut u
coup de Mouſquet. La bale frap
ſa corne à poudre & la caſſa. I
y porta ſa main auſſi-tôt pou
prendre dequoy tirer encore
dans le même inſtant une ſecon
de bale vint donner au mêm
endroit, acheva de briſer la cor
ne & il en fut quitte pour un
legere contuſion.

En entrant dans Quebec j'éprou-
ai que le Pere Gardien ne m'a-
oit pas fauſſement aſſuré qu'il
ne feroit diſtinguer de la canaille.
e me vis joüiſſant d'une entiere
berté auſſi bien que la Dame qui
aſſoit pour mon épouſe & que
appellerai deſormais Mademoi-
elle Marguerite du Clos ; car
'eſt ſous ce nom qu'elle fut miſe
ur la liſte. Le bon Religieux n'en
emeura point là ; avec une ſim-
le adreſſe ſignée de la main de
a Reverence nous fumes bien
eçus & bien logez chez un riche
Commerçant auprès de la princi-
ale Egliſe qui eſt dediée à Notre-
Dame. Ce Marchand prit nos
oms de voyage & s'en alla, pour
ous, ſigner notre arrivée à la dé-
harge du Capitaine du Vaiſſeau,
ur la feüille ſcandaleuſe, autre-
nent le regiſtre des noms des
arnemens envoyés pour habiter
a nouvelle France.

La crainte d'un grand mal n
laiſſe pas la liberté de penſer au
petits inconvenients : Mademoi
ſelle du Clos à couvert de l'hyme
affreux dont la ſeule idée l'avoi
fait trembler, ſe trouva fort em
barraſſée, lorſqu'il fut queſtio
de nous aller coucher. Par hont
ou par inadvertance elle n'avoi
pas demandé deux lits, ſi bie
qu'en entrant dans la chambr
qu'on nous avoit deſtinée & où
elle s'étoit retirée avant moi, je
l'aperçus toute en pleurs & auſſ
affligée que ſi elle eût épouſé un
Maçon. Couchez-vous, Monſieur
me dit-elle; pour moi je paſſerai
la nuit ſur une chaiſe. Non, Ma-
demoiſelle, lui répondis-je, ce
lit n'eſt pas ici pour rien; vous
vous y repoſerez s'il vous plaît.
Vos allarmes m'offenſent. Je ſuis
honnête homme & je n'ai point
inventé la fable de notre hymen
pour en profiter de la maniere

indigne que vous aprehendez.

Je me ſentois en effet pour elle un reſpect que m'inſpiroit ſon air noble & impoſant, & qui m'empêchoit de former la moindre penſée d'abuſer de la fâcheuſe ſituation où elle étoit réduite. Enfin je haranguai de façon que je la raſſurai. Je l'obligeai à ſe mettre au lit après avoir pris un de ſes matelats que j'étendis par terre & ſur lequel je couchai tout habillé. A peine étions-nous levez le lendemain que notre Patron nous vint voir, quoique ſon Convent fût aſſez éloigné de Notre-Dame. Il nous pria de ne nous point inquieter & nous aſſura de nouveau qu'il ſe chargeoit de notre établiſſement. Il nous fit mille politeſſes à Mademoiſelle du Clos & à moi. Que l'eſprit de l'homme eſt malin & à quelle indigne vûë n'eûs-je pas la foibleſſe d'attribuer la bonne volonté que

ce ſaint Religieux nous marquoit ! Il eſt vrai que huit jours après je lui rendis plus de juſtice.

Il vint nous revoir. Il étoit accompagné de Monſieur de la Valiere Capitaine des Gardes de Monſieur de Frontenac, & il nous dit qu'à la recommandation de cet ami il venoit d'obtenir pour moi un poſte conſiderable par raport à ſa ſituation propre au commerce. Il n'y a que de petits apointements attachez à cet employ, ajouta-t-il, mais il embraſſe les fonctions de cinq ou ſix charges à la fois. Premierement vous ſerez Caiſſier dans un Fort vers les frontieres des Hurons, où vous aurez à payer une douzaine de Soldats qui en font toute la garniſon. Vous aurez la direction de leurs magazins que vous tiendrez toujours en état en cas d'attaque de la part des Sauvages. Vous ſerez pareillement chargé de faire

a recette du contingent que doi-
ent fournir les Maîtres des ha-
bitations voiſines de ce Fort. De
plus vous aurez ſoin d'entretenir
e plus de liaiſon que vous pour-
ez avec les Sauvages de la fron-
iere, pour les diſpoſer peu à peu
à paſſer agréablement ſous la do-
mination Françoiſe.

Ne voulant pas que Mademoi-
ſelle du Clos dépenſât une mo-
dique ſomme d'argent qu'elle
avoit, & ayant pluſieurs emplet-
tes à faire, je priai notre Hôte
de me faire trouver de l'argent
ſur un bijou. Pour cet effet, il
me conduiſit chez un riche Mar-
chand qui étoit en même temps
Orphevre, Joüaillier & Clincail-
ler, & qui m'offrit de bonne
grace ſur mon diament cent piſ-
toles que j'acceptai en lui diſant
devant mon Hôte & d'autres per-
ſonnes qui étoient là, que ſi je
périſſois dans l'endroit où j'étois

envoyé, je le priois de donner au Reverend Pere Gardien des Recolets le ſurplus du prix de mon diamant ou le diamant même, ſi je laiſſois dequoi payer les cent piſtoles qu'il me prêtoit

De l'argent que je reçûs, j'achetai les choſes dont nous ne pouvions abſolument nous paſſer, & une montre pour en faire preſent à notre bienfaicteur. La veille de notre départ ce bon Pere me mena chez le Gouverneur qui faiſoit ſa réſidence à une des extrêmitez de la Ville dans le Fort Saint Loüis. Je reçus là mes inſtructions avec une ordre de partir au plûtôt. Ce que je fis le jour ſuivant ſous l'eſcorte de cinq Soldats qu'on me donnoit à conduire pour remplacer le même nombre qui avoit déſerté du Fort où j'allois, & paſſé parmi les Sauvages.

Le Reverend Pere pour pouſſer la généroſité juſqu'au bout, fit

mettre lui-même tout en état, & voulut nous voir partir. Nous fûmes alors bien persuadez qu'en nous obligeant il n'avoit écouté que son bon cœur, la voix de l'humanité & celle de la charité chrétienne, puisqu'en nous quittant peut-être pour toujours, il redoubla ses bienfaits. Il défendit à notre Hôte de prendre la moindre chose de nous, & refusa la montre que je lui offris. Je ne doute point de votre reconnoissance, nous dit-il, ainsi je n'ai pas besoin que vous m'en donniez des preuves. Tout ce que j'exige de vous, c'est que vous viviez toujours dans la crainte de Dieu, qui ne vous abandonnera jamais tant que vous le servirez fidellement. Après une courte exhortation qu'il nous fit sur ce sujet, il nous laissa si touchez de son amitié, de ses bienfaits & de sa vertu, qu'à peine eûmes-nous la

force de lui dire adieu.

Que la douceur que reſſentent ceux qui ſont du bien aux malheureux doit être grande ! La conſolation dont ils joüiſſent dès cette vie eſt préferable à tout ce que la terre offre de plaiſirs. Le ſort de ce ſaint homme me parut alors plus digne d'envïe que toutes les grandeurs du monde ; nous nous trouvions moins heureux d'avoir reçû tant de ſervices dans un ſi grand beſoin, que lui n'avoit de joye de nous les avoir pû rendre.

Il y avoit plus de deux heures que nous étions embarqués & partis de Quebec, lorſque Mademoiſelle du Clos appercevant mon adreſſe ſur deux valiſes qui étoient dans notre Canot, me dit : Ce ſont apparemment les clefs de ces valiſes que vous aviez oubliées, & que le Reverend Pere m'a données en partant. Je ne

çai, lui répondis-je, ce que c'eſt
ue ces clefs ni ces valiſes. Ma-
emoiſelle du Clos mit auſſi-tôt
es clefs dans les ſerrures, & les
aliſes s'ouvrirent. Elles étoient
leines de toute ſorte de linge à
otre uſage. Pour le coup nous
emeurâmes tout interdits, &
ous rendîmes enſuite un million
e graces au Ciel de nous avoir
ait rencontrer un homme ſi cha-
itable.

Nous avions pour guides deux
Iatelots de la Baſſe-Ville qui
toient mariez. On ſe ſert plus
olontiers de ceux-là que des
itres, parce que l'envie de re-
enir auprès de leurs femmes &
e leurs enfans, fait qu'ils s'ac-
uittent plus exactement de ces
erilleuſes commiſſions. Secourus
es Soldats qui avoient ordre de
s aider à remonter le fleuve, ils
ous menerent aiſément en Ca-
ots juſqu'à Mont-Real, mais

enſuite à cauſe des ſauts & des rapides il nous falut aller ſouvent à pied, & quelquefois par des chemins preſque impraticables où Mademoiſelle du Clos nous donnoit bien du travail. Je vous l'avoüerai, je me repentis alors plus d'une fois d'avoir dit que c'étoit ma femme.

Je croi qu'elle s'en apperçut; car malgré les politeſſes que je lui faiſois toujours, je voyois que la triſteſſe l'accabloit plus que la fatigue du voyage, & que dans ſes manieres à mon égard le reſpect & la timidité ſuccedoient à l'air aiſé qu'elle avoit eu juſques-là. Je l'exhortois vingt fois le jour à prendre courage dans l'eſperance de voir bientôt la fin de nos peines; mais comme je m'aviſai un ſoir qu'elle me parut plus triſte que je ne l'avois encore vûë de lui faire des reproches ſur ſon changement de conduite à mon

gard : Eh, Monſieur, me dit-lle, en fondant en larmes, pour-quoi combattez-vous ma douleur? Quand j'y aurai ſuccombé, n'en ſerez-vous pas plus heureux ? Vo-tre plus grand embarras, vos plus grandes dépenſes ſont pour moi, pour une malheureuſe qui n'a rien fait pour vous, que vous ne con-noiſſez pas même encore, & qui ne mérite votre pitié qu'à force d'être miſerable. C'en eſt trop, Monſieur, ajoûta t-elle, ſongez à vous & m'abandonnez à mon infortune. Laiſſez-moi à la pre-miere Habitation que nous trou-verons. J'y paſſerai le reſte de ma vie dans la miſere de la ſervitude, ſi le Ciel eſt aſſez irrité contre moi pour me laiſſer vivre avec tant d'ennuis.

Notre malheur, lui répondis-je, a commencé dans le même tems, & nous nous ſommes en-gagez à courir la même fortune.

Quoique nous ne ſoyons pas unis par les nœuds de l'hymenée, je vous regarde comme mon épouſe. J'ay attaché mon ſort au votre, vos peines ſont les miennes. C'eſt la confiance que vous avez en moi qui vous expoſe à des fatigues ſi peu convenables à votre ſexe. Que ne puis-je les ſupporter toutes? Je voudrois n'avoir à partager avec vous qu'une fortune agréable. Enviſagez-moi donc comme un ami, comme un frere à qui votre ſecours va devenir neceſſaire.

Je la conſolai par ces diſcours & par d'autres ſemblables. Elle reprit des forces avec l'eſperance & nous ſuivit plus facilement. Nos Soldats tuerent ſur la route quelques Orignacs ou Elans, dont nos Guides s'accommederent fort. Pour nous nous en trouvâmes la chair deteſtable. Ce ſont des Cerfs ſauvages dont les peaux

ont une partie du commerce des
rançois avec les Sauvages, &
omme il fait plus froid dans le
Canada que le climat ne ſemble
 promettre, on en fait auſſi dans
uelques Cantons des habille-
nens fort utile pour le peuple. Il
ſt vrai que le commerce n'en eſt
as ſi étendu, ni ſi recherché que
elui des peaux de Caſtors.

Nous vivions de notre chaſſe,
es habitations qui ſe trouvoient
ur la route n'étant que de mé-
hantes cabannes dont les habi-
ans n'avoient à nous offrir que
les legumes & de mauvaiſe ſaga-
nité ou boüillie de bled d'inde,
car la plus grande partie de ces
erres ſont moins propres à pro-
duire du froment que d'autres
grains. Cependant après avoir
raverſé bien des lacs, des rivie-
res & des forêts nous découvrî-
mes enfin ce Fort tant deſiré.
Quoiqu'il ne fut pas en bon état

& qu'il eut plutôt l'air d'une sim-
ple Redoute que d'un Fort,
nous parut une belle & grand
Citadelle en comparaison de ce
nids à rats où nous avions log

Les Lettres du Gouverneu
dont j'étois chargé m'y firent re-
cevoir comme un Officier géné-
ral. La veuve de mon prédeces-
seur me ceda son petit aparte-
ment tout meublé, & nous pre-
nant en pension pour très peu de
chose la malheureuse étoit moins
notre hôtesse que notre servante.
Neanmoins sa compagnie devint
très utile à Mademoiselle du Clos
qui couchoit avec cette bonne
femme, dont elle aprit en peu de
temps la langue des Hurons qui
étoient les Sauvages les plus voi-
sins. La premiere chose que je fis
fut de visiter la place que j'eus
toute examinée en moins d'un
quart d'heure. C'étoit une bico-
que qui sans la bonté de sa situa-

tion n'auroit pas arrêté en Europe une Compagnie de Dragons plus long-temps qu'un moulin à vent ; mais il n'en falloit pas davantage pour arrêter des Sauvages & émousser leurs fléches.

Le Capitaine ou Commandant de ce Fort étoit un vieux Maloüin, qui pour quelque faute militaire commise sur un Vaisseau de guerre où il étoit Officier avoit été mis à terre avec sa seule épée sur les côtes de la nouvelle Angleterre. Il avoit erré dans cette derniere Province pendant quelque temps, & s'étoit joint ensuite aux Iroquois, ausquels ayant appris à faire des especes de boucliers de peaux d'orignacs à l'épreuve des armes à feu, il avoit souvent avec eux battu les François. Après cela se repentant de faire la guerre à sa nation, il étoit rentré dans le service de France, en acceptant un bon par-

ti qu'on lui avoit fait pour l'ôter à ces ſauvages.

Nous devinmes bientôt amis cet Officier & moi. Il m'aſſocia dans le commerce qu'il faiſoit à Quebec où il envoyoit de temps en temps des peaux de Caſtors & d'Orignacs que les Sauvages lui fourniſſoient pour de la clincaillerie, du vin & de l'eau-de-vie. Il nous menoit ſouvent à une demi-lieuë du Fort voir une habitation qu'il s'étoit menagée, & dont il commençoit à tirer un gros profit. Il y avoit fait défricher plus de trois cents arpens de terre, laquelle en ce lieu-là s'étoit trouvée plus forte & moins noire que dans le reſte du pays. Le froment qui en provenoit étoit fort beau. Il en vendoit une partie ; nous mangions le reſte au Fort, & nous en rempliſſions notre petit magaſin.

Mademoiſelle du Clos qui

avoit un esprit adroit & fertile en expédiens, lui conseilla de faire un petit Gonnesse de son habitation, en y faisant faire du pain pour les François du voisinage, lesquels faute de sçavoir boulanger mangeoient moins de pain que de viande & de légumes. Ce conseil parut très sensé au vieux Maloüin, qui la pria de se charger avec notre hôtesse de l'exécution de ce projet. Elles mirent aussitôt toutes deux les mains à la pâte, & les premieres cuissons répondirent si bien à notre attente qu'on fut obligé d'en augmenter le nombre de jour en jour. Quantité de faineans qui mouroient de faim dans le pays voyant qu'ils trouvoient du pain cuit moyennant des peaux de Castors & d'Orignacs, s'adonnerent à la chasse pour pouvoir venir à notre habitation comme à un marché se pourvoir

d'une provision ſi neceſſaire. Au bout de ſix mois nous avions tant de pratiques que nous recevions cent peaux par ſemaine. Si nous avions avec cela pû tirer de Quebec autant de vin & d'eau-de-vie que nous en euſſions pû debiter, nous aurions fait une fortune conſiderable.

Mais le caractere vif & entreprenant de Mademoiſelle du Clos ne nous permit pas de continuer ce commerce. Elle rouloit dans ſa tête un deſſein important dont elle me faiſoit un myſtere. Notre Hôteſſe la menoit quelquefois ſur les Terres des Hurons, dont les premieres Cabanes n'étoient qu'à une journée de notre Habitation, & elles y troquoient des uſtenciles contre des pelteries. Mademoiſelle du Clos prenoit plaiſir à paſſer des deux & trois jours avec ces Sauvages ; ce que la veuve lui avoit appris de leur langue lui

fiſant pour s'en faire entendre.
e leur enſeignoit l'uſage qu'ils
voient faire des choſes qu'elle
rtoit chez-eux ; & comme elle
leur parloit que de ce qui pou-
t contribuer à leur rendre la
moins dure, ils l'écoutoient
c une avide attention. Enfin
eut l'adreſſe de gagner leur
ifiance à un point qu'un jour
ès en avoir demeuré quinze
is une de leurs cabanes, elle
int nous joindre avec deux
es d'un des principaux de ces
rons qui les lui avoit confiées
r les inſtruire des uſages d'Eu-
e les plus utiles dans le mé-
e ; à quoi elles avoient une
poſition ſurprenante.

C'eſt ainſi que pour ne m'être
s à charge Mademoiſelle du
s ſe préparoit une retraite,
devint d'autant plus honora-
pour elle, que ce fut l'ou-
ge de ſon adreſſe. La réputa-

tion de ſon merite & peut-êt
encore plus de ſa bonne volon
pour les Hurons ſe répandit ch
ce peuple & fit une ſi vive i
preſſion ſur les eſprits, que
Chefs des Cabannes, lorſq
cette Demoiſelle y alla condu
ſes deux Eleves au bout de
mois d'éducation, s'aſſemblere
& la contraignirent d'être le
Sakgame ou Souveraine.

Elle employa les premiers moi
de ſa petite domination à fond
l'eſprit de ſes ſujets, & lorſqu'el
eut tout lieu de penſer qu'el
pouvoit compter ſur leur attach
ment & leur fidelité, elle m'éc
vit une longue Lettre qui port
en ſubſtance : qu'elle avoit cru
pouvoir mieux me prouver ſa r
connoiſſance qu'en ſe mettant
état de m'épargner de nouvell
peines & qu'elle eſperoit qu'
jour elle auroit occaſion de n

* 1691.

fai

ire connoître que jamais l'in-
ratitude n'avoit trouvé place
ans ſon cœur. Après bien des
omplimens, elle me prioit de
onner deſormais en échange à
on peuple le plus que je pourrois
e poêles, de marmites & ſurtout
'armes à feu. Enſuite elle me de-
handoit pour elle quelques boiſ-
eaux de froment avec de la graine
e chanvre, de lin & de pluſieurs
ortes de legumes, en me faiſant
n même-temps preſent d'une
uantité conſiderable de peaux,
armi leſquelles il y en avoit plu-
eurs de Caſtors blancs qui ſont
es plus cheres & les plus rares.
e fis très exactement ſa commiſ-
on & je joignis aux choſes qu'el-
e attendoit de moi quelques ba-
ls d'eau-de-vie, dont je crois
ue la diſtribution lui gagna bien
es cœurs, car pour de l'eau-de-
ie on fait tout ce qu'on veut de
es peuples.

Le Capitaine du Fort mon aſſo-cié perdit beaucoup au départ de Mademoiſelle du Clos, qui dans le peu de temps qu'elle avoit eu ſoin de ſon habitation, lui avoit entierement fait changer de face. Auſſi vouloit-il m'engager à re-vendiquer mon épouſe & à la redemander plutôt à coups de mouſquet que de l'abandonner ainſi aux Hurons; mais quand elle auroit effectivement été ma femme, je n'aurois pas été aſſez ſot pour faire le Menelas qui ne trouve guere aujourd'hui d'imi-tateurs.

N'ayant plus Mademoiſelle du Clos, je devins moins utile à mon aſſocié, qui me fit ſentir qu'il ſe-roit bien-aiſe de rompre la Societé. J'y conſentis fierement, quoiqu'aſ-ſés embaraſſé du moyen dont je me ſervirois pour faire quelque choſe pour mon compte. J'eus re-cours au Reverend Pere Recolet

mon protecteur, qui me rendit encore ſervice en faiſant à Quebec mes emplettes de marchandiſes d'Europe qu'il m'envoyoit au Fort pour les échanger contre des pelleteries. J'eus bientôt ſujet de m'aplaudir d'avoir rompu la ſocieté. La Sakgame prit ſoin de m'adreſſer ſes Sauvages, qui firent abonder chez moi toute ſorte de peaux.

La jalouſie qu'en conçut le Capitaine du Fort penſa me perdre. Il ſentit la faute qu'il avoit faite, & bien loin de chercher à la reparer par des démarches d'honnêteté qui nous auroient infailliblement reconciliés, il commença par me traverſer en empêchant qu'on ne nous envoyât davantage des armes à feu, ſous prétexte que les Hurons pourroient dans la ſuite s'en ſervir contre nous. Je lui en fis des reproches dont il ſe mocqua. J'en

donnai avis à Mademoiſelle du Clos, qui ſçut mieux que moi l'en punir. Par la premiere Caravanne qui nous apporta des peaux, on ne manqua pas de demander des armes à feu. Je répondis pour moi qu'il ne m'en venoit plus, quoique j'en demandaſſe préférablement à toute autre choſe. Le Maloüin ne répondit pas ſi poliment aux Sauvages; il leur dit d'un ton bruſque qu'on leur en avoit aſſez fourni & qu'ils n'en devoient plus attendre. Les Hurons à cette réponſe, ſuivant les ordres qu'ils avoient, rechargerent auſſitôt leurs marchandiſes & les remporterent chez eux juſqu'au temps de ſe joindre au gros de leur nation qui porte une fois tous les ans ſes pelleteries à Montreal dans deux ou trois cens Canots avec les Atahoüets & autres peuples.

Le Maloüin me ſoupçonna d'ê-

tre complice de ce manege ; & ne se faisant pas scrupule de se rendre justice lui-même, j'eus beau me tenir sur mes gardes, il pensa m'en couter la vie. Il me fit un jour manger d'une racine que je pris d'abord pour une trufle. Il fit semblant d'en manger le premier, & en loüa beaucoup la bonté. Je fus la dupe de ses loüanges, & je serois mort à table, si un Soldat qui étoit present & qui connoissoit le remede dont j'avois besoin ne me l'eût fait prendre aussi-bien qu'au traître, qui copioit parfaitement bien les contorsions que ce fruit empoisonné me faisoit faire. Toute la difference qu'il y avoit entre le Capitaine & moi, c'est que le poison me causoit une enflure qui passoit le talent de l'imitation.

La guerre affreuse que Loüis XIV.* avoit alors sur les bras, influa sur nous & interrompit notre

* 1692.

Commerce. Nous demeurâmes tout désœuvrez. Ceux qui possedoient des Habitations s'occupoient à les rendre plus commodes & plus agréables. Cela m'inspira l'envie d'en avoir une, quoique j'eusse intention de ne m'arrêter dans ce Pays que pour y amasser dequoi vivre honorablement en Europe. Le terrain que je choisis & qui me fut accordé moyennant un droit médiocre que je payai suivant l'usage, n'avoit pas une grande étenduë. Il étoit situé entre une coline où venoit aboutir une Forest d'arbres d'une grosseur extraordinaire, & une petite Riviere qui se jettoit dans le fleuve Saint Laurent entre le Lac Ontorio & Montreal. Outre la beauté du lieu, je voyois à un mille de-là six ou sept familles Françoises bien établies, & dont je jugeois que le voisinage me seroit d'un grand

ecours. C'eſt ce qui me fit pré-
erer cet endroit à tout autre.
Je découvris dans la ſuite que
nes voiſins étoient de bons Pro-
eſtans qui ne vouloient pas le
paroître. Il y avoit plus de trente
ns que leurs peres & meres ayant
u occaſion de chercher une re-
raite ſi éloignée, s'y étoient re-
ugiez avec de grandes richeſſes.
Auſſi étoient-ils logez très com-
modément, & chacune de leurs
maiſons dans les courſes des Sau-
vages étoit plus ſeure que notre
Fort même. Ce qui achevoit de
rendre ce Sejour tout gracieux,
& de le mettre à couvert de toute
inſulte, c'eſt que ſix ou ſept cent
François diſperſez aux environs
en faiſoient leur aſile ordinaire.
Je trouvai là pluſieurs jeunes gens
avec qui je paſſois le temps à chaſ-
ſer ou à pêcher, quand je n'étois
pas occupé à planter, à ſemer ou
à faire bâtir. Telles furent mes

occupations pendant deux ou trois années. Je n'allois au Fort précisément que pour m'acquiter des fonctions dont j'étois chargé par mon Emploi.

Notre Riviere nous fournissoit du poisson excellent & en abondance. De plus on y voyoit plusieurs especes d'oiseaux & principalement des Outardes. Notre chasse remplissoit nos cuisines de bonne viande, & nos magasins de pelleteries. Les Bois voisins étoient remplis de Chevreüils moins gros, mais bien meilleurs que ceux d'Europe. Je puis dire que j'étois là dans un Pays de bénédiction.

Pendant que je vivois ainsi dans ma maison de Campagne, je ne reçûs que deux ou trois fois des nouvelles de Mademoiselle du Clos, attendu que les Hurons craignant qu'elle ne les quittât, l'avoient priée de s'éloigner de

os Frontieres, & d'établir sa de-
neure au centre de leurs Habi-
ations. Elle me mandoit par sa
erniere Lettre qu'elle seroit
harmée de me voir : que si je
oulois lui faire le plaisir d'aller
asser quelques jours avec elle,
s Messagers sçauroient bien me
onduire par des chemins moins
udes que ceux que nous avions
aits ensemble. Un des jeunes voi-
ns de mon Habitation auquel je
s part de cette Lettre, me
oyant irrésolu sur ce voyage, me
ressa si fortement de le faire &
e le mener avec moi, qu'il m'y
étermina. Je lui promis de par-
r après avoir fait un tour au Fort,
ù j'étois bien-aise de me mon-
rer auparavant.

Un des Messagers de Made-
noiselle du Clos s'étant détaché
es autres pour lui porter la nou-
elle de mon prochain départ
our sa Cour, fit si grande dili-

gence que le deuxiéme jour de notre marche, quoiqu'il eût eu plus de ſoixante lieües à faire, nous rencontrâmes une eſcorte qu'il amenoit au-devant de nous, & qui nous conduiſit plûtôt en Ambaſſadeurs qu'en ſimples particuliers. Je ne doutai plus alors que cette Demoiſelle n'eût une grande autorité ſur ce peuple. J'en fus ſurpris, mais mon étonnement augmenta bien encore, quand j'approchai du lieu de ſa reſidence.

Je vis des plaines cultivées, des cabanes bâties ſolidement, des Villages peuplez de gens de differentes profeſſions. Cette perſonne adroite & politique avoit raſſemblé tout ce qu'elle avoit pû trouver parmi ſes Sauvages de François priſonniers que ce peuple gardoit quelquefois pour apprendre d'eux l'art de faire la guerre, ou de Soldats deſerteurs qui s'ac-

ommodoient mieux de la vie
bre que de la discipline mili-
aire de leur nation. La Sakgame
ar le moyen de ces Etrangers
voit établi des especes d'Ecoles
ù les Hurons pour la plûpart
exerçoient & réüssissoient par-
aitement aux arts les plus utiles
la Societé. Une vingtaine de
Cabanes construites autour de
elle de la Souveraine sembloient
lûtôt une Bourgade dans ces de-
erts qu'une Habitation de Sau-
ages. Ces Cabanes sont fort lon-
gues, elles contiennent chacune
inq ou six familles, & chaque
amille souvent est composée de
deux cens personnes. Comme on
pouvoit appeller cet endroit la
Capitale du Pays, on n'y man-
quoit de rien, & la Police y étoit
telle que les Chefs de toutes ces
Cabanes s'assembloient chaque
jour chez la Sakgame pout tenir
Conseil avec elle sur ce qu'ils

avoient à faire pour le bien Public.

Comme ami de leur Souveraine, je fus reçu avec des acclamations étonnantes. Elles étoient étonnantes en effet & paroissoient plus propres à effrayer qu'à faire honneur. Le jeune homme qui m'accompagnoit m'avoüa dans la suite qu'il en avoit eu peur, & qu'il s'étoit imaginé que ces Sauvages s'aplaudissoient par ces cris de nous avoir entre leurs mains & qu'ils alloient par notre mort déclarer la guerre aux François.

La Sakgame avoit trop de prudence pour ne pas suivre les coutumes de ses sujets dans les choses indifferentes. Quand nous nous presentâmes devant elle, nous la trouvâmes parée de coliers, de bracelets, de plumes & de fourrures. Il fallut pour nous empêcher de rire d'un attirail si bizarre qu'elle gardât l'air se-

ieux & impoſant qu'elle avoit.
.es anciens de la nation étoient à
es côtez & conſervoient auſſi une
ravité ſurprenante. Ils portoient
e riches robes de pelleteries qui
embloient donner un nouveau
idicule à leurs figures étranges
t groteſques. Nous ne pouvions
as dire d'eux ce que Cineas dit
Pirrhus des Senateurs Ro-
nains. Nous crumes plutôt voir
e vieux Singes que des Rois.
Après les premiers complimens
t le ceremonial Huronique que
a Souveraine obſerva fort fidele-
nent, elle m'adreſſa la parole,
ne dit qu'elle mettoit la peine
ue j'avois priſe de la venir voir
udeſſus de tous les ſervices que je
ui avois rendus; qu'elle me prioit
e trouver bon que pour ce jour
& ſurtout pour le repas en cé-
émonie que nous prendrions
nſemble avec les principaux de
nation, elle ſe conformât à

leurs ufages, & de vouloir bien en faire autant nous-mêmes pour l'amour d'elle. Ce que nous lui promîmes d'executer de point en point. Nous commençâmes donc le feftin par fumer, après avoir adreffé ces mots au Soleil : *Tien, Soleil, fume.* Car ils n'oferoient toucher au calumet fans avoir auparavant prié le Soleil de fumer le premier. Mais cet aftre auffi poli que ces Sauvages ne l'accepte jamais. Ce n'eft pas qu'ils adorent le Soleil, ni qu'ils le croyent animé. On ne fçauroit même dire qu'ils ayent la moindre teinture de Religion. Au refte ils font fort exacts à fuivre les coutumes qu'ils tiennent de leurs anciens, & celle-là en eft une des plus facrées.

Nous fûmes affez bien traités à la maniere de France. Nous mangeâmes auffi par complaifance de plufieurs mets aprêtés à la

ıode du pays. Leur ſagamité
ıt fort de mon goût ; c'eſt une
oüillie très differente de celle
ue nous faiſons de froment. Les
ieillards n'eurent pas plutôt
urs portions dans leurs oura-
ans ou écuelles qu'ils ſe mirent
manger en gardant un profond
lence. Nous fûmes obligez de
s imiter pour donner notre at-
ention à un jeune homme qui
hanta pendant tout le ſouper à
ı place de Mademoiſelle du Clos,
ar quand on regale quelqu'un,
'hôte chante à ſa loüange tout
e qui lui vient dans l'eſprit ; &
omme elle ne ſçavoit pas encore
ien la langue, il avoit été deci-
lé qu'un des Officiers chanteroit
our elle. Je ne ſçai pas trop ce
que ce chanteur put dire à notre
ıonneur & gloire. Il nous loua
eut-être ſur notre adreſſe à
rendre des Caſtors ſous la glace,
ou ſur le nombre des Ennemis

que nous avions tuez, écorchez & dévorez.

J'aurois tort d'oublier que parmi les mets qui nous furent servis, il y en eut un auquel mon Camarade & moi nous ne fûmes nullement tentez de toucher. C'étoit cependant le plat d'honneur. C'étoit comme le veau gras par la mort duquel ils célébroient notre arrivée. Enfin c'étoit le morceau le plus friand, le plus précieux & le plus estimé parmi eux. Cette piece n'ornoit leurs tables que dans les grandes cérémonies, & passoit pour la plus éclatante marque de distinction qu'ils pussent donner à des Hôtes dignes de tous leurs égards. En un mot ce plat si rare & si distingué des autres étoit un animal nommé chez-eux *Chacora*, & chez-nous appellé Chien, qu'ils avoient fait rôtir, pour que rien ne manquât à la splendeur & à la magnificence du Banquet.

Nous couchâmes dans la Ca-
ne où logeoient les François.
vis une forge, un attelier de
arpentier, plusieurs fours à
re du pain, & un pour la po-
ie de terre. On nous mit des
aps à la Françoise sur des nattes
tes de pailles de bled d'Inde,
couvertes de laine frisée de
eufs sauvages. Ce qui valoit
en des matelats. Nous ne fûmes
s encore bien libres les jours
vans, qu'il nous fallut em-
oyer à honorer de notre présen-
les divertissemens dont les An-
ns voulurent nous régaler en
sant danser devant nous leur
nesse de l'un & de l'autre sexe
faire leur exercice Militaire aux
rçons les plus robustes avec les
mes à feu. Ce qu'ils commen-
ient à executer passablement
en.

On nous conduisit pareillement
ceremonie à deux Forts que

la prudente Saĸgamie avoit fa
bâtir du côté du Lac Ontori
dans deux défilez par où les Iro
quois étoient obligez de paſſe
pour venir à eux. Ces Forts, quo
qu'ordonnez & conduits par u
Soldat qui n'avoit aucune teintur
des regles de la fortification, n
laiſſoient pas d'être aſſez régu
liers ſelon le terrain, & ſi bie
ſituez qu'on n'en pouvoit appro
cher que par un ſeul endroit dé
fendu par deux petits Baſtions
& paliſſadé de pieux de douz
pieds de haut; le tout bordé d'u
bon Parapet, d'où cent homme
à couvert en pouvoient accable
mille dans un Pays où il n'y avoi
point de canons.

Nous apperçûmes en mêm
temps des terres heriſſées de fro-
ment, d'autres de mays, de pois
de légumes & de chanvre, ſan
parler des colines entierement dé-
frichées & chargées de tabac. Ic

vignes ſauvages détachées des
res qui les ſoutenoient, & pro-
iées à la maniere des Euro-
ns ſe préſentoient à la vûë ;
es Pépinieres, ou pour mieux
des Foreſts de jeunes Châtai-
ers, de pomiers & de noyers
oient les regards, & les occu-
ent fort agréablement.
'en marquai de la ſurpriſe à
demoiſelle du Clos, qui me
: Vous ne voyez encore rien.
ut cela n'eſt qu'une ébauche
ce que j'ai envie de faire. Si
is demeuriez dans ce Pays-ci,
ue la France vous fût auſſi in-
érente qu'à moi, vous verriez
is dix ans le Canton de mes
is amis auſſi beau que la plus
tile des Provinces. A ces mots,
ournant vers les Chefs des Sau-
es elle leur répeta dans leur
agoüin ce qu'elle venoit de me
e en François ; à quoi ils ré-
ndirent tous par une exclama-

tion qui ſignifioit : *Ah que c*
eſt bien dit !

A la fin ces bonnes gens no
laiſſerent en liberté d'abord q
leur Sakgame les eut priez de
ſe plus gêner en nous accomp
gnant ſans pouvoir entendre n
converſations. Si la langue Fra
çoiſe étoit de l'Hébreu pour eu
en récompenſe elle étoit aſſez f
miliere à une douzaine de jeun
filles qui étoient aux côtez
leur Souveraine, & lui faiſoie
une petite Cour fort galante. Su
tout les deux qu'elle avoit am
nées à notre Habitation, la ſça
voient bien, & l'enſeignoient au
enfans de leur Cabane. Une ſeul
choſe nous ſcandaliſa dans la con
duite de ces filles : elles avoien
avec nous des manieres ſi peu me
ſurées, qu'elles ſembloient nou
faire l'amour. Ce qui redoubl
notre étonnement, c'eſt que Ma
demoiſelle du Clos qui étoit té

n de leurs agaceries, bien loin
'en offenser, paroissoit les au-
ser. Elle rioit en elle-même
notre surprise, & devinant bien
nous étions curieux d'en ap-
ndre la cause, elle nous la dit
our en nous promenant dans
Isle aussi fertile qu'agréable,
son Soldat Ingenieur faisoit
ifier au seul endroit où elle
oit pas inaccessible.
voüez-moi la verité, Mes-
rs, nous dit-elle, n'est-il pas
que vous ne sçavez que penser
airs libres que je laisse pren-
à mes filles: quoique je les
risse autant qu'une tendre
e aime ses enfans, je ne puis
tefois trouver à redire à ce
elles font; & je suis assurée
vous ne les condamnerez plus
s-mêmes, quand vous serez
rmez de l'état malheureux où
Sauvages sont redits. Croirez
s bien que de cinq à six mille

perſonnes que contiennent
trois Habitations qui com
celle-ci me reconnoiſſent p
Sakgame, & qui ſont près du ti
des Hurons, il n'y a pas préſ
tement quatre cents hommes
pables de porter les armes ? I
Iroquois leurs voiſins ont détr
les trois quarts de cette natio
& privé l'autre quart dans la d
niere guere de ſes meilleurs
fenſeurs, je veux dire de tout
qu'il y avoit de jeuneſſe propr
combatre vigoureuſement. N
vez-vous pas remarqué qu'ici
hommes ſont preſque tous a
deſſous de vingt ans, ou bien a
deſſus de cinquante, & qu'il y
du moins dix fois plus de femm
que d'hommes. Jugez donc ſi da
cette ſituation mon peuple n'
pas intereſſé à chercher
moyens de ſe conſerver.

D'ailleurs pourſuivit la Sa
game, le mariage n'eſt point

rdé dans ce Pays comme un
gagement qui vous lie pour
ujours. On ſe marie aujourd'hui
demain l'on ſe quitte. Qu'un
ari ſoit abſent, ſa femme en
end un autre qu'elle garde juſ-
'à ſon retour ; eſt-il revenu ?
le renvoye celui des deux
'elle aime le moins. Ce n'eſt
s, Meſſieurs, ajoûta-t-elle en
uriant, que j'exige de votre
mplaiſance que vous entriez
ns les vûës politiques de mes
uvages aux dépens de votre Re-
gion. Je ne vous rapporte ceci
e pour juſtifier le peu de retenuë
s filles de ma ſuite. Je ne puis
pendant vous cacher que les
hefs de mon Conſeil doivent
us prier de ne pas dédaigner
prendre pour femmes pendant
e vous ſerez dans ce ſejour
lles que vous trouverez le plus
votre gré ; ſi vous leur accordez
tte grace, vous les verrez reſ-

pectées, cheries & nommées l'apu
de la nation.

Le jeune homme qui m'accom
pagnoit dans ce voyage, & qu
de son naturel n'étoit pas for
scrupuleux, parut un peu ému d
cette peinture, & pénétré du ra
vage qu'avoit fait dans ce Pay
un déluge d'Iroquois, ce nouvea
Deucalion auroit volontiers con
tribué à réparer ce malheur; mai
quelle que fût sa bonne volont
là-dessus, j'eus assez de pouvoi
sur lui pour l'empêcher d'être
charitable en lui faisant observe
que cette liberté de contracte
des mariages de deux jours n'é
toit dans le fond qu'un vrai li
bertinage pour les François.

Dans un autre entretien qu
j'eus avec Mademoiselle du Clos
je lui contai mes broüilleries avec
le Commandant du Fort, le dan-
ger que j'avois couru en man-
geant avec lui, & je lui fis la
description

ſcription de la retraite que j'a-
is choiſie pour me mettre à cou-
rt des trahiſons de cet Officier.
e m'aprit de ſon côté tout ce
'elle avoit fait depuis notre ſé-
ration, & je l'admirai dans
ites ſes démarches. Quand vo-
e peuple, lui dis-je, ſeroit cent
s plus nombreux qu'il n'eſt, il
ſeroit pas moins ſoumis à une
kgame telle que vous. Effecti-
ment ſa politique dans les moin-
es choſes, ſa prudence à ne pro-
ſer que des changemens utiles
ns les uſages du pays, ſon
reſſe à ménager ſon credit en
ivant elle-même des coutumes
'elle n'approuvoit pas, pourvû
ailleurs qu'elles fuſſent indiffe-
ntes pour le bonheur ou le mal-
eur de ces bonnes gens, tout
la ſuppoſoit un genie ſuperieur
capable de tout.
e lui demandai un jour pourquoi
cun François ne logeoit dans

ſa cabane. Je n'ai garde, me ré-
pondit-elle, de les tenir auprè
de moi, ni même de leur parle
jamais en particulier; premiere
ment parce que je ne veux plu
paroître Françoiſe, ni donner au
eſprits inquiets la moindre occa
ſion de penſer que je ſonge
quitter ce pays-ci; la ſecond
raiſon que je veux bien vou
avoüer, quoi qu'avec quelqu
peine, c'eſt que j'ai plus de con
fiance en mes ſujets qu'en ceu
de Loüis XIV. Non, Monſieur
je ne dormirois pas ſi tranquille
ment que je fais; ſi je me voyoi
à la merci de perſonnes qui fon
ici tous les jours des actions per
fides. Ce qui n'eſt pas à la verit
fort ſurprenant, puiſque ſi vou
en exceptez un petit nombre, le
François qu'on envoye en Canada
ſont tous des libertins chaſſez d
leur patrie comme des perturba-
teurs du repos public.

e vous dirai encore, ajouta-
lle, que j'ay pris pour mes Hu-
ns une tendresse qu'ils meritent
en. Vous ne sçauriez croire
mbien de pleurs, de cris & de
missemens leur a couté une le-
re maladie que j'eus il y a quel-
e temps, tandis que les Fran-
is qui sont dans cette habita-
on comptoient peut-être ce qui
urroit leur revenir de mes dé-
üilles. Aussi je distingue bien
s uns des autres. Je ménage les
ançois, parce que j'ay besoin
eux, mais sitôt que je pourrai
'en passer, je n'en garderai que
ois ou quatre que je connois
our très-honnêtes gens & qui
nt dès à present comme mes
onseillers, puisqu'ils donnent
ns mon Conseil leurs avis de
ême que les anciens de la na-
on. Les deux principaux sont
Soldat que vous avez vû occu-
é à faire fortifier l'Isle dont je

prétends qu'on faſſe un aſile ſe
en cas d'irruption de la part d
Iroquois ; le ſecond eſt un Breto
fort entendu & par l'avis duqu
nous nous gouvernons pour am
liorer le pays. Le premier eſt mo
Miniſtre de la guerre, & l'autr
mon Chancelier.

C'eſt celui-ci qui a fait tran
planter dans ces lieux quantit
de vignes ſauvages qu'on trouv
vers le Lac Ontorio. Il a mêm
fait cueillir là tant de raiſin qu'
nous en a fait une groſſe proviſio
de vin. Veritablement c'eſt un vi
ſi rude qu'il n'eſt pas potable
mais il ne nous en eſt pas moin
utile, nous en faiſons de l'eau
de-vie, qui ſupplée à celle qu'o
alloit prendre à votre For
avant notre broüillerie avec l
Commandant. Mon Breton m'a
ſure qu'il tirera encore de l'eau
de-vie de la lie du cidre, qu'i
prétend faire des fruits de plu

urs milliers de pommiers que
us avons & dont il a choiſi les
ıs beaux pour enter deſſus de
nnes eſpeces de fruits qu'il a
t chercher juſqu'à Montreal &
Frontenac.

Ce n'eſt pas tout, continua-
lle, avant mon arrivée les fem-
es qui ſçavoient filer au fuſeau,
ſoient de cette façon des capu-
ons, des couvertures de lit &
s bandes en forme de jupons
rt courts, le tout avec cette
lle laine de Cibolas ou bœufs
uvages que nous avons ici : mais
puis que j'ai fait ſemer du
anvre* qui vient admirablement
en dans ce pays, j'ai introduit
ſage du linge, & il n'y a plus per-
nne dans cette habitation qui
porte des chemiſes, à la reſer-
des jeunes gens quand ils vont
la chaſſe ſurtout des Cibolas;
mme ils s'écartent alors & vont

* 1695.

fort loin vers le ſud-oueſt, ils
veulent porter que leurs arm
Si quelque chagrin interrom
le cours des plaiſirs que je pren
à contempler mon ouvrage, c'
que je ne vois perſonne à qui
puiſſe inſpirer l'attachement q
j'ai pour mon habitation & qui ſ
capable d'achever de la rend
heureuſe ou du moins de l'entr
tenir après ma mort ſur le pi
où je l'aurai laiſſée. Cette refl
xion m'afflige d'autant plus q
mes Sauvages ſe montrent pl
reconnoiſſans du peu que j'ai fa
pour eux ; leur bonne foi, le
ſimplicité, leur bon cœur me l
rendent ſi chers, que ſi l'on m'e
ſéparoit, je quitterois ſans balan
cer ma famille & ma patrie pou
les venir rejoindre.

Je ne ſuis nullement étonné d
votre extrême tendreſſe pou
eux, interrompis-je en cet en
droit ; tant je ſuis perſuadé qu'i

doux, dans quelques lieux
on ſoit, d'être honoré & com-
adoré d'un peuple nombreux.
ne ſçai ſi l'amour propre n'en-
pas pour quelque choſe dans
re amitié pour ces bonnes
s. Vous n'en devez pas dou-
, reprit Mademoiſelle du Clos;
trouve parfaitement ſon com-
. Je vois avec une ſatisfaction
guliere le reſpect & l'amour
ils ont pour moi. Imaginez-
us ces autoritez deſpotiques qui
font obéïr d'un coup d'œil:
le eſt la mienne & j'oſe dire en-
re plus agréable, puiſqu'elle
fondée ſeulement ſur l'affec-
n & non ſur la crainte.

Je remarque même tous les
urs qu'en bien des choſes ils
nt au devant de ce qu'ils
oyent devoir me faire plaiſir,
pour ſe conformer à mes ma-
eres ils s'écartent des leurs.
'étoit par exemple une coutume

etablie parmi eux d'entrer les u
chez les autres & de s'y assec
à la premiere place qu'ils tro
voient sans dire mot ni se fai
la moindre politesse, prèsent
ment ils s'entresaluent en incl
nant un peu la tête & en souriant
parce qu'ils ont observé que c'e
ainsi que j'en use avec eux quan
ils m'abordent.

Ceux qui m'approchent l
moins & qui sont à cinquante o
soixante lieuës d'ici ne m'ap
pellent que le bon Esprit, & l'ami
du grand Onuntio d'en-haut. Il
me donnent ce nom depuis qu
les voyant dociles sur la connois
sance de Dieu, je les ai accoutu
mez à ne point commencer d'en
treprise considerable sans lever le
yeux au Ciel, pour demande
l'assistance du grand Onuntio qu
a fait le Ciel, la terre, le soleil
la lune & tous les astres, qui nous
a créez pour l'adorer & l'aimer

qui ne veut pas que nous faſ-
ns de mal. Ce qu'ils obſervent
jourd'hui fort religieuſement,
nt en ma préſence qu'en mon
ſence. Ce qui fait voir combien
ſeroit aiſé de leur faire embraſ-
: le Chriſtianiſme, ſi les Miſ-
nnaires qui l'entreprennent y
portoient autant de prudence
'ils ont de zele pour la gloire
Dieu; mais ces nouveaux Apô-
es ſe regardant comme Martyrs
s qu'ils mettent le pied ſur ces
rres, & renonçant à la vie,
ennent effectivement toutes les
eſures poſſibles pour arriver à
but. Au lieu de paroître d'a-
ord ne vouloir que le bien tem-
rel de ces Sauvages pour les
nduire inſenſiblement au ſpiri-
el, ils débutent par déclamer
ntre leur Religion dans des ter-
es qui révoltent ces malheureux,
i s'imag nent entendre des blaſ-
êmes, & par leur prêcher des

veritez abstraites comme si d
hommes grossiers pouvoient l
comprendre. Comment ces Au
diteurs tout materiels croiront-i
des Mysteres, eux qui ne sçau
roient croire d'autre bonheur a
Pays des morts, à ce qu'ils disen
que celui de n'y avoir point d
froid, d'y trouver de meilleu
mays, de l'eau-de-vie à discretion
des chasses où le gibier se presen
tera de lui-même aux Chasseurs
& aura un goût exquis; & enfi
une paix éternelle avec les Fran
çois & les Iroquois.

Cependant quoique mes Hu
rons pensent de cette sorte, j
ne crois pas qu'il soit impossibl
d'en faire de bons Chrétiens. S
vous pouvez m'envoyer quelqu
habile Missionnaire qui veüille n
rien précipiter, ne rien faire à s
tête, en un mot suivre mes con
seils, je lui sauverai le martyre
& l'aiderai à convertir ce Canton

Sauvages. C'eſt dequoi je vous
ie d'informer le Pere Recolet
ſtre Protecteur, & de lui man-
r en même temps que je tra-
ille pour le Service de Dieu &
ur celui du Roy en travaillant
ur le bonheur de ce Peuple.
ue ce grand Monarque le ga-
ntiſſe ſeulement de la fureur des
oquois, & je réponds du reſte.
iez auſſi ſa Reverence de ne
en épargner pour effacer les
auvaiſes impreſſions qu'ont pû
ire ſur l'eſprit du Gouverneur
s plaintes de quelques Miſſion-
ires au ſujet des Hurons, qu'ils
nt voulu faire paſſer pour un
euple inconſtant, perfide, & bar-
are, pour s'être conduit ſuivant
s uſages de ſa nation reçûs des
nciens. Les Hurons, a-t-on dit,
nt tué, ont mangé les priſon-
iers qu'ils ont faits quand on a
enté des deſcentes ſur leurs cô-
es. Ce ſont donc les Sauvages les

plus cruels, des Anthropophage
des Monstres... Eh ! bon Die
devoient-ils faire autrement ? J
geons-en sans prévention.

Ils voyent arriver chez eux de
ennemis qui n'ont à leurs yeu
rien que de terrible, de mon
treux, de surnaturel, qui con
duisent sur les flots une Habita
tion toute entiere, qui ont de
tonneres à leur disposition, & son
presque invulnerables. Que de
prodiges ! Le moyen de n'en être
pas épouvanté ! Si les Hurons en
défendant leurs vies ont le bon-
heur de se saisir de quelqu'un de
ces redoutables ennemis, pour-
quoi ne les tueront-ils pas pour
s'en défaire ? Il y auroit de l'im-
prudence à l'épargner. Oüi, mais,
dira-t-on, pourquoi le manger ?
Hé, pour quelle raison voulez-
vous qu'ils ne le mangent pas ?
C'est leur coutume de traiter ainsi
les ennemis qu'ils peuvent pren-

e. Trouverions-nous bien rai-
nnable un Chaſſeur qui n'ayant
mais vû que des perdrix rouges
en tueroit pas une griſe qui vien-
roit dans ſon Canton, ou qui
yant tuée & la voyant groſſe &
raſſe l'enfoüiroit plûtôt que de
manger? Nous ne jugerions
mais témerairement ſi laiſſant
nos préjugez, nous nous met-
ons à la place de ceux de qui
ous voulons être les Juges.

Si les peuples de ce nouveau
onde nous prévenant dans l'art
e la navigation étoient venus les
remiers à la découverte de nos
ôtes, que n'auroient-ils pas eu
raconter de la France à leur
etour chez-eux? Ayant décou-
ert au Nord-Oueſt une Terre
nconnuë, diroient-ils, nous ré-
olûmes d'y deſcendre pour en
rendre poſſeſſion au nom du
Chef de notre nation, & d'y
aire adorer nos Dieux. Quelques
Pêcheurs dont nous tâchames de

nous saisir pour nous informer d
Pays & des peuples qui l'habi
toient, s'étant enfuis sur une grosse
Habitation voisine, ces Barbare
au lieu de nous offrir du tabac &
du mays, ou du moins de nou
laisser chasser & prendre de l'eau
firent pleuvoir sur nous une grêle
de gros cailloux noirs & ronds
qui nous renversoient, sans
que nous vissions les gens qui
nous les jettoient. Ce n'étoit
que fumée, éclairs & coups de
tonnerre épouvantables. Ceux
des nôtres que nous avions mis à
terre se sentant frappés & ne sça-
chant contre qui se deffendre,
regagnerent nos Canots & prirent
le large. Alors plusieurs de ces
Sauvages sortirent de dessous leur
Habitation comme les bêtes fa-
rouches sortent de leurs antres
quand la nuit commence. Il nous
parurent tout couverts de peaux
de differentes couleurs, d'une fi-
gure extraordinaire & vêtus de

çon qu'on diroit qu'ils doivent
oir de la peine à se remuer. Ils
aminerent attentivement nos
orts étendus sur le rivage, &
lieu d'en manger la chair en-
re toute fraîche, ils les enfoüi-
nt sous terre ignominieusement,
s méprisant plus que les ori-
acs & que les moindres bêtes
e leurs forêts.

La necessité d'avoir de l'eau &
es vivres nous obligea nean-
oins à prendre terre à quelques
urnées de là dans un lieu qui
mbloit desert & où pourtant
ous fûmes bientôt entourés de
gures semblables aux premieres,
ais moins farouches. Nous ne
îmes que leurs visages & leurs
ains dont ils n'ont pas l'esprit
e cacher la couleur blanche &
vide en la couvrant des diverses
eintures que nous sçavons si bien
nettre en œuvre. Nous leur pre-
entâmes le calumet de paix &

nos plus belles peaux, après que ils nous aborderent en nous par lant dans une langue bizarre & dont nous n'entendîmes pas u mot. Nous leur fimes toutefoi comprendre par nos signes qu nous avions besoin d'eau & d vivres. Ils nous apporterent d'un espece de sagamité cuite & dur dont ils mangerent les premier & que nous trouvâmes assez bonne. Ils burent aussi devant nous d'une eau préparée & dont la couleur nous fut suspecte. Ils l'apportoient dans de petites peaux rondes, dures, transparentes & fort bien travaillées ; mais nous n'osâmes en boire & ils furent obligez de nous donner de l'eau dont nous remplimes nos outres.

Nous remarquâmes pendant quelques jours que nous mîmes à faire nos provisions, que ces Sauvages n'avoient point de Dieux ; du moins nous ne leur

vîmes pas porter à qui ils ren-
ssent hommage. Ils ont cepen-
nt une veneration superstitieu-
pour les sauterelles, les chauves-
uris & les lezards, parce qu'ils
ous empêchoient d'en manger.
y a apparence aussi qu'ils
oyent qu'après cette vie il n'y
a pas une autre dans le pays
es morts; car lors que quelqu'un
eurt chez eux, fut-ce un de
urs Chefs, ils ne lui donnent
mays, ni ustensiles, ni armes,
as même des Esclaves pour le
ervir dans l'autre monde.

Nous eûmes pitié de l'aveugle-
nent de ces miserables. Nous les
uivîmes un jour dans un lieu où
s portoient en chantant un de
eurs morts, & que nous crûmes
tre un Temple. Nos Piaces nous
vertirent d'y faire porter notre
grand Dieu Widzipudzili qu'ils
eur montrerent en les exhortant
reconnoître leur erreur, &

à profiter de l'avantage qu'il
avoient de pouvoir jetter la vûë
ſur le plus grand des Dieux ; mai
bien loin de ſe proſterner devan
lui comme nos Piaces, & de l'a
dorer avec eux ; ces impies euren
l'impudence de renverſer d'une
main profane ce Dieu terrible
de lui rompre les jambes & lu
arracher les aîles : A ce ſpectacle
ſaiſis d'une juſte horreur, les Prê-
tres de Widzipudzili fondirent
ſur ces infâmes pour venger notre
Dieu par leur mort & par le pil-
lage du Temple ; mais moins forts
que courageux, nos Piaces furent
arrêtez & liez étroitement ; pour
nous ayant promptement regagné
nos Canots, nous échapâmes à
ces furieux, mais nous eûmes le
chagrin de voir avant notre dé-
part nos généreux Prêtres dévo-
rez par les flammes à la vûë de
notre petite flote.

Je vous demande preſentement,

outa Mademoiselle du Clos, si
tte relation que feroit un Ame-
quain seroit insensée. Non vrai-
ent, lui dis-je, & vous ne plai-
ez pas mal la cause de vos Sau-
ges. Je ne m'étonne plus si vous
ous plaisez ici. Vous voilà de-
enuë Ameriquaine. Vous prefe-
ez cette Habitation à Paris,
otre Cabane au Louvre, &
s Hurons aux François. Vous
n dites trop, reprit-elle, ce se-
oit preferer un diamant brute à
n poli ; mais au moins cela prou-
e que les Sauvages peuvent pen-
er des François ce que les Fran-
ois pensent des Sauvages.
La Sakgame en cet endroit
essa de parler. Pour lui donner
out le temps de reprendre ha-
eine, je me mis à faire son éloge
n homme enchanté de son mé-
ite : Ah, Mademoiselle, lui dis-
e dans mon anthousiasme, quelle
amille a eu le malheur de vous

perdre, après avoir été asse heureuse pour produire une heroïne dont le nom doit deveni aussi fameux que celui des plu grands Conquerans? C'est justement ce nom, s'écria-t-elle, c'est ce nom seul que je veux ménager par mon silence, pour ne pas reveler l'oprobre dont mes parens se sont couverts en me proscrivant avec tant d'injustice. Mademoiselle, repris-je, vous irritez ma curiosité en refusant aujourd'hui de la satisfaire. Songez que la Sakgame des Hurons n'est pas obligée de garder les secrets de Mademoiselle du Clos. Dailleurs que craignez vous? me serois-je sans le sçavoir rendu par quelque indiscretion indigne de votre confiance? Non, repartit-elle, je ne me défie point de vous, & je veux bien vous apprendre mes malheurs; mais contentez-vous de cela. Ne cherchez

ɔint à connoître les perſonnes
ui les ont cauſées & promettez
oi que ſi jamais vous retournez
France, vous ne ferez aucune
émarche pour les découvrir.
Je lui proteſtai que ſa volonté
e tenoit lieu de loi & qu'elle
ouvoit compter ſur ma diſcre-
on : He bien, me dit-elle alors,
ous allez entendre des choſes
ue vous aurez peine à croire.
les parens ont tenu avec moi
ne étrange conduite ; c'eſt ce que
vais vous raconter le plus ſuc-
ntement qu'il me ſera poſſible.
Mon pere avoit près de qua-
nte ans lors qu'il épouſa ma
ere, qui étoit une jeune per-
nne d'une nobleſſe égale à la
enne, mais d'une humeur auſſi
ive & auſſi hautaine qu'il étoit
egmatique, ſimple & facile.
ous devez juger à ces traits qu'il
'avoit pas dans ſa maiſon un
ouvoir deſpotique. Ils paſſerent

quelques années ſans avoir d'en-
fans ; ainſi le premier qui vin
au monde devint leur idole ; c'é
toit un garçon. Je naquis dix
huit mois après lui & ma naiſſan
ce fut ſuivie trois ans après d
celle de mon ſecond & dernie
frere.

La préference qu'on donnoi
en tout au fils aîné ſur ſa ſœu
fit ſon effet ordinaire, c'eſt-à-dir
qu'elle nous broüilla tous deu
dès notre enfance & fut cauſ
que mes parens m'en aimeren
moins. Je ne le ſentis que trop
quoique je ne fuſſe qu'un enfant,
& la jalouſie s'empara ſi bien de
moi, qu'il fallut me mettre au
Convent pour avoir la paix au
logis.

Je me trouvai parmi des Reli-
gieuſes comme tranſportée dans
un autre monde. J'aurois là faci-
lement oublié que j'avois un frere
plus cheri que moi. J'y aurois vû

teindre en peu de temps les
bles étincelles d'une jalousie
core naissante, si elle n'eut été
lumée à chaque instant par
ndiscrete amitié d'une femme
i m'avoit servi de Gouvernante
qui venoit me voir fort sou-
nt. L'imprudente ne m'entre-
noit que du bonheur de mon
ere; elle m'exageroit en pleu-
nt les attentions qu'on avoit
ur lui; la quantité d'argent
nt il disposoit, la beauté de
habits, & enfin les caresses
'il recevoit de toutes parts,
ndis qu'entierement oubliée
ns ma retraite, je n'avois rien
i me distinguât de la moindre
ourgeoise. Elle ajoutoit à cela
'on avoit resolu de me faire
eligieuse pour laisser à mon frere
plus gros biens. Ces discours
'inspirerent de l'horreur pour
i & pour le Monastere.

Notre Cadet qu'on avoit fait

Chevalier de Malthe, & qu'o
traitoit auſſi mal que moi, en eu
le même reſſentiment ſitôt qu'
fut capable d'en avoir. Il veno
aſſez ſouvent me faire viſite à l
grille. Nous uniſſions nos cha
grins, & tenions enſemble d
petits conſeils, dont le réſulta
étoit toujours que je devois refu
ſer l'habit de Novice qu'on ſe diſ
poſoit à me faire prendre. Enfin
ma mere voyant qu'on me tour
mentoit en vain pour vaincre l
répugnance que je marquois pou
cet état, me fit ſortir du Conven
dans l'intention de m'obliger pa
de mauvais traitemens à deman
der de moi-même à y retourner

Toute prévenuë que j'étois con
tre notre aîné, je ne laiſſai pa
les premiers jours de rechercher
ſon amitié; mais les complaiſan
ces qu'on avoit pour lui, & le peu
de cas qu'il voyoit faire de nou
lui avoient gâté l'eſprit. L'air fier
&

méprisant dont il recevoit mes
nces & mes politesses, me cho-
. Je m'en plaignis à ma Gou-
nante & à mon jeune frere,
ui seuls je pouvois adresser mes
intes. Ils partageoient mes pei-
. Le Chevalier particuliere-
nt en étoit pénétré. Il soûpi-
t quelquefois d'impatience de
voir dans un âge à mesurer son
ée contre celle de cet ennemi
mestique ; & c'est de quoi il
oit été bien capable. Un jour
e le vieux Gouverneur qui les
voit tous deux, & qui n'avoit
utre mérite que celui d'avoir
gagner les bonnes graces de
mere, en faisant semblant d'ai-
r beaucoup l'aîné, donna le
t au Cadet dans une petite con-
tation que ces deux freres eu-
t ensemble, le Chevalier prit
Ciel à témoin de l'injustice
'on lui faisoit, & se jettant l'é-
e à la main sur le Gouverneur,

il l'auroit percé, si son épée
semblable à celle qu'on donne au
enfans, n'eut pas été sans point
J'étois de mon côté exposée
souffrir tout ce que ma mere pou
voit inventer de mortifiant pou
moi. Si mon pere ne nous haïsso
pas mon jeune frere & moi,
avoit du moins pour nous une par
faite indifference. D'ailleurs de
quoi nous auroit servi son amitié
Le Mari n'étoit pas plus écout
que les enfans. Quand Madam
étoit en colere, ce n'étoit pa
lui qui trembloit le moins fort
S'il prenoit la liberté de parler
c'étoit pour dire... Madame à rai
son. Encore recevoit-il souvent
pour prix de sa complaisance un
ordre sec & concis de se taire, &
d'attendre qu'on lui demandât
son avis. Il y avoit néanmoins un
temps où il perdoit sa timidité,
quand il étoit plein de vin de
Champagne, Monsieur parloit

i haut que Madame ; mais son
rage s'évaporoit avec les fu-
es du vin. C'eſt à regret que
ous fais remarquer cette nou-
e qualité dans mon pere.
L'amitié que nous nous por-
is mon frere le Chevalier &
, déplut à ma mere, qui pour
s ôter la conſolation que nous
ivions à nous affliger enſemble,
s défendit de nous voir & de
s entretenir en particulier.
se doutoit bien que toutes nos
verſations ne rouloient que ſur
chagrins qu'elle nous cauſoit ;
lle croyoit par cette défenſe
venir les complots que nous
rrions former contre ſon aîné.
procedé ne ſervit qu'à nous
rir davantage, & prenant ſoin
bien cacher notre jeu, nous
nmençâmes à faire tout le mal
nous pouvions à notre ennemi
nmun. Nous profitions avec
ſir de toutes les occaſions qui

ſe préſentoient de lui joüer c
tours. Cet enfant gâté avoit be
s'attacher à conſerver les rich
habits dont on le paroit, ils n
toient jamais huit jours ſans êt
tachez ou déchirez. On grond
l'Idole. Nous triomphions.

Il ne nous étoit pas permis d'e
trer dans le cabinet de ma mer
notre aîné ſeul avoit ce privileg
Il y entroit quand il lui plaiſoi
& badinoit avec ſes oiſeaux. No
guettions le moment de nous
pouvoir introduire après lui ſa
être vûs, & il arrivoit de là qu
avoit laiſſé quelque cage ouvert
ou un Chat enfermé dans le c
binet. Une pareille étourderie l
attiroit des réprimandes qui no
raviſſoient. Il faut avoüer que
plaiſir de la vengeance eſt bie
doux. Il n'y a point de maux do
il n'ôte ou ne ſuſpende le ſent
ment. Auſſi faut-il bien de la vert
pour y renoncer.

ſon frere aîné avoit deux
ens de chaſſe qui faiſoient ſes
ces. La mort de ces deux ani-
ux ſi cheris auroit été un ex-
t digne du Chevalier , mais
ecution en étoit difficile. Il
n parla comme d'un coup d'é-
, & la foibleſſe que j'eus d'en-
dans la conſpiration fut la
ſe de mon exil. Nous formâ-
s donc ce beau projet, dont
tefois il ne nous revint que la
sfaction d'avoir eu la douce
erance de nous venger. Qu'il
de gens dans le même cas, &
nt le reſſentiment ſe borne à
nſer à ce qu'ils feroient ſi leur
uvoir répondoit à leurs deſirs.
e m'imaginai pendant quelque
nps que le Chevalier avoit
andonné ſon deſſein dont il ne
parloit plus, ſoit qu'il fût re-
té des obſtacles qui s'y ren-
ntroient, ſoit qu'il eut pitié des
tes proſcrites qu'il ne laiſſoit pas

d'aimer, mais elles étoient enco
plus cheres à ſon frere, & c
ſuffiſoit pour l'empêcher d'éco
ter ſa compaſſion. Un ſoir en ſo
tant de table, il me mit entre l
mains un paquet, & me dit aſſ
bas : Tenez ; voici dequoi les e
pedier promptement. Serrez cel
C'étoit, je croi, de l'arſenic
poudre qu'il venoit de recevoi
& qu'il craignoit qu'on ne trou
vât dans ſes poches pendant
nuit. Malheureuſement pour nou
le vieux Gouverneur qui n'éto
pas éloigné, entendit apparem
ment ce que le Chevalier venoi
de me dire, car il alla rapporte
ces paroles à mes parens. Il leu
repréſenta ſans doute que j'avoi
des intentions abominables, &
le poiſon trouvé la nuit dans un
des boëtes de ma toilette confir
mant ſon rapport, mon frere &
moi nous demeurâmes atteints
& convaincus dans leur eſprit

voir envie d'attenter ſur leurs
rſonnes.
Je m'aperçûs en me levant
e le paquet n'étoit plus où je
vois ſerré. Je crus que le Che-
r l'avoit repris, ce qui fut cau-
que je ne m'en inquietai point
que je ne pris aucunes meſures
our détourner le malheur qui
e menaçoit & que j'ignorois.
achevois de m'habiller lorſ-
u'on me vint dire de la part de
a mere de me tenir prête à par-
r pour un Convent où elle
voit reſolu de me conduire. Je
ie préparai à lui obéïr de bonne
race, regardant un Monaſtere
omme une priſon où je ſerois
ncore moins malheureuſe qu'au
ogis. Pendant qu'on faiſoit des
aquets de mon linge & de mes
abits, je voulus aller dire adieu
mon pere qui étoit dans ſon
abinet; mais j'eus beau fraper à
a porte, il n'ouvrit point & n'oſa

me répondre, ſans doute parc
qu'on le lui avoit défendu. J
courus à la chambre du Cheva
lier pour le prier de me venir voi
au Convent, je ne trouvai per
ſonne, & pour trancher d'inutile
circonſtances, je montai dans un
caroſſe de loüage avec ma mere
& le vieux Gouverneur, qu'on
appelloit du Clos. On me condui-
ſit à une Meſſagerie où une chaiſe
toute prête à rouler m'attendoit.
J'entrai dedans avec le Gouver-
neur, & remarquant que ma mere
ſe diſpoſoit à s'en retourner:
Madame, lui dis-je, avec émo-
tion, quel eſt donc votre deſſein?
où Monſieur du Clos va-t-il me
mener par votre ordre? n'eſt-ce
pas dans un Convent de Paris
que vous vous êtes propoſé de
me mettre?

Non ma fille, me répondit froi-
dement ma mere, je vous envoye
à celui dont votre tante eſt Ab-

ſſe. Vous apprendrez ſous les
ux d'une perſonne ſi vertueuſe
vous confirmer dans des de-
irs dont un plus long ſejour
ns la maiſon paternelle pour-
it vous écarter. Adieu, Made-
oiſelle, vous avez dit tant de
is que vous étiez beaucoup
oins mal au Convent qu'avec
us, que je crois vous faire plus
plaiſir que de peine. Je ne
avois quelle réponſe je devois
ire à ces paroles, & quand je
urois ſçu, ma mere ne m'eût
s donné le temps de lui repli-
ier; elle remonta dans le ca-
ſſe de loüage, & nous nous
oignâmes l'une de l'autre avec
n égal empreſſement.

La profonde mélancolie où je
s plongée depuis Paris juſqu'à
Rochelle où nous allions, cauſa
ien de l'inquietude à Monſieur
u Clos, qui s'imagina que je
éditois quelque coup funeſte

pour lui. Il se tenoit jour & nui
sur ses gardes, & croyant que j'a
vois peut-être encore sur moi d
l'arsenic, il avoit grand soin d
me faire servir en particulier. J
suis sûre qu'il se repentit plu
d'une fois de s'être chargé de ma
conduite. J'ai toujours été per-
suadée que sa commission se bor-
noit à me remettre entre les mains
de ma tante, mais que pour me
punir de lui avoir fait peur sur
la route, & pour débarrasser ma
famille d'un mauvais sujet, bien
assuré d'ailleurs qu'il seroit avoüé
de tout, il s'étoit déterminé à
profiter de l'occasion de l'embar-
quement qui se faisoit alors à la
Rochelle pour le Canada.

Au lieu donc de me faire pren-
dre le chemin de l'Abbaye de ma
tante, où il ne falloit pas une jour-
née pour nous rendre, Monsieur
du Clos s'accommoda fort hon-
nêtement avec le Capitaine du

Vaisseau sur lequel vous étiez. Vous sçavez le reste, Monsieur, & vous devez vous souvenir de l'état où je fus pendant les premiers jours. On désespera de ma vie, & je l'aurois infailliblement perduë, si le Capitaine n'eut pas eu plus de soin de moi que de plusieurs autres que la Mer fit tomber malades. Il est vrai qu'il avoit des raisons particulieres pour me distinguer des femmes qui étoient sur son bord. Il m'avoit reçûë comme passagere, & ne devoit toucher le reste de la somme dont ils étoient convenus le vieux Gouverneur & lui, qu'en rapportant en France un certificat de mon arrivée à Quebec; où il avoit ordre apparemment de m'abandonner à la Providence. Pour vous mettre au fait de cet accord, je vous dirai que le Capitaine m'apprit que Monsieur du Clos m'avoit livrée à lui sous le nom

de Marguerite du Clos sa fille, en l'assurant que je n'étois ainsi bannie que pour avoir voulu plusieurs fois empoisonner mon pere, ma mere & mon frere aîné; & que tout recémment j'avois été trouvée saisi d'arsenic dont je prétendois me servir pour commettre ces trois crimes.

La surprise que me causa le Capitaine par ce discours, le désespoir de me voir chargée d'une accusation si horrible, & dont je ne pouvois malgré toute mon innocence prouver la fausseté, tout cela fit un tel effet sur moi, que j'en pensai mourir de douleur. Cependant dès que je pus parler, je fis au Capitaine le recit de l'avanture de l'arsenic trouvé sur ma toilette. Il entrevit dans ce que je luis dis l'injustice qu'on m'avoit faite de me soupçonner d'un si grand attentât. Il me plaignit tout inhumain qu'il étoit. Il fit

s : Il eut la générosité de me
nner une partie de l'argent qu'il
oit reçû de Monsieur du Clos,
il croyoit mon pere, car je ne
désabusai pas sur cet article.
est ainsi que je fus instruite du
et de mon voyage forcé.

J'ignore quelles réflexions fit
puis le Capitaine ; mais comme
se fut repenti d'avoir été assez
ble pour me croire, & se laiss
attendrir par un faux recit de
on malheur, il reprit deux jours
rès sa férocité ordinaire. Il ne
e regarda plus. Je résolus de ne
e découvrir à personne, & d'at-
ndre sous l'indigne nom de l'au-
ur de mes ennuis que mon frere
Chevalier fit connoître mon in-
ocence avec la sienne. J'aurois
éanmoins peut-être été forcée
éclater, si votre ingenieuse bon-
n'eut trouvé un moyen de me
érober au sort miserable que j'a-
ois à craindre.

Mademoiſelle, dis-je alors à Sakgame, ſi la vertu ne met poin à couvert des revers de la fortun du moins elle en ſçait triomphe tôt ou tard. La malice & l'in juſtice des hommes vous ont en voyée comme une eſclave dans u Pays étranger; & le Ciel plus juſt vous y fait vivre en Souveraine J'y vivrois contente, reprit-elle ſi je ſçavois que le Chevalier n fut pas plus à plaindre que moi La tranquillité de ma vie n'eſt troublée que par le ſouvenir de ce cher-frere; & il eſt le ſeul mor-tel au-delà des Mers pour lequel je m'intereſſe. Si je revois la Fran-ce, lui répliquai-je, nous imagi-nerons quelque expedient pour vous donner de ſes nouvelles, ſans vous faire connoître qu'autant que vous le jugerez à propos. Mais, ajoûtai-je, ſi ce frere ſi cheri vous prioit de retourner dans l'an-cien monde, rejetteriez-vous ſa

ere ? Les Souverains, repartit-
e en souriant, ne quittent point
rs Etats, & ne se parlent que
r Ambassadeurs. En ce cas, lui
-je sur le même ton, vous me
ez l'honneur de me revêtir de
titre sacré, & je lui présenterai
votre part mes Lettres de
éance, & le Calumet de Paix.
Je n'eus plus qu'une conversa-
on avec Mademoiselle du Clos,
rès-quoi je lui demandai mon
dience de congé. Elle ne me
ccorda pas sans peine ; & je fus
bligé de lui promettre que je lui
rois de temps en temps de pa-
illes visites. Si nous eussions
ccepté tout ce que ses Hurons
ous présenterent de pelleteries,
ous nous serions enrichis ; mais
ous les refusâmes le plus poli-
ent qu'il nous fut possible. Nous
ous contentâmes de souffrir qu'ils
hargeassent de leurs presens
uelques Canots qu'ils firent par-

tir pour notre Habitation en mê
tems que nous, & qui pourtan
n'y arriverent qu'un mois aprè
nous, attendu qu'il leur avoi
fallu prendre des chemins long
& très difficiles. Une escorte nombreuse nous reconduisit avec la même pompe qu'auparavant, & par reconnoissance nous la renvoyâmes chargée de vin, d'eau-de-vie & d'autres presens.

A mon arrivée je fus obligé de quitter mon habitation & de me rendre au Fort. L'affreuse guerre que la France avoit alors à soutenir étendit sa fureur jusqu'à nous. Tout le pays étoit en allarmes. On faisoit des courses dans la nouvelle Angleterre, & les Anglois de leur côté en faisoient sur nous. Ils engageoient même les Sauvages à en faire. Nous fûmes obligez d'établir * correspondance de notre Canton avec

* En Octobre 1694.

Fort de Bourbon, que Mon-
ur d'Iberville venoit d'enlever
x Anglois dans le Golfe de
udſon. Ils n'en avoient pas été
ittes pour cette perte ; on leur
noit auſſi de ravager pluſieurs
es & une partie de la Jamaï-
e, de façon que ne doutant
int qu'ils n'euſſent envie de
nous rendre le change, nous
ons dans la neceſſité d'être tou-
urs ſur nos gardes.

Il eſt vrai que le Fort de Fron-
nac nous mettoit à couvert de
rpriſe de la part des Anglois ;
ais ils avoient gagné pluſieurs
antons d'Iroquois à force de
eſens, & ceux-ci pouvoient ſe
ouver ſur nos talons avant que
ous fuſſions ſeulement avertis de
ur marche. Ces terribles Sau-
ges portoient la deſolation par
ut, ils détruiſoient les planta-
ons, bruloient les Cabanes &
épargnoient perſonne. Lorſ-

qu'un Fort les arrêtoit, ils fa
ſoient impunément le degât au
environs, la garniſon n'oſant le
attaquer, à cauſe que les Iroquo
étoient en trop grand nombre &
qu'ils avoient pour la plûpar
des armes blanches & des arme
à feu, que les Anglois & les Hol
landois leur fourniſſoient & ave
leſquelles ils ſe battoient coura
geuſement.

Les allarmes continuelles que
nous donnoit la proximité de
leurs frontieres, pluſieurs hoſti-
tilitez déja commiſes, la ligue
faite entre tous leurs Cantons,
& leur alliance avec les Anglois
& les Hollandois, toutes ces cho-
ſes engagerent enfin Monſieur de
Frontenac Gouverneur du Pays
à leur faire ſentir le poids des
armes de France, comme tant
d'Alliez liguez contre elle le ſen-
toient en Europe. Toutes les Com-
pagnies entretenuës par le Roy

rent ordre de s'aſſembler à ontreal. L'envie de ſe venger es Iroquois & d'écarter de ſi dangereux voiſins, ayant fait joindre ces Troupes tous les François ablis ſur ces frontieres avec les uvages attachez à la France ; onſieur de Frontenac ſe trouva état d'entrer dans leur Pays à tête d'une armée nombreuſe & rmidable pour ces lieux-là, uiſqu'elle étoit de près de trois ille hommes.

On n'eut pas peu de peine à anſporter de l'artillerie juſqu'à n Fort que les Anglois avoient it bâtir à ces Sauvages. Il étoit anqué de bons Baſtions, & ſi régulier qu'il nous auroit arrêtez ong temps, s'ils euſſent eu le courage de s'y tenir enfermez ; mais s Iroquois, tout braves qu'ils ont, veulent quand ils combatent avoir le terrain libre derriere ux, & ils s'attachent plus à des

coups d'adresse & de surprise qu'à se battre de pied ferme. Ils abandonnerent donc leur Fort contre le conseil des Anglois, avec lesquels ils se retirerent, nous laissant liberté entiere de ravager ce Canton. Nous commençâmes par raser le Fort, après quoi tout fut pillé ou détruit dans un assez grand espace de Pays, afin de donner du moins à ce peuple un desert à passer avant qu'il pût entrer dans la nouvelle France.

Le Corps de troupes dans lequel j'étois avec plusieurs Volontaires qui m'avoient suivi à cette expedition, ayant découvert dans un Bois un grande Habitation d'Iroquois, l'investit & s'en rendit maître. Nous y surprîmes beaucoup de vieillards & d'enfans, & nous partageâmes le butin. Pour moi, je cedai ma part & celle que mes associez devoient avoir dans les pelleteries & les ustenciles qui

voient été apportez là comme
ans un lieu de sureté. Je me con-
entai de prendre sur mon compte
ous les prisonniers dont personne
e voulut se charger. Je surpris
ar-là tout le monde, & encore
lus quand je leur offris à tous la
berté, pourvû que chacun d'eux
ne donnât pour sa rançon un
nfant mâle de quatre à cinq ans;
e qui m'en procura près de deux
ens qui se trouverent aux en-
irons. Après quoi je renvoyai
ans rançon le reste des Captifs,
la reserve d'une demi-douzaine
le femmes que je gardai pour
voir soin de mon petit troupeau.

Vous sçavez, Monsieur de Beau-
chêne, continua Monneville en
n'adressant la parole, que deux
ours après le tout pensa m'être
enlevé, & nous coûter la vie à
mes Volontaires & à moi. Vous
devez vous en souvenir, puisque
vous étiez avec les Sauvages qui

vinrent la nuit fondre sur mon Quartier que j'avois eû l'imprudence de choisir assez loin du Corps de l'armée. S'ils eussent sçû que je n'avois là que soixante & quelques hommes, ils ne se seroient pas retirez comme ils firent après m'en avoir tué quelques-uns. Vous devez encore moins avoir oublié que trop jeune & trop temeraire vous vous engageâtes si avant, qu'il vous fut impossible de rejoindre les autres & que vous demeurâtes mon prisonnier.

Cet accident me fit précipiter mon départ. J'étois bien aise aussi de prévenir le gros de l'armée dans laquelle mes deux cens enfans m'auroient beaucoup plus embarrassé. Lorsque j'eus assez de Canots, je demandai à Monsieur de Frontenac permission de partir & il me l'accorda fort gracieusement, me faisant fournir ce qui

étoit neceſſaire pour mes petits
iſonniers qu'il croyoit pieuſe-
ent comme les autres que j'em-
enois pour les faire élever dans
tre Religion, ainſi que le pu-
erent les Miſſionnaires Aumô-
ers de l'armée. Ces bons Peres
geoient de mes intentions ſans
nger que pour executer le pro-
dont ils me faiſoient honneur,
lieu de ma ſimple habitation
m'auroit fallu des maiſons &
s revenus comme les leurs.

Quoy qu'ils vantaſſent extre-
ement la bonne action qu'ils
naginoient que j'avois faite,
n'eurent aucune envie d'en
rtager le merite avec moi, en
chargeant eux-mêmes d'une
rtie de ces enfans; mais ils
ent chanter un grand *Te Deum*
Quebec dès qu'ils eurent apris
e je les avois fait tous baptiſer,
que je ne manquai pas en effet
faire avant que de les envoyer

à Mademoiselle du Clos à qui
les destinois.

Vous devinez bien que cet
politique Sakgame me sçut bo
gré d'un pareil present. Elle m
manda que je ne lui en pouvo
faire un plus précieux, & qu
ses bons amis étoient penetrés c
reconnoissance du service que
leur avois rendu en leur envoyai
dequoi former des guerriers qu
leur seroient un jour d'un gran
secours : Que tous ces enfan
avoient été adoptés & croyoien
tout de bon avoir retrouvé leur
parens dans leurs peres adoptif
Elle ajoutoit qu'elle les feroit in
struire dans la Religion Chrétien
ne & qu'elle esperoit qu'aprè
avoir été élevez comme Hurons
ils n'auroient pas moins le cœu
François que s'ils étoient nés a
centre de la France.

Les graces que Loüis XIV. di
tribuoit alors de toutes parts p
netreren

trerent juſques dans nos déſerts
ur y venir chercher ceux de ſes
rviteurs qui s'y diſtinguoient le
us. Parmi les perſonnes qui re-
rent des gratifications fut com-
iſe une Demoiſelle de ma con-
iſſance, appellée de Vercheres.
ette heroïne avoit une Habi-
tion & un Fort qui portoient
n nom à quelques lieuës de
ontreal. Elle étoit fille d'une
ere qui lui avoit appris à ſe ſervir
moufquet, & à ſe mettre en
nazone à la tête de ſon monde
ns les incurſions des Sauvages.
n jour ayant été ſurpriſe par une
oupe d'Iroquois, elle ſe déba-
ſſa de leurs mains, & s'enferma
ns ſon petit Fort, où ſecouruë
un ſeul Soldat, elle les arrêta
abord à coups de fuſil. Enſuite
ſant elle-même joüer ſur eux
n canon, elle obligea ces Sau-
ges à ſe retirer. Ce qu'ils firent
ec d'autant plus de précipita-

tion qu'ils jugerent qu'elle ne ta
deroit pas à recevoir du ſecour
Cette jeune Guerriere après cet
action, ayant eu le bonheur
trouver l'occaſion d'écrire à M
dame de Pontchartrain, lui e
voya le détail du petit Sie
qu'elle avoit ſoutenu, & obti
par ſon entremiſe une penſion
quatre cens livres.

Dans ce temps-là, le jeu
homme qui m'avoit accompag
chez Mademoiſelle du Clos, y r
tourna pour lui offrir ſes ſervic
avec cinq ou ſix de ſes meilleu
amis, que la relation du voya
qu'il avoit déja fait n'avoit null
ment effrayez. Il prit ſoin de c
cher, ainſi que ſes Camarades,
beau deſſein à tout le monde, ſç
chant bien que perſonne ne l'a
prouveroit. Je fus le ſeul à qui l'
n'en fit pas myſtere, de peur q
Mademoiſelle du Clos ne leur ſç
mauvais gré de ne lui point port

mes nouvelles. Ils m'en firent
ıc confidence, & je les chargeai
ne Lettre pour la Sakgame.
Pendant leur voyage, le Ma-
in Commandant de notre Fort
urut de poiſon. J'ai toujours
perſuadé que le coup qui le
au tombeau m'étoit deſtiné,
uel cas je fus une cauſe bien
ocente de ſa mort. Quoiqu'il
ſoit, je me rendis auſſi-tôt à
ebec pour y annoncer cette
ivelle, & ſolliciter ce poſte
r lequel je ne croyois pas trou-
de Concurrens; néanmoins
Gouverneur me dit poliment
ſi je voulois abſolument cette
ce, il ne pouvoit me la refuſer;
s qu'il me prioit en attendant
autre occaſion, de la ceder
n jeune homme qui lui étoit
ement recommandé, & qui
cela lui alloit demeurer ſur
bras. Cette maniere obligeante
refuſer me charma; & je pro-

teſtai au Gouverneur que t
content de ſa bonne volonté
me déſiſtois de ma demai
d'auſſi bon cœur que j'aurois r
le bien-fait

Le jeune homme dont il par
venoit d'arriver ſur le Vaiſſ
qui nous avoit apporté l'heure
nouvelle de la paix de Riſwi
dont nous nous flattions de g
ter les fruits dans ce nouv
monde par la liberté du co
merce qui devoit augmenter
fortunes. Ce changement me
ſonger à profiter du moins d
ſucceſſion du Maloüin, ſi je
vois pas ſa place. Il n'avoit
enfans, ni heritiers; ſon Hab
tion alloit être abandonnée
ne pouvoit manquer de deve
en peu d'années un déſert com
auparavant. Je la demandai
elle me fut accordée.

Dans une ſeconde viſite qu
fis au Gouverneur, je lui exp

plan de la conduite de Ma-
moiselle du Clos parmi les Hu-
ns. Il ne se lassoit point de m'en-
dre parler là-dessus ; & il ad-
roit la prudence & la politique
cette incomparable fille. Il en
enchanté ; & crut voir dans
ı systême tant d'utilité pour
tat, qu'il eut la générosité de
envoyer pour plus de cent pis-
es de presens, la faisant assurer
même temps d'une protection
rticuliere pour elle & pour son
nton. Les Reverends Peres
oux de leur gloire ne voulurent
s paroître moins généreux que
Gouverneur; ils firent aussi leurs
esens à la Sakgame, mais pour
rier un peu les choses, ils firent
nsister leurs dons en plusieurs
liquaires, quelques chapelets
nits avec un billet d'association
une Confrairie sur le Catalogue
laquelle son nom fut couché
ratis. La marque de cette Con-

frairie lui fut portée par un jeu
homme qu'on lui envoyoit po
Missionnaire, sur la priere que j'
avois faite. On chargea ce nouv
Apôtre de magnifiques orneme
Sacerdotaux & d'une superl
Chapelle, mais en lui faisant sa l
çon en particulier, je lui conseill
de n'employer tout cela qu
quand Mademoiselle du Clos
jugeroit à propos.

En me chargeant du soin c
conduire & d'instaler dans notr
petit Fort Monsieur de la Haye
c'étoit le nom du nouveau Com
mandant, le Gouverneur me d
qu'il me tiendroit compte de tou
ce que je ferois pour ce jeun
homme, qui étoit né, ajoûta-t-il
pour une meilleure fortune. J
commançai donc sur cette recom
mandation à m'intereffer pou
Monsieur de la Haye; & Madame
son épouse qui s'embarqua avec
nous, acheva de m'attacher au

:vice de la famille. Cette Dame
oit une jeune perſonne qui joi-
ioit à la beauté la plus réguliere
 air ſi gracieux, tant de mo-
eſtie, tant de douceur dans le
n de ſa voix, dans ſes yeux,
ans ſes manieres, & qu'entraîné
r ce puiſſant, je ne ſçai quoi qui
e peut ſe définir, je perdis ſu-
tement ma liberté, ſans même
voir envie de la défendre.
Si je m'étois contenté de l'a-
itié de ces deux jeunes Epoux,
s attentions que j'eus d'abord
our eux me l'acquit à un point,
u'en arrivant au Fort, on eût dit
ue c'étoit un frere & une ſœur
ui y venoient joindre un frere
heri. Comme j'avois été grati-
é de toutes les dépoüilles du Ma-
oüin, ſes meubles m'apparte-
oient ainſi que tout le reſte, &
'aurois pû laiſſer à ſon ſucceſſeur
n appartement tout nud; mais
e n'y dérangeai pas la moindre

chose, ce qui ne devoit pas êtr
compté pour rien dans des lieu
tels que ceux-là. Je rendois tou
les jours à ces Epoux quelque peti
service dont ils me témoignoien
d'autant plus de reconnoissanc
qu'ils soupçonnoient moins le mo
tif qui me faisoit agir. Ils s'ima
ginoient que j'en usois ainsi ave
eux par pure générosité.

Je les menois si souvent à l'Ha
bitation dont j'avois herité
qu'elle n'étoit pas plus à moi qu'a
eux. Ils la trouvoient si bien bâtie
& si bien située qu'ils s'y plaisoient
infiniment. Pour moi j'y goûtois
moins la douceur de la solitude,
que le plaisir d'y voir continuel-
lement l'objet de ma passion. Tant
que je m'en tins aux regards & aux
soûpirs, Madame de la Haye ne
pénétra point mes sentimens. Elle
étoit si éloignée de me croire
amoureux, qu'elle me donnoit
sans contrainte d'innocentes mar-

es de la tendre amitié qu'elle
oit pour moi. D'un autre côté,
elque jaloux que je fusse du
nheur de son époux, je vivois
ec lui dans une liaison si forte,
e cette seule consideration m'a-
it souvent fermé la bouche,
sque mon secret étoit près de
échapper.

Monsieur de la Haye, car il m'a-
it conté ses avantures, étoit
s d'un riche Conseiller du Par-
ment de Paris, qui le destinant
Bareau, l'élevoit chez-lui dans
tte intention; mais le jeune
omme s'appliqua si peu à l'étude,
principalement à celle du
roit, que lorsqu'il lui fallut su-
r ses examens, ses Examinateurs
rent obligez de lui faire soute-
ir ses Theses à huis-clos. Son
ere lui voyant si peu de disposi-
ion à briller dans la Robe, chan-
ea de dessein, & lui acheta chez
e Roy une Charge qui a depuis

causé ses malheurs.

J'ignorois quels étoient ces ma-
heurs : Il me les avoit cachez da-
tous les entretiens que nous avio-
eus ensemble jusques-là, & il
m'avoit jamais encore parlé de
femme, lorsqu'un matin en no-
promenant après avoir déjeûne-
les fumées de deux bouteilles d'u-
vin blanc que nous venions d-
boire, firent sur lui le même eff-
que les rayons du soleil sur l-
statuë de Memnon : Monsieur d-
la Haye qui étoit ordinairemen-
taciturne & rêveur, prit tout
coup un air gay, libre & ouvert
& se répandit en discours. Sitô-
que je le vis en train de babiller
je le mis sur le chapitre de s-
prosperité passée, & lui dis qu'i-
ne me paroissoit pas tout-à-fai-
malheureux, puisque la fortune
lui avoit donné une épouse auss-
accomplie que la sienne.

Vous trouveriez ma femme en-

re plus aimable, me répondit-il
vous ſçaviez tous les ſujets que
i de l'aimer & de l'eſtimer.
omme après elle je n'ai rien de
us cher au monde que vous, je
ais vous faire cette confidence.
en va couter à mon amour pro-
re pour vous découvrir des dé-
uts que la ſituation où je ſuis
réſentement vous dérobe ; mais
'importe, je veux dire tout. C'eſt
ne petite confuſion que je merite
ien.

A titre de fils unique d'un pere
pulent, contiua-t-il, j'avois déja
çû trouver à emprunter une di-
aine de mille écus à l'âge de
ingt ans, quand un oncle que
'avois à la Cour engagea mon
ere à me faire quitter la robe
our me mettre auprès de lui. La
Charge dont on traita pour moi
couta près de cinquante mille
livres. Quel apâs pour mes Créan-
ciers ! Les cordons de leurs

bourſes uſuraires en furent ron
pus ; elles m'étoient toujours o
vertes ; j'y puiſois & les laiſſo
compter. De cinquante jeun
gens qui trouvoient comme mo
de l'argent plus aiſément que l
Roy, j'étois le plus conſideré
le plutot ſervi. Il eſt vrai qu'il
me faiſoient datter & renouvelle
mes billets, quand il leur plaiſoit
mais quoiqu'ils priſſent ces pré-
cautions, je voyois bien qu'ils
m'affectionnoient particuliere-
ment, & qu'ils ne hazardoient pas
tant avec les autres de qui ſouvent
ils exigeoient impoliment des ga-
ges.

Une ſucceſſion de près de deux
cents mille livres que mon pere
par ſa mort nous laiſſa peu de
temps après à eux & à moi, car
je ne leur en devois tout au plus
que la moitié augmenta leurs eſ-
perances & le derangement de
ma conduite. Mon oncle m'en

t en vain plusieurs fois des re-
roches ; quoique je sentisse bien
ue je les méritois, je n'avois pas
force de changer. Ma felicité,
u pour mieux dire ma stupidité
e perdoit. J'aimois le vin & la
onne chere, vingt Parasites me
angeoient, avec cela je joüois
ros jeu, & croyant passer pour
eau joüeur, je joüois en dupe.
Mon oncle averti de mes dissipa-
ons m'en fit de nouvelles répri-
andes, qui furent encore inu-
les. Il se lassa de m'en faire, &
our me frustrer de sa succession,
résolut de se marier dans l'in-
ntion d'avoir un heritier plus
gne de lui.

C'étoit pourtant sur cette suc-
ession que mes Créanciers com-
oient le plus. Ils la regardoient
omme un supplément à mes biens
ui leur seroit un jour nécessaire.
s sçavoient mieux que moi mes
cultez ; car je leur laissois le soin

de calculer mes revenus & mo
dettes. Pour vous achever le ta
bleau de mon dérangement : J
trouvois trop sages & trop range
ceux qui prenoient des Maîtresse
en titre. Cette conduite me pa
roissoit trop raisonnable, & tro
conforme à l'ennuyeuse unifor
mité de l'hymen. Enfin, j'éto
aussi débauché que je le pouvo
être, lorsqu'il arriva un évene
ment dont mon mariage a été l
suite, & que je vais vous raconte

J'avois depuis peu de jours u
Valet de chambre, qui n'ayan
jamais servi, se piquoit d'une fide
lité dont la plûpart de ces Mes
sieurs se défont peu à peu dans l
service. Il m'avertit un jour qu'u
de mes Laquais en qui j'avois con
fiance me voloit & s'entendoi
avec mon Cuisinier. Jasmin, ajouta
t-il, sort tous les soirs après le soû
per, & emporte quelque chos
dans un endroit que j'ai remar

ué. Pour m'éclaircir par moi-
ême de la verité du fait, je me
chai un soir dans l'escalier d'une
aison dans laquelle mon Valet
e chambre assuroit qu'on por-
oit les larcins. Le Laquais accusé
vint effectivement chargé d'un
aquet, passa devant moi sans me
oir, & entra dans un galetas où
le suivis brusquement. Fripon,
i dis-je, en lui presentant mon
pée nuë, c'est donc ainsi que tu
e vole ? Le malheureux se jetta
'abord à mes genoux ; frappez,
Ionsieur, me dit-il, vous nous
ercerez tous trois du même coup.
n même temps il me montra
u doigt une jeune fille que la
rayeur rendoit immobile, & un
ieillard accablé d'infirmitez.

Ce ne sont, poursuivit le La-
uais en ouvrant une serviette
u'il portoit, ce ne sont que les
estes des viandes de vos Domes-
iques. Je prolonge avec cela les

jours de mon pere qui n'a plus que ce ſecours pour ſubſiſter. Cependant quoique ces reſtes ſoient fort mauvais, je ne laiſſe pas de les bien acheter de votre Cuiſinier, à qui pour ce ſujet je cede mes gages depuis un an. De ſon côté, le pere qui avoit la langue libre me crioit miſericorde ; mais il n'étoit plus beſoin d'avoir recours à la priere pour m'attendrir. Ce que je voyois me déſarmoit & m'inſpiroit de la compaſſion. Je m'approchai du vieillard, & lui demandai pourquoi il ne demandoit pas plûtôt une place à l'Hôpital, que de reſter dans le pitoyable état où il ſe trouvoit. J'ai déja voulu prendre ce parti, me répondit-il, mais mes enfans s'y ſont oppoſez ; ils ſont effrayez du nom ſeul du lieu où il faudroit qu'ils me vinſſent voir.

Pendant que je parlois au bon homme, ſon fils s'enfuit & ſa fille

cacha. Consolez-vous, dis-je
Pere, j'aprouve ce que fait
tre fils, & bien loin de le chas-
r de chez moi je lui double
s gages. Pour rendre ces paro-
s plus constantes, je les accom-
gnai de deux ou trois pistoles
ui se trouverent dans mes po-
ies tant en or qu'en argent. Je
mptois à mon retour chez moi
ie je rassurerois Jasmin, qui ne
uvant pas sçavoir ce que j'a-
is dit à son pere, ni quel parti
vois pris, devoit être dans
nquietude. Par malheur pour
i le Valet de chambre le voyant
ntrer & croyant lui donner un
on conseil, lui dit de fuir prom-
tement pour se soustraire à la
stice entre les mains de laquelle
pourrois le mettre, ce qui
oubla l'esprit du Laquais à un
int qu'il disparut sans qu'on
t depuis reçu de ses nouvelles.
Sa fuite inquieta son pere, qui

envoya plusieurs fois sa fille s'i
former chez moi si l'on n'avo
point entendu parler de Ja
min. Un jour s'étant directemer
adressée à moi pour cela, quo
qu'elle fût couverte de haillon
elle ne laissa pas de m'éblouïr pa
sa beauté. J'en fus tellement fra
pé, qu'oubliant le généreux m
tif qui m'avoit jusques là déte
miné à lui faire du bien, je pr
posai à cette innocente des co
ditions pour la tirer de mise
elle & l'auteur de sa naissanc
C'est ainsi que je faisois servir a
crime les traits de l'humanit
même.

Cette vertueuse fille me paru
très éloignée d'en venir jama
à mon but. Pour son pere, je
trouvai plus facile, soit qu'il fû
touché de mes manieres enga
geantes, soit que la crainte d
tomber dans une affreuse indi
gence ne lui permit pas d'êtr

traitable, il se rendit à mes
stances ; mais nous n'eumes pas
eu de peine l'un & l'autre à sé-
uire la fille. Je dis l'un & l'au-
re, car il fut obligé d'user de
étours pour la persuader. Il l'as-
ura que je lui avois donné ma
arole d'honneur que je l'épou-
erois publiquement dès que la
hose seroit possible : ce que je
'osois, disoit-il, faire alors de
eur de déplaire à un oncle de
ui je devois hériter. Tandis qu'il
'épargnoit rien pour la faire
onsentir à son deshonneur, je
secondois par la dépense que
faisois pour eux. Je leur louai
meublai un appartement &
ur donnai une servante. Enfin,
ous fimes tant le pere & moi que
fille cessa de nous resister.
Ce qui l'avoit determiné plus
ue tout le reste à ceder à mes
mpressemens, c'est que jugeant
ar mon procedé à son égard,

que j'étois trop honnête homm
pour la tromper, elle s'imagin
que mon attachement pour ell
ne finiroit qu'avec ma vie. E
moins de huit jours elle s'apri
voiſa, & le pere content de ſo
ſort ne ſe ſouvenoit plus d'avoi
été miſerable. Il ne joüit pa
long-temps de ſa honteuſe proſ
perité, il tomba malade, il mou
rut en me recommandant ſa fille

Sa mort nous débarraſſa ell
& moi d'un grand fardeau. L
pauvre enfant ſe livra toute en
tiere à l'amour qu'elle avoit pri
pour moi, contente de l'eſti
me & de l'amitié que je ne pou
vois refuſer au vrai merite qu
je remarquois en elle. On eût di
que ſon état lui plaiſoit; que
qu'après les promeſſes que je lu
avois faites elle eut droit d'eſpe
rer une meilleure condition. Ja
mais vie ne fut plus retirée qu
la ſienne. Jamais fille ne paru

noins aimer le monde. Je ne
ouvois l'engager à paroître aux
pectacles & aux promenades.
Elle me prioit même de ne l'aller
voir qu'en ſecret. Bien éloignée
le reſſembler à celles qui ne
çauroient avoir d'amans en état
le faire de la dépenſe qu'elles ne
e faſſent une eſpece de trophée
le leur infamie.

Par pure complaiſance pour
moi elle vouloit bien apprendre
à chanter & à danſer ; mais elle
employoit à lire la meilleure partie de ſon temps. Sa conduite,
ſes belles qualitez, auroient dû
me retirer de la débauche & me
fixer entierement. Elle avoit encore une vertu qui me charmoit,
c'étoit ſon deſintereſſement. Elle
ne me demandoit jamais rien. Il
eſt vrai que je prévenois ſes beſoins & ſes deſirs. Je la voyois
rarement ſans lui faire preſent
de quelque bijou ; tantôt je lui

donnois une montre d'or ou u
tabatiere ; tantôt une bague
un colier, & lors qu'il m'arrivo
de gagner au jeu cinquante c
ſoixante piſtoles, je l'obligeois
les partager avec moi. C'eſt c
l'argent du jeu, lui diſois-je,
vous ne le prenez, je le perdr
demain ; j'aime mieux que vou
l'ayez qu'un autre. Mais ordinai
rement elle ne vouloit rien ac
cepter à moins que je ne lui pro
miſſe d'être raiſonnable pendan
un certain nombre de jours, &
de ne point frequenter les mau
vaiſes compagnies qui me per
doient.

Je ne ſerois pas en Canada ſ
j'euſſe voulu la croire elle & u
ami ſincere que je menois quel
quefois ſouper chez elle, & qu
de ſon côté m'exhortoit ſouvent
à changer de conduite. Quand je
m'engageois dans des parties de
plaiſir & qu'il m'arrivoit de paſſer

ux jours ſans la voir, je la
ettois dans des inquietudes
ortelles, & ſi j'avois la moin-
e indiſpoſition, elle fondoit en
mes comme ſi ſa vie eût été
achée à la mienne.

Je lui cauſai bien d'autres al-
mes, un jour qu'il m'arriva
ns le vin, & preſque ſous les
ux du Roy, un malheur que la
nte m'empêche de vous dire.
oüis XIV. ne pardonne point
x yvrognes. Il me fallut diſpa-
ître de peur de finir mes jours
r un échaffaut; & malgré le
édit de mon oncle & celui de
es amis, je n'obtins ma grace
i'en perdant ma Charge. De
us, je fus condamné à donner
x mille livres à l'Hôtel-Dieu.
ette affaire mit aux champs mes
réanciers. Ils ſe connoiſſoient
ous; ils eurent bientôt fait l'é-
aluation de mon bien; & la pre-
niere réſolution qu'ils prirent

dans leur aſſemblée, fut de
me plus rien prêter, afin de
pas augmenter mes dettes. Aya
appris quinze jours ou trois
maines après que mon oncle all
ſe marier, ils jugerent par ce m
riage précipité que mon onc
m'abandonnoit. Ils éclaterent
ſe joignirent aux Adminiſtrateu
de l'Hôtel-Dieu. C'eſt ce que m
ami m'écrivit dans le lieu où
m'étois retiré. Il ajoutoit da
ſa Lettre qu'il avoit été voir m
oncle, qui lui avoit dit en lui mo
trant les articles de ſon mariag
Tenez, Monſieur, voici la preu
que je ne reconnois plus po
neveu un maraud que je ferc
arrêter ſur le champ ſi je ſçavo
où il eſt; & que je laiſſerois v
lontiers périr dans un cachot po
expier l'ignominie dont il couv
notre famille.

Mon ami n'étant pas en ét
de trouver les dix mille fran

qu

u'il me falloit, ne put empêcher
ue mon bien ne fut ſaiſi & ven-
u ; encore aurois-je eu beſoin
vec cela de quatre-vingt mille
vres pour achever de ſatisfaire
es Créanciers. Du moins ſi
ayant plus rien, je n'euſſe eu
en à craindre, j'aurois peut-être
gné ſur ma fierté de chercher
uelque reſſource à Paris, où je
nnoiſſois tant de gens qui ſe
ſoient de mes amis ; mais j'au-
is vainement fait cette honteuſe
marche, puiſque mon ami me
nda qu'il les avoit vûs tous, &
'ils ne ſe ſouvenoient plus de
oi, bien loin d'être diſpoſez à
e retirer de l'abîme que la plû-
rt d'entre-eux m'avoient creuſé.
ſeule perſonne qui s'interreſſe
votre ſort, ajoûta-t-il, c'eſt la
emoiſelle chez qui nous avons
elquefois ſoupé enſemble. Elle
nt tous les jours s'informer de
us. Elle me preſſe fortement

de lui apprendre votre adreſſe
ce que je n'ai pas jugé à propo
de faire, de crainte qu'elle n
ſoit gagnée par vos ennemis. Tou
ce que ſes larmes vrayes ou fauſſ
ont pû obtenir de moi, c'eſt un
promeſſe de vous faire tenir u
billet de ſa part.

Il m'en envoya un en effet,
me marqua qu'il croyoit cet
amante ſincere ; mais qu'il ne s'a
giſſoit plus de pouſſer de tendre
ſoûpirs, & que je devois être aſſe
embarraſſé de moi-même, ſan
me charger encore d'une fidel
avanturiere. J'étois de ſon ſent
ment, & je commençois à oublie
cette fille, comme je m'imagino
qu'elle ne devoit plus penſer
moi ; cependant plus je reliſois
Lettre, plus elle me paroiſſo
digne d'attention. Je me ſouvien
encore des paroles qu'elle conte
noit : » Je ne puis plus vivre ſan
» vous voir, diſoit la Demoiſelle

» si vous ne me permettez pas de
» me rendre auprès de vous, j'irai
» vous chercher dans toutes les
» Villes Frontieres. Ce n'est pas
» tant pour ma satisfaction que
» je vous demande cette grace,
» que pour votre propre interêt.
» Le malheur qui nous éloigne
» l'un de l'autre peut finir. Pourvû
» que je vous voye, je puis vous
» consoler. Nous recevons quel-
» quefois du secours d'où nous en
» attendions le moins. Represen-
» tez-vous mon pere expirant, &
» n'oubliez pas que vous lui jurâ-
» tes de ne m'abandonner jamais.
J'ai tout perdu depuis que je
suis à vous. Je n'ai que vous de
cher au monde. Que m'importe
dans quel état je vous retrouve !
C'est vous & non vos richesses
que j'ai chéri. Songez que je
suis à vous aussi constamment
que si les Loix divines & humai-
nes m'avoient imposé la necessi-

» té de partager votre fortune
» comme votre nom. Adieu, je
» partirai quand il vous plaira
» pour vous aller rejoindre où
» vous m'ordonnerez de me ren-
» dre. «

Avant que j'euſſe reçu cette Lettre, l'ennui qui m'accabloit dans mon exil & l'argent dont j'étois près de manquer m'avoient déja inſpiré l'envie de faire un tour ſecretement à Paris. Il n'y eut plus moyen de m'en défendre, après avoir lû ce billet, quoi qu'il ne me promît rien de poſitif. Je partis ſans bruit du lieu où j'étois & gagnai la nuit la maiſon de mon ami, qui fut ſurpris de me voir. Je hazardois à la verité beaucoup, mais plus on eſt malheureux moins on craint le danger. Mon ami envoya ſur le champ dire à ma maîtreſſe qu'il avoit des nouvelles à lui annoncer. Elle vola auſſi-tôt chez lui &

m'y trouvant moi-même au lieu d'une Lettre qu'elle esperoit, peu s'en fallut que de joye elle ne perdit le sentiment. Elle ne s'amusa point à me témoigner le plaisir que ma vûë lui causoit, elle s'informa seulement de ma santé, puis elle nous pria mon ami & moi de la suivre chez elle en nous disant qu'elle esperoit que nous ne serions pas fâchés d'avoir pris cette peine.

En entrant dans une petite chambre où elle demeuroit, car elle avoit loüé son appartement pour épargner quelque chose, elle nous montra une cassette qu'elle ouvrit & dans laquelle il y avoit une grande quantité de pieces d'or avec un assez bon nombre de bijoüx. Monsieur, me dit-elle en s'adressant à moi, tout cela vous appartient ; vous voulez bien que je vous le restituë. Pénétré de cette action, je regardois tout

interdit non pas le trésor, mai
la fille genereuse qui me l'offroit
Alors se jettant dans mes bras
je serois bien plus riche, s'écria
t-elle, si j'avois été aussi prompte
à recevoir que vous l'étiez à me
donner. Que je me reproche en
ce moment ma délicatesse. Que
n'ai-je été plus avide! que j'au-
rois entre mes mains de richesses
qui vous ont été enlevées.

A Dieu ne plaise, lui répon-
dis-je, que j'accepte ce que vous
m'offrez de si bon cœur! non ma
chere enfant, vous le meritez
mieux que moi & je donnerois
ma vie pour vous le conserver.
Et moi la mienne, reprit-elle,
pour pouvoir vous rétablir dans
la situation brillante où je vous
ai vû. Quel spectacle, dit alors
mon ami! Que l'on est heureux
d'éprouver des revers à ce prix.
Tu n'as rien perdu, ajouta-t-il en
se tournant de mon côté, puis-

que tu possede le cœur d'une personne si rare.

Après un long combat de tendresse & de générosité entre cette fille & moi : Que prétendez-vous faire, enfin, nous dit mon ami ? Il faut, lui répondit-elle, qu'avec cette somme vous tâchiez d'apaiser ses Créanciers, ou bien qu'il l'emporte & se retire en lieu de seureté. Je mourrai s'il me laisse, mais je ne lui demanderai point de m'emmener. Ce seroit pour lui trop d'embarras. Qu'osez-vous penser, lui dis-je, non, il n'y a plus que la mort qui puisse nous séparer, puisque votre amitié est à l'épreuve de mes malheurs.

Mon ami nous interrompit encore pour nous dire qu'il étoit d'avis que je demeurasse caché tandis qu'il verroit mes Créanciers, & leur feroit des offres. Ce que j'acceptai. Il les vit tous en particulier, & les eut bientôt dis-

posez à un accommodement. O
prend facilement des arrange
mens avec des gens qui s'atten
doient à tout perdre. Je me voyoi
à la veille d'être libre, lorsqu'u
nouveau malheur nous enleva
cette derniere esperance. Un La
quais de mon ami se doutant bien
qu'il y avoit des choses précieuses
dans la cassette, fit si bien son
compte, qu'il attrapa la clef du
cabinet de son Maître pendant la
nuit, & emporta la cassette.

Quel coup de foudre pour mon ami, lorsqu'il s'en apperçut le lendemain. Il courut à l'instant faire ses plaintes, mit la Maréchaussée en campagne, & plusieurs espions dans la Ville aux trousses du fripon, qui fut pris au bout de quinze jours, & pendu à la porte de son Maître après avoir avoüé son crime. Voilà toute la consolation qui nous en revint, car la Justice demeura saisie de

a caſſette, & de ce qu'il y avoit dedans.

Il n'eſt pas aiſé de s'imaginer notre déſeſpoir, & particulierement celui de mon ami. Nous étions nous-mêmes obligés de le conſoler. La jeune fille qui dans le tems faiſoit ſeule cette perte, paroiſſoit la moins affligée, & m'exhortoit à prendre patience : Vous voyez, lui diſois-je un jour, le prix de votre tendreſſe. Que ne m'abandonniez-vous à ma mauvaiſe deſtinée ? Vous aviez dequoi vivre, il falloit m'oublier. Il falloit vous ſecourir, me répondit-elle ; mais je ne le peux plus que par mes ſoins. Partons avec ce qu'il nous reſte d'argent. Quittons un pays où l'on en veut à votre liberté. Vous ne me dites rien, pourſuivit-elle en remarquant que je rêvois. Vous êtes diſtrait, je le vois bien, vous voulez vous éloigner de moi ; mais vous n'y réuſ-

ſirez point ; je vous ſuivrai pa
tout où vous irez. Je ſerai com
me un ombre attachée à vos pas
Vous m'avez rendu heureuſe tan
que vous l'avez été ; il eſt juſt
que je partage à preſent votr
affliction.

Vous la partagerez, ſi vou
l'oſez, lui dis-je, quand vous ſçau
rez à quels perils il faudra vou
expoſer pour me ſuivre. Je quitt
non ſeulement la France, mai
même l'Europe. Un ancien am
de mon pere m'eſt venu voir en
ſecret. Il m'a conſeillé de paſſer en
Amerique, & m'a donné une Let-
tre de recommandation pour y
avoir de l'emploi. Eſt-ce un voya-
ge que vous puiſſiez entreprendre ?
Eſt-ce un climat qui vous con-
vienne ? D'ailleurs, pourquoi vous
bannir de votre Patrie pour vous
expoſer à mille dangers qui ſont
attachez à une longue navigation.
Je ne connois de danger que celui

le vous perdre, & encore une fois
e vous ſuivrai partout. Ce ſera
donc en qualité d'épouſe, lui
répliquai-je, attendri de ſa conſ-
tance ; le titre ſeul peut me déter-
miner à continuer de vous aſſo-
cier à ma fortune. Cette fidelle
amante qui regardoit notre ma-
riage comme le plus grand bon-
heur qui pût lui arriver, ne s'y
oppoſa point. Je l'épouſai donc,
& nous partîmes pour ce Pays,
ſous le nom que nous portons au-
jourd'hui.

O Ciel, m'écriai-je, lorſqu'il
eut ceſſé de parler, quoi, c'eſt
l'hiſtoire de Madame de la Haye
que je viens d'entendre en écou-
tant la vôtre ! Oüi, c'eſt ſa pro-
pre hiſtoire que je vous ai ra-
conté. Je vous ai peint ſa conduite
juſqu'à ce jour ; & vous devez re-
marquer avec quelle attention
elle cherche à me faire plaiſir.
Elle fait tout ſon poſſible pour

diſſiper mon chagrin, car elle n'eſt pas naturellement auſſi enjoüée qu'elle vous le paroît auprès de moi. Je ſuis pénétré de ſa complaiſance, & je vous proteſte que ſi je deſire un meilleur deſtin, c'eſt uniquement pour reconnoître toutes ſes bontez.

Qui croiroit qu'après avoir oüi ce recit, je n'aurois pas reſpecté la vertu d'une pareille femme. J'en eus cent fois plus d'eſtime pour elle; mais par malheur je l'en aimai auſſi davantage. Je cedai ſur le champ aux deux Epoux mon Habitation qui leur plaiſoit tant, & j'en fis venir moi-même de Quebec la ratification. Que ne m'en tenois-je là. Le plaiſir de leur rendre ſervice & d'être cheri tendrement de l'un & de l'autre, auroit ſuffi pour un cœur plus vertueux que le mien. Quel étrange fatalité, il falloit un crime pour me ſatisfaire. Je ne ſon-

ois plus qu'à Madame de la
aye, je ne vivois que pour elle.
aurois voulu qu'elle m'eût aimé
itant qu'elle aimoit son mari. Je
'en flatois quelquefois comme
l eut été possible qu'elle cessât
lui être fidelle après toutes les
arques de tendresse qu'elle lui
oit données.

J'étois continuellement auprès
cette Dame ; & son époux bien
in de ne le pas trouver bon,
e remercioit sincerement de la
omplaisance que j'avois de lui
nir compagnie. Quand je me
oyois seul avec elle, je tombois
ans les distractions les plus mar-
uées, où je faisois des exclama-
ons sur le bonheur de son mari ;
avec cela je m'abandonnois à
ne langeur affreuse qui me con-
moit. Madame de la Haye ne
anqua pas de pénétrer mes sen-
mens, & cette connoissance l'af-
gea. Je m'en apperçûs au soin

qu'elle prenoit de me fuir tou
les fois que le hazard voul
qu'elle se trouvât seule avec m

Dans un de ces momens, f
gnant d'être incommodée, e
fit quelques pas pour se retire
mais je l'arrêtai : Non, Madam
lui dis-je, vous n'avez point d'a
tre incommodité que celle q
ma présence vous cause. Deme
rez, c'est à moi de m'éloigne
Puis la regardant tendremen
Vous l'avez donc découvert, co
tinuai-je, ce malheureux amo
qui va me causer la mort, puisqu
vous déplaît. Oüi, je l'ai rema
qué, répondit-elle ; & je dois au
vous avoir donné lieu de pens
que je ne l'ignorois pas en cha
geant de conduite avec vo
Nous commencions à goûter
douceur du repos dans cet
agréable solitude, falloit-il tro
bler une tranquillité dont no
vous étions en partie redevabl

ous deviez plûtôt conſerver vo-
e ouvrage. Votre amitié n'auroit
onc été qu'un piége dans lequel
ai donné en la payant de la
ienne.

Eh, Madame, lui dis-je, l'a-
itié peut-elle payer un amour
uſſi ardent que celui dont vous
ecevez ſi mal l'aveu, cependant
et amour, tout violent qu'il eſt,
long-temps mis en défaut votre
énétration; & les efforts que j'ai
its pour vous le cacher juſqu'ici,
rouvent qu'il eſt moins téme-
aire qu'innocent. Qu'oſez-vous
ire, interrompit-elle? pouvez-
ous appeller votre amour inno-
ent. Mon amitié même va ceſſer
e l'être, ſi vous ne changez de
angage; & n'étouffez une paſ-
on qui me fait déja ſentir toute
horreur d'un exil que votre gé-
éroſité nous faiſoit trouver ſup-
ortable. Reprenez vos bienfaits,
emeurez ſeul ici, & rendez-moi

le droit de vous regarder ave
indifference. Je n'ai point oubli
comment on peut vivre dans l
retraite la plus obſcure, & notr
demeure dans le Fort ne le ſer
pas aſſez pour moi.

Si vous me privez de votre vûë
m'écria-je, ordonnez donc d
de mon ſort. Que voulez-vou
que je devienne? La moindr
abſcence, me dit-elle, vous gue
rira. Ne me cherchez point quand
je vous évite; ou plutôt quitte
ces lieux. Eloignez-vous, mais d
grace que Monſieur de la Haye n
s'aperçoive pas du motif de votr
éloignement. Epargnez-lui le de
ſeſpoir où le mettroit la connoiſ
ſance de ce qui ſe paſſe. Enfin
gagné par ſes raiſons, attendr
par ſes larmes, je lui promis de
me ſéparer d'elle, & de l'oublier
même, ſi c'étoit une choſe qu'il
me fût poſſible de faire. Elle pa-
rut contente de cette promeſſe,

Tom. II.



Bonnard del. J.B. Sco

de mon côté pour lui marquer
e je ne connoiſſois de loi que
volonté, je me diſpoſois à lui
re un éternel adieu.

J'étois à genoux devant elle &
nois une de ſes mains que je
oüillois de pleurs, lorſque par
alheur pour nous Monſieur de la
aye entra bruſquement dans la
le où cette ſcene ſe paſſoit &
ſurprenant dans cette attitu-
, il ne conſulta que ſa fureur;
fondit ſur moi l'épée à la main
ec tant de précipitation, que
us à peine le temps de me met-
en défenſe. Cependant je fus
entôt en garde, & je puis dire
e ſi je ne l'euſſe pas ménagé,
l'aurois fort mal mené; mais
ne fis que parer les coups qu'il
portoit avec plus de vivacité
e de meſure.

Ce qu'il y eut de malheureux
ns ce combat, c'eſt que Mada-
de la Haye ſe jetta inconſidé-

rément entre nous deux, attra
une bleſſure & fut cauſe que j'
reçus une dangereuſe. Alors
mari devenant moins furieu
voulut bien l'écouter. Elle
aprit qu'auſſi fidele ami qu'e
étoit fidele épouſe, je me bann
ſois de cette retraite & que c
toit en prenant congé d'elle q
je m'étois jetté à ſes genoux. S
ce raport le mari paſſant de
colere à la douleur, eut un regr
mortel de m'avoir bleſſé. Il e
voya chercher le Chirurgien c
ne me quitta point que je ne fu
entierement hors de danger &
état de ſortir. Il m'accompag
même juſqu'à mon habitation
je me retirai.

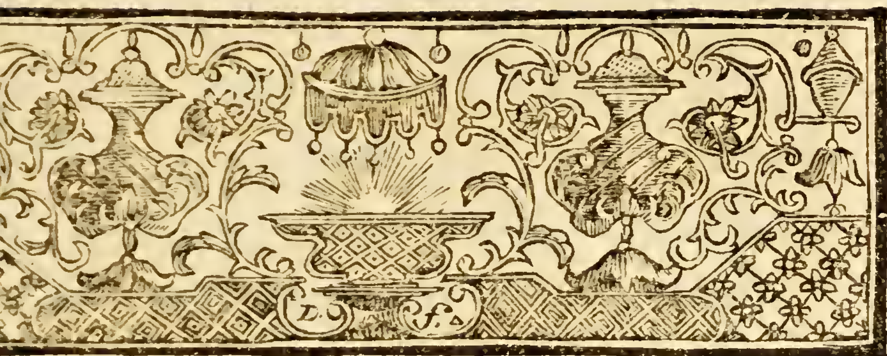
Ma ſanté fut plutôt rétab
que la tranquillité de mon cœu
car j'apris dans le temps de r
convaleſcence que la bleſſure q
Mademoiſelle de la Haye avo
reçûë au côté & qu'elle avoit r

gée ne la croyant pas de con-
uence, étoit devenuë fort ſe-
uſe, & l'on m'annonça bien-
après la mort de cette Dame.
penſai perdre l'eſprit à cette
uvelle. Je fis mille extravagan-
; je m'appellois ſon aſſaſſin &
voulois m'ôter la vie ; ce que
urois fait indubitablement ſi
n m'eût laiſſé ſeul ou qu'on ne
eût pas ſauvé de moi-même.
Les douleurs les plus violentes
ſont pas les plus longues. Le
nps modera la mienne & je ne
ngeai plus qu'à m'éloigner d'un
ys qui ne pouvoit plus m'être
réable. J'en trouvai une occa-
n : Monſieur le Roi de la Po-
ie Controlleur de la Marine,
argé du ſoin des fortifications
la nouvelle France, vint dans
temps-là viſiter mon petit
t en faiſant ſa tournée. Je le
ai de mettre quelqu'un à la
ce que j'y occupois, pendant

que j'irois à Quebec demande
permiſſion de me retirer. Il le
fort volontiers. Auſſi-tôt je v
dis tout ce que je poſſedois d
le pays & je me rendis à Quel
pour profiter de la premiere oc
ſion qui s'offriroit de repaſſer
France. Le Recolet mon patr
fit tout ſon poſſible pour me
tenir, mais il ne gagna que
temps qu'il me fallut pour vend
une groſſe partie de pelleter
qui me reſtoit dans la Ville.

Fin du quatriéme Livre.





LES

AVANTURES

DU CHEVALIER

DE BEAUCHÊNE.

LIVRE CINQUIE'ME.

Suite de l'hiſtoire du Comte de Monneville.

Monneville repaſſe en France. Il ſe rend à Paris où il ſe faufile avec de jeunes débauchez, parmi leſquels il rencontre par hazard le Chevalier, frere de Mademoiſelle du Clos. Il fait connoiſſance avec

ce jeune homme, & lui appr
des nouvelles de sa sœur. Ils
viennent les meilleurs amis
monde. Monneville le quitte p
aller faire un voyage au Men
où il a été élevé dans son enfan
dans le dessein d'y voir sa No
rice, & de tirer d'elle des écla
cissemens sur sa naissance. Il ach
la Terre du Comte de Monnev
son pere. Il va au Château
Ménil où il revoit la Baro
& Lucile, & après quelques c
versations avec ces Dames, i
fait entre eux une reconnoissan
La Baronne lui apprend qu'il
son fils. Ensuite il épouse Luc
Le Chevalier vient à ses Nôc
qui sont à peine achevées, que
deux Cavaliers se préparent à pa
tir pour le Canada, dans l'inte
tion d'y aller chercher Madem
selle du Clos. Ils arrivent à Queb
& vont à Montreal, où après mi
perquisitions, ils apprennent q

:ette Sakgame des Hurons à perdu la vie au grand regret de ces Sauvages. Enfin, Monneville & son ami s'étant rembarqnez pour revenir en France, sont attaquez & pris par les Anglois qui les menent à Boston dans la Nouvelle Angleterre. Là ils sont vendus comme des Esclaves à un Capitaine qui les achete pour les revendre; mais Beauchêne & ses Compagnons rencontrent le Vaisseau de cet Officier. Ils s'en rendent maitres, & par-là Monneville & le Chevalier sont tirez d'esclavage.



MON départ de Quebec, je me trouvai riche de près de cent mille livres qui contribuerent ucoup à me consoler, surtout and je me vis à Paris en état faire figure avec cette petite tune. Je la devois dans le fond

au Maltotier, mais comme il n'
voit pas eu en vûë de me la pr
curer lorſqu'il m'avoit fait rel
guer ſi loin, je le cherchai d'
bord pour en tirer quelque ve
geance; mais le Roi de ſa gra
m'avoit prévenu. J'apris que m
ennemi étoit en priſon depuis pl
ſieurs années, * ſans eſperan
d'en ſortir.

Mon deſſein étoit d'aller apr
cela trouver ma Nourrice & vo
ce qu'étoit devenuë ma chere L
cile; mais comme je me l'imag
nois morte ou mariée, ce qui éto
pour moi à peu près la mêm
choſe, je ne m'empreſſois pas tro
à faire ce voyage. D'ailleurs j'é
tois retenu à Paris par des amuſ
mens qui me firent manger pen
dant l'hyver une partie du pro
duit de mes pelleteries. Il eſt vra
que je vivois avec des enfans d
la joye qui dépenſoient encor

* 1699.

plu

us que moi ; quand il m'en cou-
it une peau de caſtor, ils en
oient pour un arpent de vigne
i de pré. Notre ſocieté qui nous
onnoit un grand relief dans le
onde ſe joignoit quelquefois à
e autre qui n'étoit pas moins
meuſe & qu'on appelloit la Co-
rie Royale, parce qu'elle s'é-
it formée vers la place qui porte
nom. Malheur aux Cabarets
nous nous aſſemblions. Nous
yions bien la bonne chere, mais
us faiſions dans les meubles un
gât effroyable.

Les deux Coteries ſe réunirent
jour chez un celebre Traiteur.
étoit la Royale qui devoit faire
frais. On complimenta beau-
up un jeune homme qui portoit
deüil & qui étoit à table preſ-
vis à vis de moi. On lui vou-
perſuader qu'en conſcience il
it obligé de donner à ſes dé-
s une fête à toute la compa-

gnie en action de graces du bo
heur insigne qui venoit de lui a
river. Cet animal là, disoit l'u
n'est-il pas bien-heureux? il n
voit qu'un frere, qui étoit s
aîné, le ciel l'en a délivré il
quatre ou cinq mois; & son p
qui pouvoit vivre encore tre
te ans, creva la semaine d
niere. Ma foi, Messieurs, dis
un autre, quand un pere veut bi
faire cette action là, je trou
que c'est la plus belle de sa v
Le mien recule tant qu'il peu
& je crains que la mode des pl
reuses ne soit passée avant qu
m'en faille porter. C'est pourta
une parure qui sied bien. Rega
dez, Messieurs, combien c
donne de graces à un jeune ho
me. Qu'en dis-tu Chevalier? Cl
valier toi-même, répondit br
quement celui qui avoit un hab
de deüil. Ce nom me revolte.
ne l'ai porté que trop long-tem

Le bon homme à qui Dieu faſſe paix ne m'auroit jamais appellé autrement ſi mon frere n'étoit pas allé à tous les Diables.

Te voilà ſans doute fort conſolé de cette double perte, lui dit un autre. En peux-tu douter, repartit le Chevalier ? Je ſerois un grand fou de m'affliger de la mort de mes deux plus grands ennemis. Non, non, Meſſieurs, ma douleur eſt ſur mes manches. Je veux pourtant pour reconnoître le ſervice qu'ils m'ont rendu en faire un ſolemnel où nous boirons à leur ſanté à pleins verres, où nous pouſſerons l'affliction juſqu'à tomber ſous la table. Celle-ci, dit un autre, eſt propre à nous ſervir de Mauſolée, Je ferai, ſi tu le trouve bon, l'oraiſon funebre. Je n'oublirai rien. Je connoiſſois parfaitement les deux pelerins. Je ſçai tout le mal qu'on en peut dire. J'y joindrai même ſi tu veux,

l'éloge de ta mere, qui m'a tout l'air de n'aller pas loin.

Du moins, reprit le Chevalier, ce ne ſera pas la douleur d'avoir perdu ſon mari qui la ſuffoquera. Elle n'étoit pas moins laſſe de lui que je l'étois de toute la famille. Auſſi tendre épouſe qu'Artemiſe, il y avoit long-temps qu'elle ſouhaittoit de tenir dans une urne les cendres de ſon cher époux, à peine de les avaler. A huitaine donc, Meſſieurs, pourſuivit-il, nous ferons dans huit jours ici le ſervice de mes parens morts. Mais ſouvenez-vous bien qu'on n'entrera point ſans pleureuſes. Que chacun faſſe auſſi proviſion de mouchoirs, car je vous avertis que la ceremonie ſera des plus triſtes.

Je riois comme les autres de cette plaiſante ſcene, quand mon voiſin s'aviſa de me raconter tous les mauvais traitemens que le

Chevalier avoit reçus de ſa famille. Ce jeune homme, me dit-il, ſi ſon frere aîné ne fut pas mort, auroit eu peut-être le ſort de ſa ſœur qui a diſparu tout-à-coup & qu'on dit morte, quoiqu'elle ſoit peut-être très-vivante. A ces dernieres paroles, je conſiderai le Chevalier avec attention, & plus je le regardai plus je trouvai qu'il reſſembloit à Mademoiſelle du Clos. Je fis enſuite quelques queſtions à mon voiſin, & ſes réponſes tournerent mon doute en certitude. Ce Chevalier, dis-je en moi-même eſt aſſurément le frere de la Sakgame. Avant que de nous ſéparer je m'aprochai de lui & le priai de m'accorder une heure de ſa converſation chez lui le lendemain. Je vous préviendrois, me dit-il, mais j'aime mieux vous attendre au logis, parce que je dois donner à déjeuner à quelques-uns de mes

amis, vous ſerez de la partie.

Je me rendis chez lui le jour ſuivant ſur les dix heures du matin. Il étoit encore au lit, & il y avoit à ſon chevet une vieille Dame, qui me ceda d'abord ſa place & ſe retira dans une autre chambre. La voilà, me dit-il tout bas, cette tendre mere dont on parloit hier devant vous ſi avantageuſement. Elle ne manque pas tous les matins de venir s'informer de l'état de ma ſanté. Elle n'en uſeroit pas de cette ſorte avec moi, ſi mon frere aîné vivoit encore. Avant ſa mort ce ſoin, cette attention n'étoit que pour lui; ſa tendreſſe pour moi, comme vous voyez, n'eſt pas d'ancienne datte.

Avez-vous toujours, lui dis-je, été le ſeul objet de ſon indifference? Plût à Dieu que cela fût, me répondit-il, je n'aurois pas perdu une ſœur que j'ai long-

mps pleurée & que je pleure
core toutes les fois que j'en
pelle le ſouvenir. Mais, ajouta-
il en ſoupirant, changeons de
atiere, il s'agit de déjeuner &
on pas de vous ennuyer du recit
e mes chagrins & des affaires de
a famille. Cependant, Mon-
eur, repris-je, je ne vous ai de-
andé hier l'entretien que j'ai
l'heure qu'il eſt avec vous, que
our vous parler de cette ſœur
ont la perte vous eſt ſi ſenſible.
Dites-moi de grace comment vous
vez été ſéparez l'un de l'autre.
Monſieur, me repliqua-t-il, ſans
n'informer de l'intereſt que vous
pouvez prendre, je veux bien
atisfaire votre curioſité là-deſſus.

Egalement haïs de nos parens,
ma ſœur & moi, continua-t-il,
nous fumes bannis de la maiſon
paternelle; on m'enferma dans un
College de Moines, d'où je ne
ſuis ſorti que depuis la mort de

mon frere, & ma sœur fut en-voyée à je ne sçai quel Conven où elle n'arriva pas, puisqu'ell fut malheureusement tuée en che-min avec un vieux domestique qu la conduisoit. Ce fait est-il bien vrai, interrompis-je? Il ne l'est que trop, me repartit le Cheva-lier. Je me souviens d'avoir oüi dire à mon pere qu'il avoit des preuves certaines de l'assasinat du conducteur. Je crois, repris-je, la mort de cet homme bien ave-rée, mais peut-être pouvez-vous douter de celle de votre sœur. Non non, repartit-il, je ne puis me flatter qu'elle soit encore vi-vante. Si elle l'étoit, auroit-elle gardé un si long silence? D'ail-leurs elle aura vraisemblablement été traitée comme son guide. Et ce guide, lui dis-je, ne s'apelloit-il pas du Clos? n'étoit-il pas vo-tre gouverneur? Enfin, n'avez-vous pas été bannis de votre mai-

n votre sœur & vous pour deux
hiens que vous vouliez empoi-
onner.

Ah, Ciel ! s'écria le Chevalier,
n'y a que ma sœur au monde
ui sçache cette circonstance, &
ous ne pouvez l'avoir apprise
ue d'elle. Au nom de Dieu,
jouta-t-il, tout émû, qu'est de-
enuë cette chere sœur ? Où est-
lle, Monsieur ? La verrai-je en-
ore ? Oüi, lui répondis-je, vous
ourrez la revoir ; mais la chose
ne se peut faire ni facilement, ni
itôt. Là-dessus, je lui contai les
malheurs de Marguerite du Clos,
& l'histoire de la nouvelle Sak-
game des Hurons. Les alterna-
tives de fortune de cette malheu-
reuse sœur, arracherent à ce jeune
homme bien des larmes, tantôt
de joye, tantôt de tristesse. Il
fremissoit à l'idée seule des mi-
seres ausquelles elle auroit été ex-
posée sans moi. L'espece de sou-

verainneté où je la lui representois après cela, le consoloit aussitôt. Enfin, je tins ce jeune homme pendant deux heures dans une succession continuelle de joye & de chagrin, de plaisir & de peine.

Lorsque j'eus achevé de lui rendre compte de l'état où j'avois laissé sa sœur, il se répandit en discours reconnoissans. Il me fit mille protestations d'amitié. Il exigea de moi que je lui promisse de prendre un logement chez-lui, en me conjurant de disposer de ses biens, comme des miens propres; en un mot, de ne nous séparer jamais. Dans l'impetuosité de sa tendresse pour sa sœur, il vouloit que nous partissions sur le champ pour l'aller chercher, comme s'il n'eut été question que de faire en poste un petit voyage en France. Mais je lui dis qu'il suffisoit d'abord de faire donner avis à la Sakgame de la situation

n étoient les affaires de ſon frere, de l'inviter à venir à Paris par-ger ſon bonheur.

Il s'agiſſoit donc de faire ſçavoir la Sakgame les intentions du Chevalier. Ce qui n'étoit pas fa-ile. Néanmoins, de peur de le hagriner, je ne lui en fis pas entir toute la difficulté. Nous écrivîmes en même temps plu-ieurs Lettres, dans l'eſperance qu'elles ne ſeroient pas toutes inu-tiles. J'en adreſſai une au Con-vent des Peres Recolets de Que-bec, une autre à un Marchand de Montreal qui commerçoit avec les Hurons, & une troiſiéme à l'Intendant de Canada, à qui le jeune homme la fit recomman-der par Monſieur de Barbeſieux dont il étoit aimé. En attendant une réponſe, il m'appelloit ſon frere, en m'aſſurant qu'il ne tien-droit qu'à moi de le devenir, & il ne pouvoit vivre un moment ſans moi.

Nous allâmes au bout de huit jours célébrer la Fête qu'il avoit promis de donner à ses amis, & dont il devoit faire les frais. Je n'ai jamais rien vû de si plaisant que tout ce qu'inventa cette jeunesse pour faire honneur au Chevalier. Le Panegirique de son pere & de son frere étoit une piece achevée. L'ironie la plus fine & la mieux soutenuë y regnoit partout, & ce discours comique fut prononcé avec un serieux admirable.

La Fête dura presque toute la nuit, & elle auroit été aussi amusante que bizarre, si cette jeunesse tumultueuse eut pû se moderer ; mais après mille extravagances pleines d'esprit, mille cérémonies divertissantes, quoique ridicules pour la plûpart, & remplies d'imprécations contre la coûtume qui soumet les enfans à leurs peres. Un des plus étourdis s'avisa de

re qu'il manquoit une chose
sentielle à la Fête : qu'il falloit
oir des femmes, qui par des cris
gubres, fissent le rôle de ces an-
ennes Romaines que l'on payoit
our pleurer aux funerailles. Cha-
un applaudit à une si belle ima-
nation ; & ceux qui connois-
ient dans le Quartier des per-
onnes propres à faire ce person-
age, sortirent pour en aller cher-
her. Ils nous en amenerent trois,
ui ne croyoient assurément pas
enir là pour pleurer. Elles prirent
ependant la chose fort galam-
ent, & après qu'on les eût mis
u fait du service extraordinaire
u'on attendoit d'elles, & qu'on
eur eût fait boire quelques raza-
des de vin de Champagne pour
es empêcher de succomber à la
ristesse que demandoit leur rôle,
ces créatures se mirent à faire des
amentations & des cris si perçans,
que tout le voisinage en retentit.

Quelque chose que put dire & faire notre Hôte, deux ou trois escoüades du Guet attirées par ce tapage funebre, voulurent entrer absolument pour voir eux-mêmes ce qui se passoit dans cette maison. Ils n'avoient pas affaire à des gens disposez à approuver leur curiosité. Nous leur disputâmes l'entrée. Ils firent tête d'abord; mais ils lâcherent pied bientôt après. Nous les poursuivîmes jusques dans la ruë, où un des nôtres en les poussant, tomba percé de deux ou trois balles qu'il reçut dans le corps.

L'Hôte qui nous avoit laissé faire toutes ces folies dans sa maison, fut emprisonné & ruiné. Pour nos trois pleureuses de commande, on les envoya pleurer tout de bon à l'Hôpital. Depuis ce temps-là nos coteries furent tout-à-fait dérangées; nous ne pûmes jamais renoüer de belles parties,

même nous trouver une demi
zaine ensemble sans être exa-
nés, suivis & montrés au doigt
la populace; car on con-
de nous d'étranges choses.
s uns disoient de notre der-
re assemblée qu'elle n'étoit
mposée que d'infames Juifs
guisez, & que si le Guet
toit pas accouru aux cris
s filles enfermées avec eux,
malheureuses auroient été
baptisées. D'autres préten-
ient que c'étoit des sorciers
i tenoient là leur sabbat &
e nous avions resolu de perdre
r d'affreux orages le reste de
France, comme nous venions
faire depuis peu plusieurs de
s contrées, surtout l'Orleanois
la Bourgogne.

On nommoit même un Archer
gne de foi qui par le trou de
serrure avoit vû plusieurs dia-
es qui nous ayant fait signer

de notre ſang ces terribles commiſſions, s'étoient envolés par la cheminée en forme de hiboux, laiſſant la ſalle & toute la maiſon empeſtées d'une vilaine odeur de ſouffre & de cuir brûlé. On aſſuroit encore que les femmes que nous avions entraînées avec nous, nous avoient trahis par leurs cris pour ſe venger de ce que nous les faiſions ſervir de joüet à des démons incubes, afin que les femmes qui ſeroient groſſes en même-temps qu'elles périſſent toutes avec leur fruit ; & l'on douta ſi peu de cette particularité parmi le peuple, qu'on dit que cela fit faire à Paris un fort grand nombre de neuvaines.

On fit plus, un Prêtre Normand crut & dit pieuſement dans un Prône que notre troupe étoit la même qui, l'année précedente avoit tenu une pareille aſſemblée dans un moulin auprès de Mante,

ndant lequel ſabat la grêle
oit preſque abîmé cette Ville,
ns qu'il en tombât un ſeul grain
r le moulin. Il ajouta qu'une
mme qui avoit été livrée de
rce à l'eſprit immonde, étoit
couchée peu de temps après
un monſtre horrible, qui avoit
atre bras armés de griffes au
u d'ongles & deux têtes cor-
ës. Il montroit effectivement
e Lettre par laquelle on lui
nnoit avis des accidens à quel-
es circonſtances près ; mais ce
étoit pas uſer immoderément
privilege des hiſtoriens en ſe-
nd que de n'y mettre du ſien
e des ſorciers, des cornes &
s griffes.

Je profitai de l'interruption que
tte affaire cauſoit à nos aſſem-
ées pour en détourner le Che-
lier, que j'appelle toujours
nſi, quoi qu'il ait perdu ce nom
devenant chef d'une illuſtre

famille ; ces ſortes de cohuës ne me plaiſoient point du tout en mon particulier, & ce jeune homme n'étoit déja que trop dérangé. Il prit fort bien le conſeil que je lui donnai là-deſſus, & nous nous bornâmes à quatre ou cinq amis dont il voulut bien me laiſſer le choix.

Pour nous deux nous étions comme inſéparables ; on ne nous voyoit guere l'un ſans l'autre. A la maiſon j'étois plus maître que lui. Il vouloit que tout fût commun entre-nous, & ſoit manque de delicateſſe, ſoit excès d'amitié pour moi, il y auroit volontiers compris ſa maîtreſſe. Il eſt vrai que ſe laſſant de celle qu'il avoit, il ſembloit avoir envie de me la ceder pour en choiſir une de la premiere claſſe ; ce qu'il pouvoit faire alors avec les gros biens dont il étoit devenu maître par la mort

on pere. Veritablement un
emetteur qui s'étoit chargé
oin de lui déterrer un parti
ant, lui trouva bientôt une de
Belles du grand air, qui sça-
donner du relief à l'amant
lles coulent à fond. Celle-ci
tant n'eut pas le temps de
aire l'honneur de le ruiner ;
lui tira seulement quelques
nes les premiers jours, mais
ant apperçeu que les appas
t il étoit épris n'étoient qu'-
ficiels, il s'en dégouta & il
fut quitte pour le vin du
ché.
Comme je l'aimois veritable-
nt, je lui conseillai de quitter
train de vie & de songer plu-
à un établissement solide. Je
i, me dit-il, que vous ne me
lez ainsi que pour mon bien,
nmoins je vous avoüerai que
resolu de ne prendre ce parti
après vingt-cinq ans & je vous

dirois même quarante, ſi je n
tois pas fils unique. Hébien,
pris-je, portez donc vos vœux
des idoles qui en valent la pei
A votre place, je m'en tiendr
à ce que nous appellons une i
clination bourgeoiſe. C'eſt do
là votre avis, me repartit le Ch
valier ? vous croyez qu'un att
chement de cœur, une belle pa
ſion me conviendroit ? Je ſu
ravi que vous penſiez comm
moi. C'eſt mon goût. Cependar
avant que je me détermine, j
veux conſulter le vieux Baron
Je ſuis perſuadé qu'il penſe au
trement que nous ſur cet article
Voulez-vous que je vous diſe de
quelle façon il parloit derniere-
ment de la galanterie dont il
poſſede les plus fines rubriques.
Tu as pris le bon parti, me di-
ſoit-il cordialement, il en coute
trop à filer le parfait amour avec
une perſonne qui garde des mé-

mens & dont on ne diſpoſe
t à ſon gré.
c'eſt par exemple une fem-
nariée que tu aimes, outre
ine de t'en faire aimer, tu
s celle de trouver des mo-
s favorables & de tromper le
x; il faut être Eſpagnol pour
pas perdre patience. Les dif-
tez te rebuteront, à moins
le n'appartienne à un ſot,
ors la facilité qu'il y aura à
onfirmer ce titre rendra la
perie inſipide.
chaîne d'une veuve a bien
charmes, mais ſouvent la
perd un ami, parce que
reſſe de ſa conduite elle ſe
trop & le traite en époux
. Il y a bien de l'honneur à
re une jeune fille ſous le joug,
glorieux de s'en faire aimer,
le chemin de ſon cœur eſt
mé d'épines & demande plus
tience que tu n'es capable

d'en avoir. Premierement si
est née coquette & que tu ne
plaises pas d'abord, il n'y a r
à faire ; le cœur d'une coque
se donne au premier abord,
se défend toujours. Pendant
plus grandes assiduitez elle te la
sera te morfondre à sa porte
tentera d'autres conquêtes.

Si c'est une fille farouche
simplement ce qu'on appelle u
fille sage, qu'il faut d'adresse po
la vaincre ! que de travaux ! q
de constance ! Neanmoins ne
rebutes pas. Poursuis-la sans ces
Elle fuit, mais elle se lassera. Il
aura quelque heureux moment
elle ne sera pas fâchée de trouve
comme Sirinx & Daphné, que
que fleuve au milieu de sa cours
Ce sera un bon prétexte po
s'arrêter. Si c'est une prude qu
tu aimes, autres peines, autr
soins, elle exercera ta patience
la fatiguera, si tu ne suis ave

e une methode toute particu-
re.Ne l'attaque celle-là qu'avec
mêmes armes avec lesquel-
elle se défend. Il faut l'applau-
en tout, avoir du goût pour
qu'il lui plaît, blâmer ce qu'el-
blâme, & tâcher d'être de tou-
ses parties. L'occasion fera le
te. Il y aura peut-être quelque
art d'heure de distraction où
sentimens d'honneur & de
rtu s'endormiront, & la prude
pourvûë du secours de ces
ands mots sera fort foible.
Il y a d'autres filles qui gardant
honnête milieu, ne sont ni
ivages ni coquettes. Celles-là
ettent l'amour & la discretion
un homme à de grandes épreu-
s avant qu'elles se livrent à lui;
ais aussi après cela son bonheur
digne d'envie, ses plaisirs sont
rfaits, sans amertume, sans
nuy, sans dégoût. Elles sçavent

ſe conſerver ſon eſtime, ſon ami
tié, ſon reſpect même juſques dans
leur foibleſſes, ou plutôt elles n'ont
que des apparences de foibleſſe,
& fâchées que l'objet aimé exige
d'elles autre choſe qu'un cœur
tendre, elles ne font que ſe prê-
ter, pour ainſi dire, à ſes propres
foibleſſes. Je t'en ſouhaite de cette
eſpece là; pour moi, je n'ai jamais
eu le bonheur d'en rencontrer en
mon chemin.

Voila les leçons que ce nouvel
Ovide me donnoit l'autre jour,
continua le Chevalier, & vous
devez bien le reconnoître à ces
traits. Je le reconnois bien auſſi,
lui répondis-je, & il me ſemble
que le Baron eſt comme ce rat
lequel ayant perdu ſa queuë vou-
loit perſuader aux autres animaux
de ſon eſpece que des queuës ne
faiſoient que les embarraſſer &
qu'ils devoient tous s'en délivrer.

e Baron eſt de l'ancienne Cour :
n'y a plus pour lui de galante-
: gratuite. Il voudroit réduire
.a mendicité toutes les honnê-
s femmes qui refuſent des hom-
ages, parce qu'il offroit les ſiens
leurs meres il y a trente ans.
royez-moi, l'amour venal eſt
eſclave dont la ſocieté ne fait
int honneur & l'on ne doit
dmettre à ſa table tout au plus
e comme fait le Baron faute
voir d'autres convives. Pour
us, Chevalier, étant jeune &
t comme vous êtes, vous devez
re autrement que lui. Vous
yez combien peu il eſt eſti-
: avec ſes belles maximes. Si
peres défendoient à leurs en-
is de le frequenter, il ſeroit ré-
it pour toute ſocieté à celle de
elques libertins mépriſez par
it comme lui. Il a de l'eſprit,
'avouë, mais ſon eſprit eſt dan-
reux. Il eſt amuſant, mais il

n'eſt pas le ſeul qui le ſoit. Vous connoiſſez des gens dont la compagnie n'eſt pas moins agréable & dont l'amitié ne peut faire rougir.

On ne trouve point mauvais, ajoutai-je, qu'un jeune homme de famille pour connoître le monde goûte un peu des plaiſirs qu'il lui preſente. On exige ſeulement de lui qu'il ne s'y abandonne pas tout entier & qu'il y ait du diſcernement dans le choix qu'il en fait. Les plaiſirs d'un Soldat ne ſont pas ceux d'un Gentilhomme, & les vôtres doivent differer de ceux d'un avanturier. Il eſt bon que vous ſoyez façonné par le beau ſexe, c'eſt-à-dire par des femmes qu'on puiſſe frequenter ſans ſe familiariſer avec la débauche.

Le Chevalier m'interrompit en cet endroit. Je ſuis convaincu, me dit-il, épargnez vous la peine de me prêcher plus long-tems. Je

s frappé de vos raiſons. Faites-
oi ſeulement mettre en pratique
s utiles avis. Je vous laiſſe le
aître de ma conduite. Je ne
us en demande pas tant, lui
pondis-je ; ſoyez ſeulement per-
adé que c'eſt par amitié que je
ends la liberté de vous parler
mme je fais. Je le ſçai, repar-
le Chevalier. Sans cela, ajouta-
l, en ſouriant, je pourrois
oire que vous ne m'exhortez
la vertu que pour vous conſer-
r plus ſeurement la petite Bru-
que je vous ai cedée. Il pou-
it bien, ſans craindre de me
oquer, badiner ſur cet article,
i qui m'avoit ſouvent reproché
e je ne faiſois guere de cas de
s preſens, puiſque je m'atta-
ois ſi peu à ſa petite Brune.
ependant cette plaiſanterie fut
uſe que je ceſſai entierement de
ir cette fille, qui n'en devint
s plus malheureuſe, puiſqu'elle

épousa l'Intendant du Chevalier. Ce domestique, quoique riche, n'eut pas de répugnance à la prendre pour femme. Elle valoit effectivement mieux que lui. C'étoit une petite éveillée des plus piquantes; une rieuse qui avoit toujours quelque conte plaisant à vous faire.

Un jour qu'elle nous divertissoit par le recit des beaux faits d'une beauté fameuse par ses galanteries, je lui demandai si elle avoit connu la D... cette Déesse des amours dont j'étois l'Adonis lors qu'on me fit partir pour le Canada. Si je l'ai connuë, s'écria-t-elle! c'est elle qui m'a donné les premiers principes du sçavoir vivre. Si je connois le monde, si j'ai quelque éducation, c'est son ouvrage. Helas! la pauvre fille n'auroit pas fait une si triste fin, si elle eut profité elle-même des conseils qu'elle me donnoit; mais

e croyoit ne manquer jamais de
n & negligeoit de garder, com-
e on dit, une poire pour la ſoif.
vec cela elle avoit un trop bon
eur. Elle n'avoit aucun égard
ur elle-même, quand il s'agiſſoit
ſervir un ami. Si elle vous avoit
blié auſſi facilement que vous
us laiſſez-là, vous autres hom-
es, elle ne ſe ſeroit pas perduë
ur l'amour de vous.
De grace, lui dis-je, expli-
ez-moi en quoi j'ai eu le mal-
ur de cauſer celui de cette
ligeante perſonne. C'eſt ce que
puis vous apprendre, me répon-
t-elle, car je demeurois alors
ez elle, & ma mere étoit
femme de chambre favorite.
uelques jours avant votre dé-
rt vous dites, s'il vous en ſou-
ent, à deux ou trois de vos
is que vous aviez une cruelle
faire ſur les bras & que le Mal-
tier chez qui vous travailliez

vous faisoit de terribles menace
C'en fut assez pour les mettre
ses trousses, quand ils virent qu
vous aviez disparu. Ils se prépa
rerent à lui faire des affaires ju
ridiquement. Votre maîtresse,
qui vous aviez dit la même cho
se, encore plus allarmée qu'eux
eut l'indiscretion d'interesser pou
vous l'illustre amant qui prenoi
soin d'elle. Ce Seigneur genereu
fit plus qu'elle ne demandoit. I
prit la peine d'aller chez le Mal
totier pour le questionner & l'in
timider.

Le Maltotier bien loin de pa
roître effrayé des menaces qu'on
lui faisoit, répondit froidemen
qu'il étoit lui-même fort en peine
de vous, que votre absence dé-
rangeoit infiniment ses affaires,
parce que vous ne lui aviez rendu
aucun compte & qu'il n'avoit osé
faire ouvrir votre chambre, quel-
que besoin qu'il eût de plusieurs

piers qui y étoient. L'obligeant
igneur envoya chercher un Ser-
rier, fit ouvrir la chambre,
amina quelques livres de com-
e qu'il rendit au Maltotier,
uis faisant l'inventaire de ce
ui vous appartenoit, il recon-
ut plusieurs bijoux qu'il avoit
onnés à la D... avec quelques
ettres qu'elle vous avoit écrites
que vous aviez eu l'impruden-
e de conserver. Il découvrit par
le vrai motif qui engageoit cette
Demoiselle à prendre si vivement
os interêts, & piqué de se voir
upé si grossierement, il resolut
e la punir de son infidelité.

Vous sçavez qu'il étoit prompt
executer ce qu'il avoit entre-
ris. Il la vint prendre dès le
endemain matin dans le carrosse
u'il lui avoit donné, pour aller,
isoit-il, dîner au bois de Bou-
ogne & s'y promener ensemble
e reste de la journée. En arrivant

à Paſſy il la chargea d'ordonner elle-même le repas, après quoi il s'enfonça dans le bois avec elle. Là feignant d'avoir beſoin, il s'éloigna d'elle & revint ſeul à Paris, laiſſant là cette malheureuſe ſans caroſſe & ſans amant payer le dîner qu'elle avoit commandé. Ce ne fut pas tout encore & ſon amour changé en haine n'auroit pas été content de cette vengeance. Il pouſſa ſon reſſentiment juſqu'à faire enlever tous ſes meubles & lui procurer un logement dans ce lieu d'horreur dont la porte eſt toujours ouverte aux perſonnes qui ne ſont pas fideles aux amans qui ont du credit.

C'eſt là que j'ai vû pendant trois ans cette pauvre créature dans un état digne de compaſſion. Comme ſes beaux jours étoient paſſez, on ne s'intereſſoit plus pour elle & ne poſſedant rien,

e ſe trouvoit hors d'état d'a-
eter ſa liberté. Elle ne recevoit
cune conſolation que de moi,
i n'ayant pas alors l'argent
e j'ay preſentement, ne pou-
is guére lui procurer de dou-
urs dans ce lieu de miſeres.
jour enfin qui la devoit déli-
er de ſes peines arriva : Elle
ourut dégoutée du monde &
eurant amerement les deſordres
ſa vie.

Tel fut le recit que la petite
une nous fit de la mort de la
. . . ce que je n'entendis point
ns reſſentir quelques mouve-
ens de douleur & de pitié. Il
avoit déja long-temps que je
vois à Paris de la maniere que
l'ai dit & m'y ennuyant je dis
Chevalier que j'avois envie
aller au pays qui m'avoit vû
aître. Véritablement je ſouhai-
ois d'apprendre des nouvelles
e ma Nourice & principalement

de ma chere Lucile, dont je m
ſouvenois toujours avec plaiſi
Le Chevalier qui ne recevoi
point de réponſes du Canada
s'oppoſa fortement à mon deſſein
comme ſi en me perdant de vû
il eût dû perdre l'eſperance d
revoir ſa ſœur. Il ſe rendit ce-
pendant à mes inſtances, à con-
dition que mon voyage ne ſeroi
que de huit ou quinze jours, &
que je le ferois dans ſa chaiſe de
poſte, eſcorté par ſon valet de
chambre.

Je partis donc & après quel-
ques jours de marche, * je m'ar-
rêtai dans une petite Ville qui
n'eſt pas éloignée de la Terre du
Meſnil. J'apris là que le Château
qui porte ce nom n'étoit plus ha-
bité que par des Fermiers, que
le Baron s'étoit tué malheureu-
ſement il y avoit quatre ou cinq
ans & que pour joüir toujours

* 1700.

s biens de sa premiere femme, n'avoit jamais voulu marier sa le Lucile, rebutant par mille acasseries tous les partis qui s'étoient presentez pour elle ; mais e depuis la mort de ce Seigneur, s parens de Lucile du côté marnel l'avoient retirée d'auprès belle-mere & lui avoient fait pouser un vieux garçon Lieutemnt general, qui quatre mois nsuite courant trop vîte après bâton de Maréchal de France, étoit laissé tomber dans une anchée, où il avoit trouvé une ort glorieuse, aussi bien que lusieurs autres braves Officiers ui le suivoient. Enfin que sa jeue veuve devenuë sa maîtresse toit retournée vers la Baronne u Mesnil qui s'étoit retirée à Ganderon.

Pour ma Nourrice, il me falut aller jusques dans son Village our sçavoir ce qu'elle étoit de-

venuë. On me dit qu'elle avo
fini ſa carriere peu de temps avar
le Baron du Meſnil. Elle avo
une fille, ajouta-t-on, qui diſpa
rut toute jeune ſans qu'elle en ai
entendu parler depuis. Elle a laiſſ
ſon petit bien à la Baronne pou
le rendre à cette fille, ſi elle ſ
retrouve, & cette bonne Dam
la fait chercher par tout. Je n
doutai point après cela que m
Nourrice ne lui eût fait à mon
ſujet de plus grandes confidences
qu'à moi-même, ce qui me donna
autant d'impatience de parler à
la Baronne que j'en avois de re-
voir Lucile.

Ce qui m'embaraſſoit, c'eſt que
je ne ſçavois ſous quel prétexte
je pourrois me préſenter à elles.
Je ne connoiſſois perſonne à Gan-
deron, ni dans le pays qui m'y pût
introduire; je craignois de leur
faire de la peine & de paſſer pour
un avanturier ſi j'oſois deſcendre

ut droit chez elles. Neanmoins
elqu'un me dit qu'il y avoit une
erre à vendre aſſez près de Gan-
ron ; ce qui me fit prendre la
ſolution d'y aller. Il ſe trouva
e c'étoit juſtement la Terre de
onneville, qui retournoit à qua-
: ou cinq heritiers avides après
mort de mon plus proche pa-
nt, qui s'en étoit mis en poſſeſ-
n, ſur la foi des certificats, qui
ſuroient que le Comte de Mon-
ville mon pere avoit été tué
Weſtphalie.
'arrivai à Monneville ſur les
ıx ou trois heures après midi,
mon Guide me fit deſcendre
ns un mauvais Cabaret qui
oit là. J'entrai d'abord dans le
âteau & tandis que je l'exami-
s, le Curé qui répondoit ordi-
rement en l'abſcence des ven-
ırs, vint me joindre. Je ne lui
pas ſitôt dit que j'avois deſſein
cheter cette Terre, que me

regardant déja comme ſon Sei-
gneur, il m'accabla de civilitez.
Il m'offrit un lit & ſon ſouper de
ſi bonne grace & avec une poli-
teſſe ſi opiniâtre, que je fus obli-
gé de me laiſſer conduire chez
lui. Ce qui me plaiſoit dans ce bon
homme, c'eſt qu'il me paroiſſoit
un grand babillard & je jugeois
que ce défaut me ſeroit d'une
grande utilité dans mon entre-
priſe.

Après les premiers complimens
qui durerent bien un gros quart
d'heure, le vieux Curé m'envi-
ſageant fixement, je donnerois,
me dit-il, tout ce que je poſſede
au monde, pour que cette Terre
vous convint. Vous reſſemblez ſi
parfaitement au dernier de la fa-
mille à qui elle appartenoit avant
ces Collatereaux d'aujourd'hui,
que je croirois n'avoir point perdu
ce Gentilhomme ſi je vous voyois
en ſa place. Oui, Monſieur, ajouta-

l avec tranſport, ſeulement à
us voir, je me ſens porté à vous
ner autant que je l'aimois & à
us tenir compte des obliga-
ons que je lui avois. Elles ne ſont
s petites : c'eſt lui qui m'a fait
que je ſuis, c'eſt lui qui m'a
nné ce benefice qui eſt un des
eilleurs du pays.

Je n'aurois pas perdu ſitôt cet
nable Gentilhomme, continua-
l, s'il eût voulu me croire &
meurer ici tranquille, ſans ſe
ire un point d'honneur de ſui-
e l'exemple de ſon pere à qui
guerre avoit été funeſte.

Je vis bien qu'il ſuffiſoit de ne
s interrompre ce bon Prêtre
ur qu'il ne ceſſât de parler. Je
laiſſai donc s'égayer à ſon aiſe
faiſant le detail de toutes les
nnes qualitez de ſon défunt
entilhomme ; detail que je lui
bien repeter dans la ſuite,
and je ſçeus la part que j'y de-

vois prendre. Je le questionnai après cela sur la noblesse du voisinage, lui prêtant une attention qui le charmoit, principalement quand il en fut à l'article de Ganderon & qu'il me parla de Lucile & de sa belle-mere. Il me dit entre autres choses particulieres que ces deux veuves aimoient beaucoup la retraite & ne faisoient pas dans le monde la figure qu'ils y auroient du faire avec les biens dont elles jouissoient & dont il ne manqua pas de me calculer exactement le revenu.

J'ai connu la Baronne, me dit-il, avant qu'elle allât à Paris du tems qu'elle n'étoit que Demoiselle de Ganderon ; que le Convent l'a changée, grand Dieu ! aussi bien que son mariage avec le Baron du Mesnil. Elle étoit alors d'une gayeté extraordinaire, toujours riant, toujours dansant, au lieu que présentement

jours ne paroiſſent tiſſus que
triſteſſe & d'ennuy, quoy
elle ne ſoit pas encore dans
âge à devoir renoncer aux
iſirs innocens du ſiecle. Pour
jeune Douairiere, elle ne pa-
t pas regarder la vie avec
t d'indifference. Ce n'eſt pas
je croye qu'elle ſonge à ſe re-
rier. Du moins n'y a-t-il aucu-
ipparence qu'elle s'occupe d'u-
pareille penſée, au contraire
eſt attachée ſi fortement à ſa
le mere, que je doute qu'elle la
ille quitter une ſeconde fois.
Vous jugez bien, pourſuivit-il,
elle a été recherchée par tout
qu'il y a de meilleur dans le
s; outre ſon bien elle a beau-
p de merite. Elle eſt ſage &
n élevée. Elle n'a peut-être
été contente de ſon premier
riage, dis-je, au bon Curé. Elle
pas dû l'être, me répondit-il,
'a été un meurtre de lui avoir

laiſſé atteindre la majorité dan
l'état de fille, pour lui donne
après cela un auſſi vieux ma
que celui qu'elle avoit épouſ
par l'avidité de ſes parens, q
croyoient par là doubler ſon bie
mais le ciel les en a punis, car
eſt mort au bout de quelques mo
& elle n'en a point eu d'enfans

Je demandai auſſi au Curé
elle ne ſongeoient point à ache
ter Monneville. Je ne le cro
pas, me dit-il, car elles m'en au
roient parlé : Cependant cett
Terre conviendroit aſſez à la Ba
ronne ; mais ſe voyant ſans en
fans, elle ne fait aucunes acqui
ſitions. Ainſi, vous pouvez com
pter qu'elle n'ira point ſur votr
marché non plus que ſa belle fill
Malgré ce que me dit le vieu
Prêtre, je crus devoir profite
pour les voir du pretexte de leu
aller faire politeſſe au ſujet d
cette Terre, & les aſſurer que j

ſongerois point du tout, pour
qu'elles en euſſent envie. Je
ntrer le Curé dans mes vûës
l s'offrit à me conduire dès le
lemain à Ganderon.
e devois paſſer pour un hom-
de conſequence à juger de
par l'habit; jamais Gentil-
nme ſur le lieu n'en avoit peut-
porté de ſi riche que celui
t j'étois revêtu, ni même que
i du Valet de Chambre qui
ſuivoit. Je ne pouvois pas me
nper en abordant les deux
nes. Elles ſe promenoient tou-
ſeules & le Curé commença
les apoſtropher nommément
eur parler dès qu'il put s'en
e entendre. Pour répondre au
npliment qu'il leur fit en me
ſentant à elles, ces charman-
veuves me reçurent fort civi-
ent & me dirent qu'elles ſe-
nt ravies d'avoir un voiſin tel
moi. Nous parlâmes fort peu

les Dames & moi, car le vieu
Patriarche qui croyoit aparem
ment être en chaire, ne déparlo
point, mais au defaut de nos la
gues nos yeux firent bien leur d
voir. Ceux de la Baronne furen
toujours fixez ſur moi & les mien
ſur ma chere Lucile.

Nous nous étions quittez ſi jeu
nes cette derniere & moi, qu'
n'eſt pas étonnant qu'elle ne m
reconnut point. J'eus moi-mêm
bien de la peine à me la remettre
quoique je ſçeuſſe que c'étoit elle
Cette viſite ſe paſſa ſans éclair
ciſſement; j'avois neanmoins au
tant d'envie d'en venir là, qu'elle
en avoient de ſçavoir qui j'étois
La Baronne s'imaginant que l
Curé pourroit l'en inſtruire, l
tira à part pour le lui demander
Elle ne fit que l'embarraſſer pa
cette queſtion, à laquelle il ré
pondit qu'il ignoroit mon nom
mais qu'il n'épargneroit rien pour

écouvrir. Je ne me ſouviens
de ce que je dis à Lucile pen-
t ce temps-là, je me ſouviens
ement que j'étois dans une
ation d'eſprit qui lui dut cau-
de la ſurpriſe ſi elle s'en ap-
ut.
n moment après que la Ba-
ne eut quitté l'entretien du
é pour ſe mêler du nôtre, ce
Eccleſiaſtique l'embaraſſa ex-
nement à ſon tour : Madame,
lit-il en me regardant, je ne
ſi mes yeux me trompent.
es-moi, je vous prie, ſi dans
e premiere jeuneſſe vous n'a-
vû perſonne qui reſſemblât à
Monſieur. La Baronne qui ne
it nullement attenduë à cette
tion, en fut troublée. Elle
t encore mieux que lui remar-
cette reſſemblance dont il
oit. Cependant elle répondit
lle croyoit avoir connu quel-
n dont j'avois quelques traits,

mais qu'elle ne ſe ſouvenoit pa
dans quel endroit. Avez-vous ou
blié, reprit-il, le Comte de Mon
neville, grand ami de feu Mr. vo
tre pere & qui fut tué en Franche
Comté en ſoixante-huit. Il avoi
laiſſé deux fils, dont l'aîné mou
rut au même temps que lui. L
Cadet lui ſurvecut de quelque
années. Tenez, Madame, conſide
rez ces traits; voilà certainemen
la vivante image de ce Cadet. J
ſuis ſurpris que cela ne vous frapp
pas comme moi. Vous étiez déj
grande, quand ce Monnevill
vivoit, & vous avez cent foi
joüé tous deux enſemble. Votr
pere l'aimoit beaucoup & l'a bie
regretté. Pour moi, je lui doi
mon petit établiſſement & je n
l'oublirai jamais dans mes prieres
Je le diſois hier à Monſieur
ajouta-t-il; cette reſſemblanc
m'a donné pour lui une telle in
clination que je voudrois pou

coup qu'il s'accommodât de
erre de Monneville. Hébien,
nſieur le Curé lui dis-je, fai-
enſorte que je l'aye ; vous ne
riez me rendre un plus grand
ce que de me procurer le voi-
ge de ces Dames, & je vous
eſte que vous ne ſerez pas
ns content de votre nouveau
neur que vous l'avez été de
que vous regrettez. L'affaire
ntre vos mains, lui dit alors
aronne, vous pouvez la faire
ir, ſi vous voulez, puiſque
vous qui recevez ordinaire-
t les encheres. Le Curé là-
is promit de mettre tout en
e pour en venir about.
n prenant congé de ces deux
es, je les priai de me per-
tre de les aſſurer quelquefois
nes reſpects, tant que je ſerois
ce Pays-là Elles me répon-
nt que je leur ferois plaiſir,
mme c'étoit ce que je deman-

dois, je n'eus garde d'y manque
Il étoit fête le lendemain. J'appr
qu'on disoit à Ganderon un
Messe à neuf heures, & que l
Dames y assistoient d'ordinair
L'impatience me prit d'y aller &
de m'y faire connoître. Je m
trouvai dans l'Eglise avant elles
& quand elles arriverent, la Ba
ronne m'ayant apperçû, m'en
voya prier sur le champ de m
placer avec elles dans leur banc

Après la Messe, je leur donna
la main pour les reconduire; & j
leur dis qu'au hazard de passe
pour un importun, je prenois l
liberté de leur venir demande
à dîner, mais préalablement un
conversation particuliere. Elle
parurent étonnées de mon com
pliment. Lucile surtout se montr
mécontente en n'entrant ave
nous dans le cabinet de la Ba
ronne qu'avec peine & par pur
bienséance; encore ouvrit-ell
toute

ıtes les fenêtres, & affecta de
vouloir pas que la porte fut fer-
ée. Quand nous fûmes assis :
ıdame, dis-je à la Baronne,
ıs fîtes sentir hier au Curé de
ɔnneville qu'il vous feroit plai-
de s'informer qui je suis & de
ıs en rendre compte ; quelques
herches qu'il fasse, il ne réüssira
. Quoi que je sois né dans ces
artiers, & même assez près du
snil, où j'ai eu l'honneur de
ıs voir long-temps l'une & l'au-
, je suis seur de n'être connu ici
personne. Ce qui ne doit pas
ıs surprendre, puisque j'ai quit-
e Pays-ci dès l'âge de douze
Peu d'années après je sortis
Royaume pour passer aux In-
, doù je ne suis de retour que
uis quelques mois.
endant ce voyage, qui com-
ıd presque toute ma vie, j'ai
ours été dans une ignorance
ɔluë de la chose qu'il m'im-

porte le plus de ſçavoir , & qu
ſeule aujourd'hui m'attire en ce
lieux. Je vais vous étonner en vou
diſant ce que j'ignore , & à qui j
viens m'adreſſer pour m'en éclai
cir. J'ignore qui je ſuis ; & c'eſt d
vous , Madame , dis-je à la Ba
ronne, que je viens l'apprendre
puiſque c'eſt à vous ſeule que l'au
ra révelé en mourant la ſeule per
ſonne qui le ſçavoit. La nourric
qui m'a élevé.

La Baronne n'étoit pas en éta
de me répondre ; elle changea d
couleur & s'évanoüit entre le
bras de Lucile, qui ne ſçachan
que penſer de ce qu'elle voyoit
étoit dans une extrême étonne
ment. Cependant la Baronne re
pris l'uſage de ſes ſens, & jettan
ſur elle des yeux à demi ouverts
Hé quoi, ma fille, lui dit-elle
vous ne reconnoiſſez pas la petit
ſœur avec laquelle vous avez ét
élevée ? Oüi , Madame, dis-j

lors à Lucile, c'eſt moi qui ſous
un autre habillement ai paſſé les
premieres années de ma vie auprès
e vous. Vous me faiſiez l'hon-
eur de payer de votre amitié le
endre & reſpectueux attache-
nent que j'avois pour vous, per-
nettez moi de vous en faire ſou-
enir.

Tandis que Lucile rappeloit ſes
lées, la Baronne l'aſſuroit que je
iſois la verité, & de mon côté,
lui citois tant de circonſtances
e notre éducation qui n'étoient
onnuës que de nous, que ſe laiſ-
nt enfin perſuader, & me regar-
ınt d'un air encore tout in-
rdit : Si vous êtes cette petite
eur, me dit-elle en ſoûpirant,
ous devez me tenir compte de
en des larmes que vous m'avez
utées, & dont j'aurois été moins
odigue, ſi je vous avois cru d'un
xe que je ne devois ni tant aimer
tant plaindre.

Elles me firent auſſi-tôt tant de queſtions l'une & l'autre, qu'il me fallut dès ce moment même commencer à leur conter mes avantures, & principalement de quelle façon j'avois quitté le Pays, perſonne n'ayant jamais ſçu ce que je pouvois être devenu. Pendant cet entretien, & tant que le dîner dura, je voyois de temps en temps la jeune veuve, que je ne ſçaurois appeller que Lucile, tomber dans une rêverie qui me faiſoit juger qu'elle doutoit encore que je fuſſe bien ce que je diſois. J'étois au déſeſpoir qu'elle ne me reconnût que comme par degrez.

Comme je ne doutois pas que ma nourrice n'eût déclaré en mourant à la Baronne bien des choſes qu'elle n'avoit oſé me reveler à cauſe de ma jeuneſſe, j'étois fort impatient de faire parler cette Dame là-deſſus. Lucile même ſe joignit à moi pour la prier

e ſatisfaire une ſi juſte curioſité ; eanmoins nous ne gagnâmes ien. Quelque amitié que Madaue du Meſnil eut pour ſa belle lle, elle la trouvoit de trop dans n éclairciſſement où elle ſe déoit d'elle-même & n'étoit pas ure de ne me découvrir que ce u'elle voudroit.

Tout ce que j'ai ſçu de votre ourice, me dit-elle, c'eſt qu'elle n'aſſura qu'elle n'étoit point vore mere, qu'elle vous avoit toujurs aimé comme ſi vous euſſiez té ſon propre enfant, & qu'enfin lle vous deſtinoit le peu de bien u'elle avoit, ſi je voulois bien n'en charger pour vous le rendre n jour, ſi vous paroiſſiez dans le ays. Elle me fit auſſi bien des exuſes, ajouta la Baronne, de la romperie qu'elle m'avoit faite n vous laiſſant dans ma maiſon abillé en fille.

Eh, Madame, lui dis-je, ne

m'obligez point à demi. Je sçavois déja ce que vous venez de me dire ; c'est le reste que je vous conjure de ne me point celer. Fixez-vous auprès de nous, me répondit-elle en souriant ; accommodez-vous de la Terre de Monneville ; après quoi si je sçai quelque chose de plus & que je m'en souvienne, je vous promets de vous en faire part. Songez à la promesse que vous me faites, lui repliquai-je, s'il ne s'agit que de faire cette acquisition pour être au fait de ma naissance, je viendrai dans peu vous sommer de votre parole.

Il ne fut plus question que d'affermir Lucile dans la foi qu'elle commençoit d'ajouter à nos discours. Il me vint sur cela une pensée qui fit plus d'effet que tout le reste : Je quittai pour un moment ma perruque & pris à l'aide des femmes de chambre du Châ-

au une coeffure pareille à celle
e je portois à l'âge de dix ans.
nſuite je me preſentai devant les
ames & feignant de pleurer, je
'aprochai de Lucile pour la
ier de me conſoler comme au-
efois en me permettant de lui
aiſer la main. Oh ! pour le coup,
t-elle à ſa belle-mere, la voilà
le-même, c'eſt ma petite ſœur.
ous en ſouvenez-vous, Mada-
e, quelque chagrin qu'elle eût
n lui donnant ma main à baiſer,
la conſolois ; c'étoit un remede
tous ſes maux.
Vous ſouvenez-vous bien auſſi,
is-je alors à Lucile, que vous me
romettiez de m'aimer toujours ?
romeſſe d'enfant, répondit-elle !
Promeſſe d'enfant tant qu'il vous
laira, dit la Baronne, j'entens
n homme qui vous aidera vo-
ontiers à la tenir. C'étoit le Curé
le Monneville qui arrivoit &
lont on entendoit la voix, quoi

qu'il ne fût encore que dans la basse-cour. Ce bon Prêtre du plus loin qu'il apperçut les Dames, leur fit dix questions sans leur donner le temps de répondre à une seule. Pour moi, criant plus haut que lui, je lui dis en l'abordant que j'étois enfin determiné à devenir Seigneur de sa Parroisse à quelque prix que ce fût ; ce qui lui causa une si grande joye qu'il en parut tout transporté : Madame, dit-il à Lucile en se mettant les deux poings sur les côtez, nous verrons si mon Gentilhomme sera traité comme les autres. Oüi, jeune veuve dédaigneuse, je veux qu'avant six mois d'ici il vous rende le veuvage ennuyeux.

Ce compliment qui nous fit tous rire ne laissa pas de m'être fort agréable, & la Baronne n'eut pas moins d'envie que moi de travailler à l'accomplissement de cette menace prophetique. C'est

que je découvris bientôt. Un
llier d'écus que j'offris de plus
'aucun autre me mit en pos-
sion de la Terre & du nom de
onneville. Dès que la chose fut
te, je courus chez Madame
Mesnil : votre conseil, lui dis-
, a été un ordre pour moi. Ma
meure est fixée. Je ne quitterai
us un pays qui m'a vû naître
qui m'a rappellé de si loin.
ous sçavez dans quelle inquie-
de je suis, m'y laisserez-vous
core long-temps ? Non me ré-
ndit-elle, suivez-moi seule-
ent. A ces mots, elle me con-
uisit dans une chambre écartée,
se voyant seule avec moi, elle
e parla dans ces termes.
Puisque la Terre de Monne-
lle est à vous, je crois pouvoir
ous dire à present ce que je re-
sai ces jours passez de vous dé-
ouvrir, dans la crainte que l'en-
e de rentrer dans ce bien par

une autre voye ne vous fît hazarder des démarches qui dans le fonds auroient été inutiles & qui auroient perdu de réputation plusieurs personnes. Le compliment que l'on vous fait par tout que vous ressemblez parfaitement au dernier Comte de Monneville n'est pas mal fondé. Vous êtes son fils. Seroit-il bien vrai, Madame, interrompis-je avec émotion, que ce Gentilhomme fût mon pere? Oüi, Monsieur, reprit-elle; mais vous êtes dans une impuissance absoluë de vous faire jamais reconnoître pour tel, puisque vous n'en sçauriez avoir d'autre preuve que le témoignage de votre nourice. Preuve qui vous devient inutile, parce qu'elle n'a seurement fait cette confidence qu'à moi seule & qu'elle m'a dit que ce mariage n'avoit jamais été declaré.

C'est toujours assez, Madame,

dis-je, pour ma ſatisfaction
rticuliere de ſçavoir que je ſuis
cette illuſtre famille. Je me
nſolerai de ne pouvoir faire
cun uſage de cette connoiſſan-
. Mais, de grace, achevez.
ourquoi le Comte ne daigna-t-il
as me reconnoître? Pourquoi
elle qui me donna le jour m'a-
andonna-t-elle, quand je perdis
on Pere? Aurois-je eu le mal-
eur de la perdre en même temps?
toit-elle digne de ſa tendreſſe?
ui étoit-elle enfin? C'eſt ce que
ne puis vous apprendre, repar-
it la Baronne: votre nourice ne
ne la nomma point & me dit mê-
ne qu'elle ne l'avoit jamais con-
nuë. N'importe, Madame, lui
dis-je, vous pouvez me la faire
connoître ſans ſon ſecours. Peut-
être n'ignorez-vous pas quelles
perſonnes mon pere voyoit alors
familierement. Rappellez-vous
ce temps, vous ne ſçauriez man-

quer de démêler ma mere.

Quand mes ſoupçons pourroient devenir une certitude, me répondit la Baronne, quel fruit tireriez-vous de cette connoiſſance ? vous ſeriez peut-être cher à une perſonne à qui vous ne donneriez pas vous-même votre eſtime ; car enfin les obſtacles qui empêchoient vos parens de rendre leur union publique n'étoient pas levez, quand la mort enleva votre pere. Penſez-vous que dans de pareilles circonſtances une perſonne d'honneur voulût vous reconnoître aujourd'hui publiquement ?

A Dieu ne plaiſe, lui dis-je, Madame, que j'exigeaſſe cela de ſa complaiſance. Je ne voudrois connoître cette perſonne infortunée que pour la conſoler en ſecret de la perte de mon pere, ſi elle y eſt encore ſenſible, pour en parler ſans ceſſe avec elle, mêler

es larmes avec les ſiennes, la ſpecter & la cherir autant que le dois. Mais non, je ſuis trop alheureux pour pouvoir joüir une ſi grande conſolation. Si ma ere eſt vivante je ne puis la conoître ni gouter la douceur de s embraſſemens, & j'apprends ue mon pere n'eſt plus avant que 'apprendre ſon nom. Je ſuis mêe privé de la triſte conſolation arroſer ſon tombeau de mes lares, puiſque les précieux reſtes e ce brave homme ſont, à ce que ai oüi dire, au fond de l'Alleagne.

Hélas ! reprit la Baronne en ouſſant un profond ſoûpir, il eſt que trop vrai qu'il a perdu jour, mais il n'en a pas été privé loin d'ici. Ce ſont des horreurs ue je n'oſe vous dire, & auſuelles je ne puis ſonger ſans freir. Je vis couler ſes pleurs quand le prononça ces paroles. Cela

me fit ouvrir les yeux, & rappeller plusieurs traits pareils qui lui étoient échappez.

Vous pleurez, Madame, lui dis-je, vous pleurez en me parlant de la mort de mon pere : permettez-moi de m'expliquer & de vous dire ce que je pense : La crainte que vous avez qu'on ne soupçonne les personnes que mon pere voyoit avant ma naissance ; la part que vous prenez à ce qui me regarde, l'état où vous vous trouvâtes quand vous me reconnûtes, vos regards même en ce moment me découvrent la verité. Puis-je me tromper à tant d'indices ? Non, Madame, non, mon cœur me parle encore avec plus de certitude, vous êtes ma mere.

Je me jettai à ses genoux en lui parlant ainsi. Elle étoit plus morte que vive, & ne me répondit qu'en m'embrassant. Après un assez long silence, plus expressif que les pa-

les, elle me fit relever; & me
onta de quelle maniere après
voir promis au Comte de Mon-
eville de n'être jamais qu'à lui,
le s'étoit déterminée à épouser
Baron du Mesnil, croyant
omme les autres que le Comte
voit été tué en Allemagne.

La Baronne me dit ensuite : Je
ous aurois reconnu dès votre en-
ance, si votre nourrice ne m'eût
as déguisé votre sexe, parce que
os traits me rappelloient dès-lors
eux du Comte; & que je recon-
oissois parfaitement cette femme
our celle à qui je vous avois
onfié en naissant; mais je n'avois
arde de lui demander ce que
ous étiez devenu. Ce ne fut
u'à sa mort que je fus éclaircie de
out. Il y a quatre ou cinq ans
u'étant tombée dangereusement
nalade, elle me fit dire qu'elle
ouhaitoit de me parler en secret.
Le Baron du Mesnil qui vivoit en-

core, me conduisit aussi-tôt chez-elle ; & m'attendit plus d'une heure dans son carosse, tandis que cette bonne femme me raconta l'histoire de votre naissance que je sçavois aussi-bien qu'elle. Mais quand elle m'apprit que sa fille étant morte, elle vous avoit pris à sa place, & élevée sous mes yeux comme telle, jugez qu'elle fut mon étonnement. Il égala le déplaisir que j'eus ensuite, quand elle me dit de quelle façon votre pere s'étoit venu faire tuer à la porte du Château du Mesnil par le Baron même. J'étois immobile & presque sans sentiment pendant qu'elle me fit ce cruel détail, & à peine eus-je la force de tendre la main pour recevoir le portefeüille du Comte, dans lequel outre son écriture, je reconnus quelques billets que je lui avois écrits.

Le Baron qui m'attendoit impatiemment à la porte, fut assez

pris de me voir revenir dans l'é-
où j'étois. Heureuſement, le
te devoir que je venois de ren-
à cette bonne femme, lui parut
eritable cauſe de mon trouble.
ne répondis pas un mot aux
ntes qu'il me fit de la longueur
ma viſite ; & je ne pouvois jet-
les yeux ſur lui ſans fremir
orreur. C'étoit mon époux,
s c'étoit auſſi l'aſſaſſin de la
ſonne à qui j'avois auparavant
né ma foi. Quelques efforts
je fiſſe pour lui cacher mon
grin, & l'invincible averſion
j'avois pour lui, il s'en ap-
çût ; & s'il ne fut pas mort
que en même temps que la
rrice, nous aurions infailli-
ment vêcu fort mal enſemble;
bonheur il fut tout à coup
pé d'une maladie mortelle,
n'eut que le temps de mettre
re à ſa conſcience, qui n'étoit
dans une diſpoſition favorable

pour le ſalut de ſon ame.

Ce malheur ſubit ne laiſſa pa de me toucher ; mais au lieu de me tenir compte de mes pleurs les dernieres paroles qu'il m'a-dreſſa, furent pour me feliciter de ma liberté prochaine, & ſe plaindre de mon refroidiſſement à ſon égard, ou plûtôt de la perte qu'il avoit faite de mon eſtime & de mon amitié ſans en ſçavoir la cauſe.

La Baronne ceſſa de parler en cet endroit, & je pris ainſi la pa-role : Madame, je regarde le bon-heur de vous connoître pour ma mere comme le plus grand qui puiſſe jamais m'arriver. Vous pou-vez diſpoſer de moi plus abſolu-ment que ſi toutes les loix civiles me ſoumettoient à vous. Et la premiere grace que j'oſe vous de-mander en qualité de fils, c'eſt de me permettre de demeurer tou-jours avec vous. Elle fut ravie de

voir dans ce dessein, & me
ue le sien étoit de m'attacher
en auprès d'elle, qu'il ne me
pas inutile de l'avoir connuë.
me déclara qu'elle avoit en-
de m'unir avec Lucile, à la-
le elle me pria de ne com-
iquer jamais ce qu'elle venoit
n'apprendre; pas même après
e mariage si elle pouvoit le
réüssir.

lle sonda là-dessus la jeune
ve, qui lui avoüa qu'elle avoit
nême pensée, & qu'elle sou-
eroit d'avoir sa petite sœur
r mari : que malheureusement
hose lui paroissoit impossible,
ndu que sa famille, qui avoit
d'interêt à l'empêcher de se
arier, ne manqueroit pas de
hicaner sur l'embaras où nous
ons de montrer des preuves de
n nom, de ma famille, de mes
litez & de mon Pays. La Ba-
ne lui dit qu'effectivement elle

prévoyoit des difficultez de
côté-là ; mais qu'elle croyoit q
je trouverois bien moyen de l
lever quand il n'y auroit plus q
cela à faire.

Je fus admis dans leur pet
conſeil, & je fis à Lucile mill
tendres remercimens des bonte
qu'elle avoit pour moi. Pour r
pondre à la difficulté qu'elles m
propoſerent, je leur dis que je n
leur demandois que la permiſſio
de me laiſſer faire un voyage
Paris, que là j'engagerois quel
qu'un des amis que j'y avois à m
faire paſſer pour ſon parent,
peine de reſſuſciter en moi quel
que branche éteinte de ſa famille
qu'avec cela je pourrois achete
une Charge chez le Roy, laquell
me donneroit un petit relief qu
empêcheroit les parens de Lucil
de s'oppoſer à mon bonheur. Elle
applaudirent à mon deſſein, & j
me préparai ſur le champ à parti
pour l'exécuter.

ne me reſtoit pas beaucoup
gent, & je ne pouvois faire
l que ſur l'amitié du Cheva-
, qui m'avoit fait mille offres
ervice. Je comptois bien que
: me faire trouver des eſpeces,
refuſeroit pas d'être ma cau-
. Je ne le mis pourtant point
tte épreuve, puiſque la Ba-
ie en me ſouhaitant un bon
ige, fit mettre dans ma chaiſe
caſſete, où je trouvai quarante
e livres, tant en or qu'en Let-
de Change.
ſon abſence avoit paru bien
ue au Chevalier. Je le trou-
deſolé de n'avoir point de
velles de ſa ſœur. Il vouloit
lument l'aller chercher lui-
ne chez les Sauvages. Je n'eus
peu de peine à lui promettre
e l'accompagnerois, s'il fal-
neceſſairement en venir là.
qu'il ſçut mon prochain ma-
: & ce qui m'amenoit à Pa-

ris, il vint avec moi à Verſaill
où il me fit bientôt traiter d'u
charge qui pouvoit dans m
pays jetter de la poudre aux yeu
Auſſi tout mon argent y fut e
ployé. Je me fis faire aux frais
Chevalier une livrée pareille à
ſienne & un magnifique équipa
pour m'aller établir à Monnevil
équipage ſi riche & ſi brillan
que comme celui de Phaëton
ſuffiſoit ſeul pour faire taire l'e
vie, ou ſi vous voulez pour l'e
citer.

Un certain air de grandeur
d'opulence en impoſe infinime
dans une Province. Tous m
Vaſſaux furent pluſieurs jou
ſous les armes & je recompenſ
bien leur zele. On ne parloit q
de Monſieur le Comte de Mo
neville, on ne ſongeoit pas ſeul
ment que je duſſe avoir un aut
nom. Je fis d'abord mes viſit
avec beaucoup de fracas, & l'o

oit reçu chez moi comme on
uroit été chez le Gouverneur
la Province. Je ne jurois que
les Seigneurs de la Cour & je
hois d'insinuer que personne
voit là plus de credit que moi.
disois d'un autre côté que le
s me plaisoit, que je vou-
bâtir & acheter. Je faisois à
ret ce rolle, mais il m'étoit
le de le faire. Les parens de
cile éblouïs comme les autres
mes fastueuses apparences, se
rent trop heureux que je vou-
e bien entrer dans leur famille
laquelle ils se flattoient que
lois attirer les benignes in-
nces de Versailles.

Nous ne jugeâmes cependant
à propos de laisser languir
chose. Pendant que le Curé de
nneville proposoit ma main à
cile, qui feignant d'en être
prise demanda du temps pour
aire ses reflexions; je visitai

les parens & sollicitai leurs suf-
frages d'un air poli & pourtan
plein de cette confiance qu'on
ceux qui ne craignent point u
refus. Ma recherche ne leur dé
plut pas. Je feignis à mon tou
que j'avois besoin de l'agrémen
de quelques parens que j'avois
Paris, & j'écrivis au Chevalie
que je le priois de me tenir la pro
messe qu'il m'avoit faite de veni
à mes noces comme parent, ave
deux de nos amis que j'avois en
gagez à faire avec lui cette partie
Ils y vinrent tous trois habillez
si superbement & avec un si grand
train, qu'en voulant me faire hon-
neur ils auroient fait découvri
notre innocente supercherie, s'il
y eut eu dans le pays quelque
Genealogiste, puisque faisant une
figure de grands Seigneurs, le
Chevalier ne m'appelloit que son
frere & les autres leur cousin.
J'expliquai aux Dames cette fra-
ternité

nité prétenduë, en leur appre-
nt que le Chevalier ne me nom-
oit pas autrement depuis que
us nous connoissions, ayant eu
ſein de me faire épouſer une
ır qu'il avoit dans la nouvelle
ınce.
Les Nôces ſe célébrerent à
nderon avec une pompe & une
gnificence que l'on n'avoit pas
ıtume de voir dans le Pays, ce
fit plus de plaiſir à la Baronne
à Lucile, qui auroit mieux ai-
ſe remarier avec moins d'apa-
& de bruit. Nous partîmes
de jours aprés tous enſemble
r Paris afin d'y paſſer l'hyver.
Baronne ma mere y tomba
ade; & comme il y a là plus de
decins qu'il n'en faudroit, elle
enſa laiſſer la vie. Ce qui rendit
e Ville ſi odieuſe à ces deux
nes, qu'elles me conjurerent
es remener à la Campagne.
'avois auſſi tant de goût pour

la vie tranquille que je menois avec elle en Province, que je me lassai bientôt de ma Charge. Je priai le Chevalier de m'en défaire, & d'obtenir pour cela l'agrément de la Cour. Il me rendit volontiers ce service, à condition que je ferois avec lui le voyage de Canada, comme je le lui avois promis. J'eus beau m'en vouloir défendre & lui représenter la répugnance que ma jeune épouse auroit à y consentir, il ne me fut pas possible de résister à ses persécutions. Il les poussa jusqu'à me faire ordonner de la part du Roy, même par Monsieur de Pontchartrin, qui pour m'y obliger encore par un autre moyen, me fit mettre en dépôt le prix de ma Charge pour ne me le rendre qu'à mon retour. Je vis bien qu'il me falloit absolument acheter mon repos par cette derniere démarche. Je m'y résolus donc contre le senti

nt de Lucile, qui pour rom-
ce voyage auroit volontiers
ndonné notre argent au dé-
ſitaire.

Avant notre depart, le Cheva-
fit une groſſe proviſion de tout
que je lui dis être convenable
r les preſens qu'il vouloit faire
Sujets de la Sakgame ſa ſœur,
dégarnit pluſieurs boutiques
rmuriers, de Miroitiers, de
ncailliers & d'autres Mar-
nds, ſans parler des Colifi-
ts du Palais. Je ſuis ſeur que
s emportions pour plus de dix
e écus de bagatelles.

n ſortant d'Amboiſe, notre
iſe de poſte verſa, j'en fus
te pour quelques contuſions
tête; mais le Chevalier ſe
un bras. Un mauvais Chirur-
qui étoit là ne voulant point
eprendre de le remettre, nous
gea d'en envoyer chercher un
ours. Nous n'avions pas de

temps à perdre. Nos marchan
diſes étoient embarquées à Nan
tes, & l'on n'attendoit qu'un ven
favorable pour mettre à la voile
Il n'y avoit pas moyen cependan
d'expoſer le Chevalier aux fati
gues de la mer dans l'état où i
etoit. Je lui conſeillai de s'arrête
à Amboiſe, de s'y faire gueri
tranquillement, & de me laiſſe
ſeul continuer la route, en l'aſſu
rant que ſi je faiſois ſeul ce voyage
j'y mettrois moins de temps, qu
s'il venoit avec moi. Il me délivr
donc mes Lettres de créance
& je me ſéparai de lui.

En arrivant à Quebec, on m
dit chez l'Intendant & aux Reco
lets que ſur nos Lettres de Pari
on avoit fait toutes les démar
ches poſſibles pour découvrir c
qu'étoit devenuë Mademoiſell
du Clos, ſans que perſonne eut p
la déterrer, quoiqu'on l'eût fa
chercher par des Miſſionnaires &

s Soldats vers le lieu même que
ns avions déſigné. Il fallut
nc me réſoudre à continuer
n voyage, ſans ſçavoir ſi je la
uverois moi-même où je l'a-
s laiſſée. Je fis charger ſur plu-
rs Canots les balots & les caiſ-
deſtinées pour ſa petite Cour,
e m'embarquai pour Montreal,
je me propoſois de laiſſer le
t, plûtôt que d'en faire faire
nazard un tranſport plus long
i difficile.
vant que de paſſer outre moi-
me, je me déterminai à perdre
lques jours, au lieu de riſquer
faire en vain le plus penible
chemin. Tandis que je me re-
ſois, j'envoyai vers le petit
t où j'avois demeuré, deux
nmes entendus qui en ſça-
nt la route avec des Lettres
r les particuliers à qui j'avois
du mon Habitation, ne dou-
point que les jeunes gens que

j'y avois connus, n'euſſent entre
tenu quelque liaiſon avec la Sak
game que je leur avois fait con
noître & ne m'en donnaſſent de
nouvelles.

En attendant leur retour, j'eu
de longues conferences avec l'Ab
beſſe de Notre-Dame de Mon
real. Je m'étois chargé de la voi
de la part d'un de ſes parens qu
étoit ami du Chevalier. C'étoi
une Religieuſe toute décrepite
qui avec un zele ſans exemple
avoit ſoutenu les plus accablante
fatigues pour porter la lumiere d
la foi parmi toutes ſortes de na
tions Sauvages, où elle avoit v
deux de ſes nieces qui la ſuivoien
partout priſes & déchirées par ce
furieux Cathecumênes. Elle s'ap
pelloit, je crois, Bourgeois. Ell
étoit d'une très-bonne famille d
Champagne, & elle avoit été l
premiere Abeſſe de ſon Conven
Je me ſouviens que cette ſaint

ame répandit bien des pleurs,
ıand je lui lûs la réponſe que
reçûs au ſujet de Mademoiſelle
ıClos. Elle étoit écrite de la main
ême du jeune homme qui m'avoit
compagné chez les Hurons, &
e étoit conçûë dans ces termes :
ous avez fait inutilement bien «
chemin, ſi vous ne cherchez «
e Mademoiſelle du Clos. «
ıutorité du Roy par l'ordre «
quel vous venez, dit-on, la «
ıuver, eſt impuiſſante auprès «
lle. Au fond de ſon tombeau, «
e ne reconnoît plus dans ce «
nde aucun pouvoir. Cette «
omparable Demoiſelle ne vê- «
pas long-temps après votre «
part de ce Pays. Sa mort a «
fatale pour bien des per- «
nes, & l'auroit été pour moi- «
me, ſi elle eut été récente, «
ſque j'ai été en dernier lieu «
ıs le Quartier des Hurons où «
régnoit. Les François que «

» vous avez vûs auprès d'elle au
» nombre de vingt-cinq, ont été
» pour la plûpart immolés sur son
» tombeau. On diroit qu'elle
» avoit prévû ces tristes effets de
» l'amour qu'on lui portoit, puis-
» que pendant sa maladie, elle
» en renvoya quelques-uns en ce
» Pays sous differens prétextes.
» On dit qu'entre autres elle vou-
» lut rendre ce service à son Mis-
» sionnaire, & qu'elle l'avoit char-
» gé de plusieurs Lettres pour
» vous & pour sa famille; mais
» comme il refusa de l'abandon-
» ner tant qu'il espera qu'elle en
» pourroit revenir, il partit trop
» tard. Il fut repris aparemment
» & tué en chemin, car on ne l'a
» pas revû depuis. Ce n'est pas
» tout, Monsieur, huit des plus
» aimables filles qui étoient au-
» près d'elles voulurent aussi la
» suivre dans l'autre monde pour
» la servir & lui tenir compagnie

ı Sakgame eut beau les conjurer «
e renoncer à de ſi deteſtables «
ıaximes, elle ne put rien obte- «
ir & en expirant elle entendoit «
elles qui ne devoient pas lui «
ırvivre prendre leurs arrange- «
ens pour l'autre monde, com- «
e on fait en celui-ci pour un «
oyage de cinquante lieuës. Ce «
ı'elle crut pouvoir faire de «
ieux dans ſes derniers momens «
our ces miſerables filles, c'eſt «
ı'elle leur aſſura qu'au pays des «
orts elle ne recevroit en ſa «
ompagnie que celles qui ſeroient «
ırétiennes comme elles, ce qui «
ıgagea les filles qui n'avoient «
ıs pris ce parti à ſe faire bapti- «
r ſolemnellement avant que de «
ourir. Depuis ce temps-là, «
Ionſieur, il ne ſe paſſe pas de «
ur que pluſieurs Sauvages n'ail- «
nt fumer ſur ſon tombeau & «
i demander à haute voix ſi elle «
a beſoin de rien. Ce fut peut «

» être le zele & l'empressement
» avec lequel je fis cette ceremonie
» avec eux qui me sauverent du
» sacrifice. Ils m'en sçurent bon
» gré & parurent sur tout enchan-
» tez de mon bon cœur, quand ils
» me virent mettre sur son tom-
» beau mon argent, mon couteau
» & mon epée, avec tout ce que
» j'avois de bijoux, lui promet-
» tant de venir souvent lui faire
» de semblables presens. Si vous
» doutez, Monsieur, de ce que je
» vous dis, prenez une escorte
» nombreuse & je vous accom-
» pagnerai jusques sur le lieu mê-
» me.

Je ne crois pas qu'on puisse être plus touché que je le fus en apprenant ces nouvelles & les rapports que me firent les deux hommes qui me les apporterent. Ils me dirent que cette Demoiselle n'étoit pas moins aimée des François que des Sauvages, & que

ans toutes les familles où je les
vois envoyez personne ne leur
voit parlé d'elle que les larmes
x yeux. Tout ce que Mademoi-
lle du Clos m'avoit dit de l'at-
chement que les Hurons avoient
ur elle, ne me laissa pas douter
moment que ce que j'en apre-
is ne fût veritable. Je fut tenté
ngt fois d'envoyer chez ce peu-
e si reconnoissant tous les pre-
s que j'avois apportés pour lui;
que j'aurois fait certainement
es effets m'eussent appartenus.
ais je craignois que le Cheva-
r ne le trouvât pas bon, & je
quai le tout contre des pelte-
s dont il n'a cependant pas
ofité, puisque le Vaisseau dans
uel j'étois pour repasser en
ance, fut attaqué vers le grand
nc de terre neuve & pris par
Anglois.

Nous fumes conduits à Boston
ns la nouvelle Angleterre. Deux

paſſagers priſonniers comme moi firent entendre au Capitaine que je devois être un grand Seigneur, puiſque j'étois connu de Loüis XIV. & venu par ſon ordre en Canada. Ce qui obligea les Anglois à me traiter durement pendant quelques années, en me faiſant travailler aux ouvrages les plus penibles, & quand je n'y pouvois plus reſiſter, on me laiſſoit repoſer au fond d'un cachot. On en uſoit avec moi de cette ſorte pour me forcer à me racheter par une rançon de cent mille livres qu'on avoit l'inſolence de me demander, auſſi bien qu'au Gentilhomme qui étoit avec moi.

Le Capitaine du Vaiſſeau que vous venez de prendre, nous acheta là comme on achete des Eſclaves pour gagner ſans doute ſur le prix que nous lui coutâmes. Il nous a traînez depuis un an à la Jamaïque & ſur les côtes d'A-

que. Nous souhaittions qu'il
us menât en Angleterre, parce
'on trouve là des personnes qui
nnoissent toutes les grandes fa-
lles de France & qui l'auroient
trompé sur notre compte. Mais
ces à Dieu voilà notre rançon
gnée, car je ne crois pas que
us mettiez à prix la liberté que
us vous devons. Nous en avons
ute la reconnoissance dont nous
mmes capables, & c'est tout ce
'exigent les cœurs genereux.

Fin du cinquiéme Livre.





LES

AVANTURES

DU CHEVALIER

DE BEAUCHÊNE.

LIVRE SIXIE'ME.

Continuation de l'Hiſtoire du Chevalier de Beauchêne. Il rencontre deux Vaiſſeaux Anglois Gardes-Côtes, qui le font priſonnier. Pour recouvrer ſa liberté, il forme un projet qui ne réuſſit point. Il eſt mis à terre avec ſes Compagnons

au pied d'un rocher dans les déserts de Guinée, où on les laisse sans vivres & sans armes. Après avoir essuyé mille dangers, Beauchêne avec deux de ses Compagnons arrive au Cap-Corse, où il retombe entre les mains du Capitaine qui l'avoit pris. Il est enfermé dans un souterrain & remis en liberté. Il est conduit à Juda. Il y est bien reçû par Monsieur de Chamois, Gouverneur du Fort François, qui l'engage à aller ravager l'Isle de Prince. Détail de cette expedition. Descentes de Beauchêne sur les Côtes de Bresil. Enlevement d'un Capitaine Garde-Côtes. La tête du Chevalier est mise à prix par le Gouverneur du Rio-Janeiro. Vengeance de Beauchêne. Il fait une prise considerable. Valeur des Portugais. Il se joint avec d'autres Flibustiers aux troupes que Monsieur Cassare commandoit.

Ils vont ravager Mont-Sarr
Détail de cette expedition.



Ous mes Flibuſtiers fu
rent ſi charmés de l'hi
toire de Monneville
qu'ils l'aſſurerent qu'il
conſentoient volontiers que nou
retournaſſions ſur le champ a
Senegal & même aux Canaries
d'où il lui ſeroit facile de ſe ren
dre en France par l'Eſpagne
Néanmoins après ce premie
mouvement de bonne volonté
on tint Conſeil à ce ſujet, & l'on
jugea qu'il étoit plus à propos d
continuer à croiſer ſur les Côte
d'Afrique encore quelque temps
afin de faire quelque autre priſ
& d'aller vendre le tout à S. Do
mingue, où l'on ne manque jamai
d'occaſion pour la France, ou bien
à Cadis, ſuppoſé que nous fiſſions
quelque capture conſiderable.

Nous fûmes près d'un moi
ſans rien rencontrer, après quoi

rs la hauteur de Boufaut nous
écouvrîmes deux Navires An-
ois. Je les pris d'abord pour des
aiſſeaux Marchands, & ne les
connus pour Vaiſſeaux de guer-
Garde-côtes que quand je les
s venir ſur nous. Je virai de bord
ſſi-tôt pour les éviter, mais un
es deux, belle & legere Fregate
e 40. pieces de canon & de 300.
ommes d'équipage nous joignit
près douze heures de chaſſe.
ous nous défendîmes depuis
inuit qu'on nous attaqua juſqu'à
x heures du matin, toujours en
traite. Il me fallut alors amener
algré moi, parce que notre Vaiſ-
au étant razé comme un pon-
n, ne pouvoit plus manœuvrer.
e ſecond Vaiſſeau Anglois nom-
é l'Eſcarboucle de 50. pieces,
ous joignit après le combat &
ous fumes transferez ſur ſon bord.
Il y avoit déja bonne compa-
ie à ſon fond de cale, & entre

autres près de trois cens François
qui venoient d'être pris ſur le Céſar Corſaire de Nantes, commandé par le vaillant Capitaine Cazali, Creole de ſaint Chriſtophe. Je l'avois vû dans l'Amerique, & quand il ſçut que c'étoit à moi qu'on mettoit les fers au pied, il vint me faire un compliment de condoleance. Pour lui il étoit libre ſur le Vaiſſeau des Anglois. Il mangeoit & ſe divertiſſoit avec les Officiers.

De peur de maladie & pour nos beſoins, on nous permettoit de monter ſur le tillac deux à deux, & d'y prendre l'air quelque temps. Je m'y trouvois toujours avec Monneville, & comme nous ne nous étions pas rendus aux Anglois ni nous ni Monſieur Cazali ſans leur avoir tué beaucoup de monde, nous remarquâmes qu'il reſtoit ſur l'Eſcarboucle moins d'hommes que nous n'étions de

risonniers. Nous fîmes part de
ette obſervation au peu de Fli-
uſtiers qui reſtoient & nous com-
nençâmes avec eux à exciter les
'rançois à la revolte. Je leur re-
reſentai que rien n'étoit plus fa-
ile que de nous rendre maîtres
u vaiſſeau, ſi nous en attaquions
équipage la nuit & à propos:
u'après cela nous reprendrions
iſémént nos propres Vaiſſeaux,
: peut-être même la fregate An-
loiſe.

L'amour de la liberté les ani-
noit tous autant que moi; mais ils
rouvoient la difficulté de la re-
ouvrer plus grande que je ne di-
ois A force de courir des périls
n Flibuſtier s'accoutume à les
oir moindres qu'ils ne ſont & à
es mépriſer. Il n'en eſt pas de
nême des autres guerriers. Notre
lus grand embarras étoit que
ous n'avions point d'armes. Je
eur dis à ce ſujet que ſi Monſieur

Cazali ne nous aidoit pas à en avoir par ſurpriſe, je me chargeois de leur en fournir, me faiſant fort de brizer le coffre d'armes dès que nous ſerions ſur le pont.

Quand ils m'eurent tous donné leur parole d'honneur, je communiquai notre deſſein à Monſieur de Cazali, qui l'aprouva; mais quand je lui dis que le ſuccès dépendoit plus de lui que de nous & que nous ne pouvions rien faire qu'il ne nous livrât les clefs du coffre d'armes qu'il lui étoit aiſé d'avoir la nuit en égorgeant celui qui les gardoit; mon cher Chevalier, me dit-il, en me ſerrant la main, je vous garderai le ſecret, parce que je ne crois pas être obligé de le reveler, mais je ne ſçaurois être des vôtres. Ce qui eſt adreſſe & courage en vous ſeroit en moi perfidie & lâcheté. Comme François, je ſou-

aite que vous réuſſiſſiez, & com-
ne honnête homme je ne puis
ahir un ennemi qui épargne ma
e & me confie la ſienne.

Je ne puis vous blâmer, répon-
is-je à Monſieur Cazali, quel-
ue préjudiciable que nous ſoit
otre delicateſſe. Gardez-nous
onc le ſecret. Je n'abandonne
as mon entrepriſe, quoique l'é-
enement que vous pouviez ren-
re infaillible devienne douteux
ns votre ſecours.

Tout le monde ſçait que pen-
ant la nuit il n'y a que la moi-
é de l'équipage d'un Vaiſſeau
ui veille, & qu'on ſe releve de
uatre heures en quatre heures.
n appelle cela faire le quart.
ous choiſimes le milieu d'un de
es quarts pour faire notre coup.
y avoit une demie douzaine
e Flibuſtiers qui étoient venus
out comme moi de défaire leurs
rs. J'avois plus de confiance en

eux qu'en tout le reſte. Quand l'heure marquée fut venuë, j'en pris un des plus forts avec qui montant ſur le tillac à deux heures après minuit comme pour prendre l'air, nous renverſâmes du haut de l'écoutille à fond de cale les deux ſentinelles qui nous gardoient. Ils furent d'abord étouffés. Je me ſaiſis après cela d'une groſſe pince de fer avec laquelle j'enfonçai le coffre d'armes dès le ſecond coup.

Le grand bruit que je fis par là nous perdit. L'allarme ſubite que cela mit dans le Vaiſſeau fit deux mauvais effets pour nous. Elle reveilla les Anglois qui ſe mirent en défenſe & glaça d'effroi les François qui reſtoient à fond de cale & qui n'oſant en ſortir nous laiſſerent accabler 40 ou 50 qui étions montez les premiers. Ce qui acheva notre défaite, c'eſt qu'après qu'il y eut une vingtaine

Anglois de tués & entre autres r second Capinaine, je reçus sur tête plusieurs coups qui m'é- rdirent & me renverserent ns la foule. Tous mes Flibus- rs furent traitez de la même on, si bien que personne ne nmandant ni ne conduisant ce restoit de François de bonne onté, nous cedâmes la victoire x Anglois. Ainsi quand Monne- e remonta du fond de cale où l'avois envoyé conjurer les nçois de ne nous pas aban- nner, il n'en trouva plus qu'une gnée qui se défendoit. Il leur nseilla lui même de se retirer c les autres plutôt que de se re tuer sans fruit.

D'abord qu'il fut jour les Offi- rs des deux Vaisseaux s'assem- rent sur l'Escarboucle, & le ultat du Conseil de guerre ils tinrent à notre sujet, fut e tous les prisonniers seroient

ſeparez ſur les quatre Vaiſſeaux & mis aux fers, & que les auteurs de la revolte ſeroient pendus aux vergues. On les découvrit bien-tôt & l'on me nomma pour faire ce ſot perſonnage avec Monneville & trois Flibuſtiers.

Certainement nous aurions éprouvé cet infame ſupplice ſans Monſieur Cazali, qui repreſenta fortement à nos Juges les conſequences de cet Arreſt, qui dans le fond étoit contraire aux droits des gens & aux loix de la bonne guerre. Comme il le leur fit voir dans leurs propres Reglemens, puiſqu'il a été toujours permis à des Priſonniers de s'échaper s'ils le peuvent, comme il l'eſt à un oiſeau de s'envoler de ſa cage ſi elle n'eſt pas bien fermée. Enfin il harangua ſi pathetiquement qu'il nous ſauva de la corde par la force de ſon éloquence.

Mais les Anglois qui ne vou-

loient

loient pas que nous y perdiſſions, ſe promirent bien de nous dédommager amplement. Ils s'y préparerent à loiſir & s'en tinrent enfin à un moyen auſſi ſeur, mais plus honnête de ſe défaire de nous. Ils nous mirent à terre quelque temps après dans les deſerts de Guinée au pied d'un rocher eſcarpé le ſoir du Mardy gras de l'année 1711.* où ils nous laiſſerent ſans vivre, ſans armes, & couverts chacun d'une vieille chemiſe de toile bleüe. Je me ſouviens que lorſqu'il fut queſtion de deſcendre dans la chaloupe où trente Soldats bien armés nous attendoient pour nous eſcorter, Monſieur Cazali me dit en me tendant la main : adieu, mon pauvre Chevalier, c'eſt fait de moy, ſi tu échappe aux griffes des lions, ce ſera pour mourir de faim, ou pour apaiſer celle des

* 1711.

Negres ; recommande ton ame à Dieu, mon ami.

Ne vous inquietez pas, Monſieur, lui répondis-je, ſi ces Negres ſont farouches & roturiers, nous allons les apprivoiſer & les annoblir. Je veux en particulier peupler de Chevaliers cette terre ſauvage. C'étoit pure rodomontade de ma part. Je faiſois comme ces enfans fiers & mutins qui quand on les prive de quelque bijoux qu'ils aiment, diſent qu'ils en étoient las & qu'ils ſont ravis d'en être debaraſſez. Je ſentois bien qu'étant fort éloignés du Cap-Corſe & encore plus de Juda, nous ne pouvions pas y arriver au travers de tant de dangers & que nous ſerions infailliblement devorés par les Negres ou par les bêtes feroces.

Dans le temps qu'on nous fit le compliment peu gracieux que nous étions cinq condamnés à

e pendus, j'avois adroitement
rapé un eſcarpel du Chirurgien
nous penſoit & je l'avois caché
ıs la manche de ma chemiſe,
s le deſſein de m'en ſervir pour
edier d'abord l'Anglois qui
mettroit la corde au cou, &
procurer auſſi-tôt moi-même
nneur coupable de périr par
er en dépit de mes ennemis.
là les damnables maximes que
ois apriſes des Sauvages, des
uſtiers & des Anglois eux-
nes. Ce ferrement nous reſtoit
nd nous fumes à terre; ainſi
ortois dans ma manche tout
e arſenal.

e ne fut pas une petite af-
pour nous que de gagner
ut du rocher avant la nuit.
nd nous y fumes, nous re-
âmes du côté de la terre
erchâmes des yeux quelques
s où nous puſſions prendre
oi nous faire des bâtons pour

nous défendre du moins quelqu
tems contre les bêtes ; mais nou
ne vîmes pas le moindre arbri
ſeau. Nous reſolumes neanmoin
de ne nous pas avancer davanta
ge & de paſſer là toute la nuit e
veillant chacun à ſon tour pou
éviter la ſurpriſe.

Mes camarades conſiderant n
tredéplorable ſituation, fondoien
en larmes & ſe deſoloient comm
à l'envi : ſi nous ne ſommes pas d
vorés cette nuit, diſoient-ils, d
main nous périrons dans les ſ
bles de ſoif & de chaud, ou bi
nous ſervirons de pâture aux N
gres par les cantons deſquels no
ſerons obligez de paſſer pour g
gner Juda, & qui tous mange
les blancs qui tombent entre leu
mains. Comment échaper à ta
de périls ? La mort n'étoit pas
plus grand mal que nous po
voient faire les Anglois. Nous
ſerions quittes à preſent ſans

ns indiscrets de Monsieur Ca-
li.

Pour moi, disoit Monneville, recouvrant la liberté j'ai tout rdu. Je suis dans un état à de- er d'être encore aux fers. C'en fait, mon cher ami, me disoit- nous ne reverrons jamais ni Canada ni la France. Que le rt de ma femme est triste, ajou- it-il! Elle va comme ma mere sser sa vie à pleurer & à atten- e un époux qu'elle ne reverra nais.

Quoique je visse aussi bien qu'eux e notre perte étoit inévitable, voulois pourtant faire l'esprit rt & les consoler. Ne perdons int courage, leur disois-je, l'a- ttement & le desespoir sont les is grands maux, quand on se uve dans des extremitez pa- lles à celle où nous sommes. De patience & de la resolution, s amis! Il n'y a rien dont on

ne vienne about avec cela. Nou
n'avons à craindre les monſtre
que cette nuit. Demain nous fe
rons des maſſuës qui nous ſuffiron
pour nous en défendre. Quant aux
Negres, nous devons plutôt le
chercher que les fuir, ils nou
recevront & nous donneront à
manger, ou plus cruels que leur
Tigres, ils nous attaqueront
Trouvez-vous que nous ſoyons
fort à plaindre dans ces deux cas ?
Dans le premier, nous voilà ſau-
vés; dans le ſecond, nous leur
vendrons cher notre vie & nous
la perdrons en braves gens. N'eſt-
ce pas notre deſtinée ? Croyez-
moi, la fléche d'un Sauvage ne
fait pas plus de mal que la bale
du mouſquet d'un Milord ou d'un
Seigneur Portugais.

Je les priai après cela de ſe re-
poſer ſans crainte, tandis que je
veillerois le premier, ce qu'ils re-
fuſerent de faire. Je me couchai

lonc pour leur donner l'exemple, ẋ je leur dis de m'éveiller lors qu'ils voudroient dormir à leur our. Je ne me ſentois pas plus liſpoſé qu'eux à prendre du re-ɔos ; mais je ne voulois pas qu'ils 'aperçuſſent qu'en tâchant de les aſſurer, je n'étois pas moins ef-rayé qu'eux. Leurs plaintes m'at-endriſſoient & j'avois le viſage ouvert de larmes que je cachois n croiſant mes mains ſur mon ront. C'étoit pour la ſeconde ois de ma vie qu'il m'arrivoit de leurer.

Neanmoins comme la crainte ous faiſoit garder à tous un pro-ond ſilence, je crois que je me erois endormi, ſi mes camarades e m'euſſent averti qu'ils voyoient enir vers nous un gros animal. 'étoit un Lion dont nous pou-ions diſtinguer facilement la randeur énorme. Il n'étoit pas plus de 50. pas de nous & il

nous regardoit avec des yeux étincelans. Je me mis à la tête de la troupe, en l'exhortant ſur tout à ne ſe point écarter. Vous ne courez aucun riſque pour le preſent, leur diſois-je ; cet animal ne ſçauroit aller à vous qu'aprés m'avoir ôté la vie, & il ne peut m'expedier aſſez vîte pour que je n'aye pas le temps de le percer de pluſieurs coups de mon ferrement.

Le Lion ne nous voyant point remuer, s'avança fort doucement juſqu'à la portée du piſtolet, auſſi curieux de nous voir de prés que nous étions peu contens de ſa curioſité. Je crois qu'il l'auroit pouſſée juſqu'à venir fondre ſur nous, ſi deux ou trois de nos camarades n'euſſent fait un grand cri à la vûë d'un Tigre qui paſſoit d'un autre côté. Ces deux animaux épouvantés d'un bruit ſi nouveau pour eux, prirent la



del. J.B. Scotin Sculp.

ite & nous laisserent nous re-
ettre un peu de la frayeur qu'ils
ous avoient causée.

Nous ne vîmes rien du reste de
nuit & dès qu'il fut jour nous
ous mîmes en chemin au travers
es terres. Après quatre heures de
arche nous trouvâmes quelques
bres sous lesquels nous jugeâ-
es à propos de nous arrêter
our en dépoüiller deux de leurs
corces, dont nous fimes chacun
ne espece de chapeau en forme
e gondole, sans quoi il ne nous
it pas été possible de supporter
rdeur du soleil qui commen-
oit à s'élever sur l'horizon. Nous
ous remîmes ensuite en marche;
ais par malheur nous trouvions
e temps en temps du sable dans
quel nous enfoncions jusqu'aux
enoux, & qui étoit si brûlant que
ous étions obligés de courir en
traversant.

Nous fimes beaucoup de che-

min le premier jour, parce que nous avions toute notre force & que nous ne commençâmes que le soir à sentir la faim, qui nous accompagnoit. Nous couchâmes dans des joncs au bord d'une riviere gayable, où nous eûmes une nuit aussi fraîche que le jour avoit été chaud. La rosée étoit si abondante, que le matin nos chemises étoient toutes moüillées. L'experience que j'avois faite en Irlande de cet aphorisme, qu'il faut toujours donner quelque chose à l'estomac, fit que je goûtai de plusieurs sortes de feüilles d'arbres & de joncs dont je fis provision avant que de partir, de peur de tomber dans quelque desert où nous n'aurions pas même cette ressource. Nous ne fimes que les sucer ce jour là, mais nous en mangeâmes le lendemain, parce qu'aucun de nous n'avoit pû dormir la nuit.

Ayant pris un peu ſur la droite pour nous raprocher de la mer, nous aperçûmes aſſez loin une coline toute couverte d'arbres. Nous y adreſſâmes auſſi-tôt nos pas, dans le deſſein d'y paſſer la nuit, & quand nous y arrivâmes après deux ou trois heures de chemin, nous entendîmes devant nous un bruit comme de coups de Bucheron. Nous allâmes tout doucement vers le lieu d'où il partoit & nous vîmes que c'étoit un Negre qui frapoit des palmiers & leur faiſoit des ſaignées, comme j'en avois vû faire aux érables en Canada.

Ces inciſions ſe font aux érables dans la force de la ſéve; on la laiſſe couler depuis dix heures du matin juſqu'à quatre heures après midi, & il y a tel arbre qui pendant ce temps-là rend pluſieurs pots d'eau dont on tire un ſucre que l'on prétend être

beaucoup meilleur pour l'estomac que celui des Isles.

Nous découvrîmes au milieu d'un beau valon un gros village de Negres, composé de plus de trois cens cases; & entre le village & nous six à sept cens hommes qui venoient à notre rencontre armés d'arcs & de fléches. Le gros de la troupe marchoit gravement comme à une affaire bien serieuse, & une centaine de jeunes gens grands & bienfaits courant devant les autres comme les enfans perdus d'une armée, s'aprochoient de nous en sautant & en caracolant, puis se retiroient au corps de l'armée, disparoissant comme des ombres au moindre mouvement que nous faisions, ou plutôt ainsi qu'une bande d'étourneaux qui voyent venir à eux des Chasseurs. Enfin ces Negres s'enhardissant peu à peu, venoient de plus près en plus près, mais tou-

ours ſur le qui vive ; ils tenoient
eurs arcs bandez, nous exami-
oient un moment & s'enfuyoient
uſſi-tôt.

Je dis à mes Camarades qu'il
alloit nous jetter au milieu d'eux,
ils nous attaquoient, en tuer le
lus que nous pourrions & mou-
ir en gens de cœur. En un mot,
eur dis-je, mes amis, imitez-
noi & ne faites que ce que vous
ne verrez faire. Nous avancions
epenpendant au petit pas d'un air
umble & craintif, à demi cour-
ez & nous appuyant ſur nos
naſſuës comme ſi nous avions
té ſans force. Je dis nos maſſuës,
ar nous nous en étions fait cha-
une une des arbres dont les écor-
es nous ſervoient de chapeaux.
Notre contenance marquoit tant
e foibleſſe & de timidité, qu'il
alloit que ces gens-là fuſſent
lus poltrons qu'on ne le peut ex-
rimer pour avoir peur de nous.

Quand ils furent à quelques douze pas de notre petite troupe, un des plus apparens fit un certain cri, qui obligea tout son monde à faire alte & silence en même temps. Alors par un effort généreux, il sortit des rangs & s'avança jusqu'à nous. Je ne laissai pas de remarquer que nature patissoit en lui; car ce Heros trembloit, quoique plus de deux cens Negres tinssent leurs arcs bandez & fussent prêts à tirer sur nous au premier signal. Il me tendit la main & je lui presentai la mienne. Il me pressa le bout du doigt en faisant claquer les siens, & en me disant *Kio kio paw*. Je repetai les mêmes mots à tout hazard, & portant la main à ma bouche, pour lui faire entendre que nous avions besoin de manger, je m'apperçûs qu'il comprenoit ce que je voulois dire. Il se tourna vers les siens, & leur ayant

dit apparemment que nous étions des malheureux dont ils n'avoient rien à redouter, ceux d'entre-eux qui avoient le plus de courage, eurent l'assurance de nous venir à leur tour presser le bout des doigts & nous saluer de leur *Kio kio paw*. Enfin la multitude s'enhardit : Il nous fallut recevoir & rendre pendant plus d'un quart-d'heure le compliment que ces paroles composoient.

Pour nous faire voir qu'ils concevoient bien que nous mourrions de faim, quelques-uns d'entre-eux se détacherent des autres & coururent au Village nous préparer à manger. Pour y arriver après eux, il nous fallut percer une nouvelle foule d'hommes & de femmes qui s'empressoient à nous considerer. Nous aurions volontiers soutenu leurs regards, si nous eussions eû le ventre plein ; mais leur curiosité nous paroissoit im-

portune dans l'état où nous étions. Nous parvînmes pourtant jusqu'à une belle Case, devant laquelle il y avoit une quantité prodigieuse de poisson cuit, qui sembloit être destiné pour nous.

Nous nous assimes tous au pied du mur de la Case, où redoublant nos gestes les plus expressifs pour demander à manger, nous eûmes la consolation de nous voir enfin servir de ces petits poissons, auxquels cependant nous ne pûmes toucher encore qu'après avoir fait la cérémonie du Calumet. Ce qu'il y eut d'heureux pour nous, c'est que nous nous rassassiâmes sans nous incommoder ; premierement, parce que les arrêtes que nous n'aurions assurement pas eû la patience d'éplucher se trouverent petites & mangeables ; secondement, comme nos poissons étoient cuits dans de l'huile de palmier, & que nous

vions en même temps du vin
du ſuc du même arbre, ce
t nous dégoûta tous & nous
pêcha d'en prendre trop.
Pendant notre repas, outre la
eſſe qui étoit autour de nous,
arbres voiſins étoient tout
rs auſſi-bien que le deſſus des
ſes, tant il y avoit des Negres
chez de toutes parts pour nous
aminer attentivement. On peut
ger par un petit incident que
vais rapporter, combien ces
uples ſont peu aguerris. Ma
ſſuë me gliſſa des mains par
zard, je me baiſſai avec viva-
é pour la ramaſſer; & ce mou-
ment que je fis leur cauſa tant
pouvante, qu'ils s'enfuirent
eſque tous. Vous euſſiez vû ceux
i étoient ſur les arbres ſe jetter
omptement en bas pour ſe ſau-
, de même que ſi une armée
nnemis fût venu fondre ſur
. Ils ſe raſſurerent néanmoins

peu à peu & se rapprocherent d
nous.

Quand je vis que bien loin d'a
voir envie de nous faire du mal
ils nous regardoient comme de
gens qu'ils craignoient, je laissa
là ma massuë, & me mêlan
parmi eux, je commençai à lie
conversation par signes avec le
plus intelligens. Je leur fis com-
prendre que nous avions été volez
sur Mer, dépoüillez & exposez
sur leurs Côtes. Pour nous mar-
quer qu'ils m'avoient entendu,
ils nous donnerent aussi-tôt des
aumônes abondantes, chacun
selon son pouvoir, en plumes, en
yvoire, en coquillages & autres
choses pareilles. Comme je leur
nommai plusieurs fois le Cap-
Corse & Juda pour leur en de-
mander le chemin & la distance,
ils me répondirent par leurs gestes
que la route de Juda n'étoit pas
pratiquable par terre, & qu'il

ous falloit ſeulement cinq tours
le ſoleil pour nous rendre au
Cap-Corſe ; mais qu'à la fin du
remier jour nous trouverions un
Village de Negres avec leſquels
s étoient en guerre, qui étoient
es plus méchans du Pays, &
ui nous mangeroient infaillible-
nent.

Ils nous offrirent de leurs flé-
hes & des arcs pour nous dé-
endre contre leurs redoutables
oiſins ; mais je leur fis ſigne que
es Camarades ne pouvoient pas
ſervir de ces armes. Pour moi,
pris celui de leurs arcs qui me
arut le plus fort, & les faiſant
us écarter un peu, je tirai en
ir une fléche qui les étonna
eaucoup, en s'élevant bien plus
aut que les leurs, & en retom-
ant à pic à mes pieds. Ils m'en
ent tirer auſſi pluſieurs contre
ne figure d'homme faite d'é-
rce d'arbre & couverte de

peaux, ſur laquelle apparemment s'exerçoit leur jeuneſſe; & voyant que de trente pas plus loin qu'eux, je ne la manquois point, ils ſe mirent tous à me careſſer en me frottant les bras & les épaules, & faiſant devant moi mille geſtes d'admiration & de reſpect.

Ils me prenoient ſans doute pour un homme extraordinaire. Il nous firent après cela, non des charitez, mais des preſens. Et s'appercevant que rien ne nous plaiſoit tant que la poudre d'or, ils nous en donnerent en petite quantité, veritablement, aucun d'eux n'en ayant une groſſe proviſion. Ils n'en ramaſſoient que pour leurs beſoins journaliers, & que pour avoir en échange tout ce qui leur étoit néceſſaire. Le tout raſſemblé, faiſoit près d'une livre qu'on nous avoit donnée pincée à pincée, & que nous emportâmes bien liée dans les

oins de nos chemiſes.

Nous paſſâmes la nuit dans ce Village. Ils nous firent coucher ſeuls dans un Caſe ſéparée ſur des nattes de joncs, & nous preſenterent obligemment à chacun une femme pour remplir parfaitement les devoirs de l'hoſpitalité ; nous les refuſâmes le plus honnêtement qu'il nous fût poſſible, ne pouvant pas en conſcience faire honneur à leur preſent. Nous nous diſpoſions à partir dès le lendemain matin, mais nous fumes obligez de differer notre départ, attendu que deux des nôtres ſe trouverent incommodés la nuit pour avoir bû du vin de palmier, quoiqu'ils n'en euſſent pas fait débauche eux plus que nous. Epuiſez que nous étions par le jeûne, une liqueur encore moins forte nous auroit monté à la tête.

Nos deux malades nous propoſerent de reſter parmi les Négres,

& je ne ſçai ſi l'envie d'amaſſer de la poudre d'or ne nous auroit point fait prendre ce parti, ſi Monneville, qui ne ſe ſoucioit de la vie que pour l'aller paſſer en France, ne nous eut repreſenté que nous trouverions une mort certaine dans les villages voiſins que nous comptions déja de piller à la tête de nos Negres, puiſque n'ayant ni ſabres ni armes à feu notre fermeté ne ſerviroit qu'à nous faire percer de coups, dès que nos Negres lâcheroient le pied. Ce qui ne manqueroit pas d'arriver à la premiere occaſion. Il avoit raiſon. Outre cela, la poudre d'or ne nous auroit pas aidé à gagner Juda, ſans quoi elle nous eût été tout à fait inutile. Nous paſſâmes donc le jour ſuivant entier à nous repoſer, & nous ne partîmes que le lendemain.

Nous aurions bien voulu que

elques Negres nous euſſent eſ-
rtez ſeulement une demi-jour-
e ; mais au diable s'il y en eut
ſeulement qui oſât s'avancer
ec nous vers le premier village
où nous devions paſſer, parce
e c'étoit-là que demeuroient
rs plus terribles ennemis. Nos
ns Negres nous preſſerent de
us charger chacun d'un arc &
n trouſſeau de fléches, ce que
us refuſâmes d'accepter. En
oi ce me ſemble nous mar-
ons quelque prudence. Com-
il s'agiſſoit de nous attirer la
npaſſion des Negres par les
ages deſquels nous avions à
er, nous aurions fort mal fait
paroître avec des armes.
On nous fit connoître par le
il qu'avant qu'il fût couché
s arriverions au village terri-
& que nous trouverions fre-
nment de l'eau en chemin.
us n'emportâmes donc que de

petits poiſſons cuits, que no
mangeâmes ſur les deux heur
après midi ſous des palmiers q
nous découvrîmes de bien lo
& que nos deux malades ne ga
nerent pas ſans peine. L'un d'e
ſurtout étoit ſi mal, qu'il no
fallut le ſoutenir pour l'aid
à marcher le reſte du jour,
qui rallentit notre marche & no
empêcha d'arriver au villa
avant la nuit.

Nous traînames aſſez bien
malade juſques vers les dix he
res. Alors la fraîcheur de la nu
le ſaiſit & lui cauſa une groſſe fi
vre qui l'arrêta de façon q
nous fumes contraints de le po
ter ſur nos maſſuës le reſte
la nuit en nous repoſant à chaq
moment. Tant que ce garçon e
de la connoiſſance, il ne ceſſa
nous prier de ne le point aba
donner. Lorſqu'il fut jour, no
nous aperçûmes que nous étio
malheureuſeme

nalheureuſement dans un lieu
out découvert. Cette obſerva-
on fut cauſe que nous redou-
lâmes nos efforts pour porter
romptement ce miſerable encore
n grand quart de lieuë, afin de
agner un petit fond où nous
gions que nous ſerions du moins
couvert de la vûë de ces formi-
ables Negres, ſur le terrain deſ-
uels nous nous imaginions être
ncore.

Nous y demeurâmes juſques
r les neuf heures du matin, que
rdeur du ſoleil nous en chaſſa.
ous ne ſçavions de quel côté
urner pour trouver de l'ombre.
utre nos deux malades, Mon-
ville qui n'avoit jamais marché
ıds-pieds les avoit tout déchi-
z, & ne pouvant preſque plus
ſoutenir, il nous dit avec une
uſſe tranquillité qui tenoit du
eſpoir : Adieu, Meſſieurs, je
us ſouhaite un bon voyage,

pour moi, je vais reſter ici. Je veux mourir au ſoleil; je languirai moins long-temps qu'à l'ombre. Il y avoit parmi nous un Pariſien vigoureux nommé Roland. Je lui propoſai de me ſuivre pour ſecourir nos malades malgré eux. Il y conſentit. Nous laiſſâmes là les autres pendant deux heures, au bout deſquelles nous revînmes à eux avec chacun un paquet de joncs & d'herbes que nous avions été prendre au bord d'une Riviere qui étoit à quelques milles delà ſur la droite.

Notre deſſein étoit d'en faire une eſpece de paraſol pour couvrir nos Camarades, & les préſerver des rayons du ſoleil, & particulierement celui que nous avions porté ſi long-temps. Notre bonne volonté lui fut inutile. Nous le trouvâmes qui expiroit, & ſes deux autres Compagnons qui pleuroient à genoux &

ioient Dieu pour lui auſſi bien
e pour eux-mêmes, tant ils
oient perſuadez que nous ne
viendrions point & qu'ils al-
ent le ſuivre.

Notre retour ne parut pas leur
re beaucoup de plaiſir. Leur
ſolution étoit priſe. Ils étoient
de lutter contre un ſort, à la
gueur duquel, ils ne voyoient
cune apparence de pouvoir
happer. Celui de l'agoniſant
r ſembloit ſeul digne d'envie.
'il eſt heureux, s'écria Mon-
ville en nous le montrant! Il
fie maintenant les monſtres, les
gres & la faim, & nous ſommes
core expoſez à tous ces maux.
ceſſant de vivre, ajouta-t-il, il a
ti tout ſon bonheur. Il a repris
nnoiſſance un inſtant & il a em-
yé ce moment à remercier le
el & à nous plaindre. Il a vû
e nous n'étions plus robuſtes
e lui que pour être plus long-
nps miſerables. N ij

Sçavez-vous, continua-t-il, ce que le malheureux vient d'exiger de nous en mourant ? je n'ai plus d'inquietude que pour vous, nous a-t-il dit. J'eſpere que pour ſatisfaction de mes fautes, le Seigneur ſe contentera des peines que je viens de ſouffrir, & je vais mourir content ſi vous me promettez d'executer ce que je vais vous dire. Au nom de Dieu, que ma mort vous devienne utile. Ne périſſez pas de faim de propos deliberé dans ces deſerts pour deux ou trois jours de chemin qu'il vous reſte à faire. N'épargnez point ma chair, vous en pourrez manger dans un moment & emporter le reſte.

Vous êtes arrivez, Meſſieurs, pourſuivit Monneville, comme il prononçoit ces dernieres paroles, & vous venez de le voir expirer. Si cette ſorte de ſecours vous convient, nous pouvons vous faire les

êmes offres. Nous ne lui ſurvi-
rons pas long-temps. Un deſeſ-
oir ſi marqué me mit veritable-
ent en colère contre Monne-
lle. Je lui fis des reproches ſur
n peu de courage, & lui dis que
le forcerois bien à nous ſuivre.
Nous fimes une foſſe peu pro-
nde, parce que nous n'avions
ur la faire que nos maſſuës &
s ongles. Elle ſuffit cependant
ur le mort. Nous mîmes ſur lui
e croix que je fis de ſon bâton
e nous avions aporté juſques là.
ilà ſon mauſolée. L'écorce
rbre qui lui avoit ſervi de cha-
u & les manches de ſa chemiſe
ent employés à faire une chauſ-
e pour Monneville, qui nous
vit volontiers après cela & mê-
plus facilement que l'autre
lade. Nous regagnâmes la ri-
re que j'avois découverte avec
land.

Nous reſolumes de ſuivre ſon

ſon cours,afin de ne nous pas tro
écarter de la mer & dans l'eſp
rance d'y trouver plutôt que dar
les te res quelque village de Ne
gres ; comme en effet deux heur
après nous en vimes un ſur notr
gauche. Nous en primes la route
perſuadez que nous exciterior
plutôt leur compaſſion que leu
appetit dans l'état où nous étior
réduits. Mais huit ou dix Negr
que nous rencontrâmes nous épa
gnerent la peine d'aller juſques-l
Ces incivils au lieu de nous rece
voir gracieuſement, ſe mirent
faire des cris affreux & nous pou
ſuivrent à coups de fléches pen
dant une heure entiere.

Leur acharnement à nous de
cocher de loin des traits qui pou
voient nous atteindre m'impa
tienta, je voulus joindre ces lâ
ches ennemis, mais ils furent plu
alertes que moi. Ils nous firen
toutefois plus de peur que de mal

près cette desagréable rencon-
re, nous regagnâmes notre ri-
iere sans obstacle, & nous étant
loignez de ce canton de deux
u trois lieuës, nous passâmes la
uit au bord de l'eau sur le sable
ù nous fimes notre souper d'une
inte d'eau tout au moins chacun.
Quelque peu solide que fut cet
iment, nous éprouvâmes que
eau a la vertu de calmer un peu
fureur de la faim.

On n'a pas à la verité après
ela le sommeil aisé. Ne pouvant
ormir, je quittai mes trois ca-
arades, & passai une partie de
nuit à chercher des arbres pour
n manger quelques feüilles. Pour
es péchez je n'en trouvai point
j'étois prêt à perdre toute es-
erance à mon tour, quand je
reflexion que nous ne devions
as être bien éloignés du Cap-
orse, où du moins nous serions
ntre les mains d'ennemis qui

nous traiteroient ſelon les loix de la bonne guerre & nous échangeroient à la premiere occaſion.

Roland auſſi courageux que moi, au lieu de ſuccomber à ſa triſteſſe, ſongeoit à la conſervation de ſa vie. Il lui vint auſſi dans l'eſprit que nous étions près du Cap-Corſe. Il me communiqua ſa penſée & me dit que nous y arriverions ce jour-là même, ſi nous partions au clair de la lune ſans attendre l'aurore. J'étois fort de ſon avis, mais nous n'oſions réveiller celui de nos camarades que nous avions eu tant de peine la veille à traîner juſques-là. Il étoit vieux & par conſequent il avoit plus beſoin de repos que nous. Ce n'étoit pas la peine de le tant ménager, puiſqu'il étoit mort & non pas endormi. Nous ne nous en aperçumes qu'à la pointe du jour.

Il étoit fils d'un riche Nego-

t de Roüen. Il s'étoit mis d'a-
d sur mer en qualité de Chi-
gien de Vaisseau, puis il avoit
tté la lancette pour se faire
oustier & porter ainsi ses os
Guinée. Pour lui, plus pa-
t que nous, il ne craignoit la
rt que parce qu'elle abregeroit
peines, qu'il croyoit ne pou-
r être trop longues ni trop
elles : C'est moi sans doute qui
is attire tant de maux, me
oit-il en particulier dès le pre-
er jour de notre misere, quand
ous vit menacés de périr dans
sables. C'est le malheur qui
us a d'abord associés à moi,
i vous enveloppe aujourd'hui
ns la punition de mes crimes.
Je voulus le consoler en lui di-
nt que peu d'entre nous avoient
nu dans leur jeunesse une con-
uite bien reglée, & que le plus
uvent on n'embrassoit notre
rofession, que parce qu'on étoit

incapable d'en exercer aucune a
tre. Non, non, reprit-il, je s
le ſeul criminel, le ſeul que
Juſtice divine devroit punir. J
gés-en vous-même, mon ch
Chevalier, voici une partie
mes forfaits.

Je commençai dès l'âge
ſeize ans à meriter ce que je ſouff
aujourd'hui. Je faiſois la cour
une jeune heritiere que je reche
chois moins par inclination pou
ſa perſonne, que pour le bie
qu'elle devoit poſſeder un jou
J'avois un rival qui me fut préfe
ré. Je voulus m'en venger, & j'e
trouvai ſi facilement le moyen
que je n'eus pas le tems de ré
fléchir ſur les ſuites de l'action
que je méditois. Mon rival n'é
toit point en garde contre mon
reſſentiment. Il crut que j'avois
pris mon parti de bonne grace,
parce que j'avois ceſſé d'abord de
voir mon ingrate ſans chercher

lui faire des reproches. Ainsi,
rsque je leur fis ma visite huit
urs après leur mariage, ils me
çurent avec politesse & même
ec amitié. Bien loin de soup-
nner mon mauvais dessein, le
une époux me fit entrer dans
n cabinet, où me voyant seul
ec lui, je le frappai de plusieurs
ups de poignard.

Je sortis aussi-tôt de chez-lui,
m'éloignant promptement de
Ville, je gagnai la Forêt, où
demeurai caché jusqu'à la nuit
ue j'employai toute entiere à
archer pour tirer Pays; mais
ans le trouble qui m'agitoit, je
'égarai de façon que j'étois
ncore dans le Bois quand le
ur parut. En cherchant des yeux
uelque maison où je pusse aller
e pourvoir de vivres, je dé-
ouvris trois Cavaliers qui ve-
oient droit à moi. Pour les évi-
er, je m'enfonçai dans le plus

épais du Bois, mais un d'entre
eux ayant mis pied à terre m'
ſuivit le piſtolet à la main & m'eu
bientôt arrêté. Je m'imaginoi
déja être ſur l'échafaut. Néan
moins j'en fus quitte pour la peur
car on me cria : *La bourſe ou la vie*

Ces paroles me raſſurerent &
je ceſſai de fuir. Pendant que ce
honnête-homme me faiſoit vui-
der mes poches, ſes deux Cama-
rades l'appellerent, il me con-
duiſit devant eux ; je leur contai
mon malheur, & me jettant à
leurs genoux, je les priai de me
ſauver. Ils s'entreregarderent en
riant, & l'un d'eux me demanda
ſi j'avois du goût pour leur pro-
feſſion. Je leur proteſtai que je
me regarderois comme le plus for-
tuné de tous les hommes, s'ils
me jugeoient digne de l'exercer
avec eux. Ils me dirent qu'ils ne
pouvoient m'accorder ma de-
mande qu'au préalable je ne leur

eusse donné des preuves de ma vocation & que je ne me misse en état de les suivre, en priant quelque passant de me prêter son Cheval.

Je vous entends, Messieurs, leur répondis-je. Donnez-moi dequoi me faire respecter de plus loin que ne le peut faire mon épée, & vous verrez que ce n'est pas par une injuste présomption que j'ose aspirer à l'honneur de vous être associé. Ils me donnerent aussi-tôt le seul fusil qu'ils avoient, & me placerent dans un lieu commode pour faire mon emprunt. Ils m'y laisserent, & se retirerent à cinq ou six cens pas delà, non sans m'avoir averti de ne rien entreprendre, quand il paroîtroit plus de deux hommes à la fois.

Je fus long temps en embuscade sans rien voir que des malheureux, dont la défaite ne m'auroit

fait ni honneur ni profit. Ensuite il me passa devant le nez deux Cavaliers bien mis, & dont la monture m'auroit fort accommodé; malheureusement pour moi, ils avoient l'air d'être gens à se bien défendre, & ils étoient suivis de quatre ou cinq hommes à pied. Ce ne fut que sur le midi qu'il se présenta un Cavalier seul qui venoit du côté de mes nouveaux Camarades. Ils le laisserent passer impunément pour me laisser la gloire de le démonter. C'étoit un Bourgeois d'une petite Ville voisine, qui voulant apparemment gagner Roüen avant le dîner, alloit assez vîte.

Je me préparois à le coucher en joüe, quand je le reconnus pour un de mes meilleurs amis. La liaison que j'avois avec lui étoit telle que si je n'eusse eu rien à risquer en retournant à la Ville, je me serois joint à lui

contre les trois voleurs. Mais comme ç'auroit été me perdre sans ressource, je l'arrêtai d'un ton de voix terrible. Je lui ordonnai de descendre & de se mettre ventre à terre, puis l'ayant volé, je montai sur son Cheval, & rejoignis comme en triomphe les trois Juges de mon action.

Je me flatois d'avoir mérité leurs applaudissemens, & je ne fus pas peu surpris de la réception froide qu'ils me firent. Un de ces trois illustres Brigands me dit en me regardant de travers ; que voulez-vous faire de cet homme-là ? L'avez-vous épargné pour mettre la Ville en rumeur par le recit qu'il ne manquera pas de faire de l'accident qui vient de lui arriver ? Votre pénétration sans doute ne va pas jusqu'à prévoir, que dans une demi-heure il n'y aura personne dans Roüen qui ne sçache que nous sommes ici & ce que nous y faisons.

Frappé de ces reproches, je retournai au galop vers mon pauvre ami & lui caſſai la tête d'un coup de piſtolet. Pour cette fois là je m'imaginois avoir bien fait mon devoir & je m'attendois à voir mes Juges fort contents de moi. Je me trompois encore : Autre étourderie, me dirent-ils : aviez-vous quelque choſe à craindre de cet homme à qui vous n'aviez laiſſé aucune arme. Je ne l'ai pas craint non plus, Meſſieurs, leur répondis-je, puiſque je l'ai tué. Il falloit, reprirent-ils, l'entraîner dans le Bois & là l'expedier à coups d'épée. Premierement, parce qu'un coup d'arme ſe fait entendre de loin & fait mettre ſur leurs gardes les Voyageurs qui peuvent ſuivre de près celui qu'on vient de tuer. Secondement, c'eſt qu'en ſe défaiſant d'un homme dans une Forêt, on s'épargne la peine de l'y traîner pour le dé-

ober à la vûë des paſſants.

Je priai ces Meſſieurs de conſi-
erer que je n'étois qu'un novice,
t que par conſequent ils ne de-
oient pas s'étonner ſi je faiſois
es fautes. Dans ce moment là
luſieurs Marchands paſſerent &
irent la belle beſogne que je ve-
ois de faire. Ils en répandirent
e bruit dans la Ville, ce qui joint
l'aſſaſſinat que j'y avois commis
a veille, fit mettre tant d'Archers
nos trouſſes, que nous fumes
bligez de nous écarter du can-
on.

Nous nous retirâmes vers Caën
ans le Château d'un Gentilhom-
e, où il me parut que l'on ſe
royoit en ſeureté, quoique plu-
eurs voiſins nous y viſitaſſent
equemment. Ils en agiſſoient
us ſi cordialement les uns avec
s autres que je vis bien qu'ils ſe
onnoiſſoient. Au bout de quel-
ues jours il arriva dix-huit autres

Cavaliers dans le Château, qu
s'y aſſembloient ſur un avis reç
de Roüen, qu'un Monſieur nom
mé la Mothe le Bailly riche com
merçant de Caën, devoit parti
un tel jour avec beaucoup d'ar
gent qu'il retiroit de toutes part
des mains de ſes Correſpondans
Un de ſes Valets qui avoit quel
que liaiſon avec nous eut la bont
de nous en avertir, ajoutant à c
bon avis, qu'il croyoit que ſo
Patron avoit envie de ſe refugie
en Angleterre pour les affaires d
la Religion, & qu'il ſeroit facile
de démeubler ſa maiſon aupara-
vant.

Je m'imaginois qu'on iroit at-
tendre le Marchand ſur la route
à ſon retour de Roüen, ce que
l'on ne jugea point à propos de
faire, notre troupe étant trop
forte & par conſequent trop fiere
pour ſe contenter d'un vol ſans
éclat. On prit un autre parti.

Dès que l'on sçut que la famille
du Bourgeois l'attendoit à sa cam-
pagne, & que son fidele Valet
nous eut fait avertir de son arri-
vée avec celui de ses fils qui
l'accompagnoit ordinairement,
nous montâmes tous à cheval pour
nous rendre chez lui.

Il n'étoit pas encore nuit quand
nous entrâmes dans sa cour. On
m'avoit mis à la tête pour m'é-
prouver. Le Maître du logis vint
au devant de nous & nous deman-
da poliment, s'il y avoit quelque
chose pour notre service; je ne
lui répondis que d'un coup de
pistolet & je le couchai par terre.
Sa femme & son fils furent trai-
tés de la même maniere. On
épargna le Domestique qui nous
avoit si bien servi avec quelques
autres. Nous les conservames
pour nous préparer à souper. On
laissa aussi la vie à un des enfans
de Monsieur de la Mothe, & cela,

parce qu'on nous dit qu'il étoit ſourd & muet. Neanmoins cet enfant reconnut dans la ſuite quelques-uns de la troupe qui lui furent preſentez, & contribua fort bien à leur faire éprouver le ſupplice qu'ils avoient merité.

Je me ſouviens que les complimens que mes Confreres me faiſoient en ſoupant m'ayant mis de belle humeur, je ſaiſis un perroquet qui ſe tourmentoit dans une cage & crioit *quel meurtre!* mots qu'il avoit ſouvent entendu repeter. Je lui coupai la têre & la fourrai dans la bouche du Bourgeois mort, en diſant quelques plaiſanteries qui m'attirerent de nouveaux applaudiſſemens. Un jeune Gentilhomme de mon âge que l'on nommoit Gruchi, me dit alors d'un ton ironique, qu'on étoit bienheureux de tenir de la nature d'auſſi belles diſpoſitions que les miennes.

Il déplut par ce trait railleur
toute la Compagnie, qui con-
ut de là que le jeune Gruchi
vec ses sentimens de compassion
d'humanité ne feroit jamais
rtune dans le métier & on le
ndamna tout d'une voix à ne
int passer outre. Son pere com-
e si ce reproche eut deshonoré
n fils, demanda grace pour
i! Il promit de l'aguerir, &
ur expiation de sa foiblesse, il
fit boire sur le champ un grand
rre du sang des mourans.
C'est ainsi que ce malheureux
mpagnon de mes miseres me fit
confession dans l'amertume de
n cœur. J'avois resolu de ne rien
e de sa vie à Monneville & à
land, de peur qu'ils ne pris-
t moins de soin de lui; mais
e mit par sa mort en état de
passer de nous tous. Monne-
e nous le voyant couvrir de
le se mit à soupirer & nous re-

gardant triſtement : ce n'eſt pas la peine d'en faire à deux fois, nous dit-il, faites-moi une place auprès de ce miſerable ; auſſi bien c'eſt à moi de partir le premier. En eſſayant d'aller plus loin je ne ferai que vous embaraſſer & vous empêcher peut-être vous-même de gagner le Cap-Corſe. Tâchez, Meſſieurs, d'y arriver ſeuls & ne vous obſtinez point à vous perdre en voulant me ſauver.

Ces paroles de Monneville nous attendrirent, & nous lui dîmes que s'il perdoit ainſi tout eſpoir & ne faiſoit pas un dernier effort, nous allions demeurer avec lui & nous laiſſer mourir lâchement. Je tâchai pourtant de le conſoler, en lui proteſtant que s'il vouloit rappeller tout ce qui lui reſtoit de forces pour nous ſuivre, nous allions nous abandonner aux premiers Negrés que nous rencontrerions pour périr enſemble par

rs mains, ou pour en obtenir
ſecours. Monneville ſe rendit,
nous partîmes auſſi-tôt après
oir bû copieuſement de l'eau de
tre Riviere.

Tout épuiſez que nous étions,
us nous mîmes en chemin dans
réſolution de ne nous pas arrê-
ſitôt, & nous marchâmes aſſez
e, même juſques vers les huit
neuf heures du matin, que nous
uvâmes des Negres occupez,
ce qu'il nous ſembla, à faire
eſpece de chauſſée dans un
os ruiſſeau. Quelle que pût être
r cruauté, nous étions dans un
t à la déſarmer. Et comme ſi
eule néceſſité nous avoit donné
forces, nous ceſſames d'en
oir dès que nous vîmes d'autres
nmes qui pouvoient nous ſe-
rir.

Nous n'eûmes pas le choix de
maniere dont nous les ſalu-
ns. Nous tombâmes de foi-

bleſſe à leurs pieds. Ils nous donnerent d'abord à manger un peu de ris. Ce qui ſans doute nous ſauva la vie. Après nous avoir examinés avec attention pendant un quart-d'heure ſans nous parler, ils ſe remirent tous à l'ouvrage, excepté deux des plus vieux qui reſterent auprès de nous comme pour nous garder. Le premier effet que produiſit en nous la nourriture que nous venions de prendre, fut de nous ôter un étourdiſſement que nous ſentions tous ; & elle nous cauſa enſuite un ſi grand aſſoupiſſement, qu'en moins d'une demi-heure nous nous endormîmes tous trois d'un profond ſommeil.

Quelques heures après nous nous réveillâmes en ſurſaut au bruit que fit en arrivant une nouvelle troupe de Negres, à la tête de laquelle étoit le Chef du Canton à qui l'on avoit été donner

avis

avis de notre arrivée. Concevez, s'il eſt poſſible, quel fut notre étonnement quand il nous ſalua, & nous dit en François : *D'où êtes vous.* Nous crûmes entendre la voix d'un Ange. Je lui appris en peu de mots de quelle nation nous étions & les diſgraces qui nous étoient arrivées. Sur quoi il nous exhorta à prendre des forces, nous aſſurant que nous pouvions nous croire autant en ſureté avec lui qu'en France.

Pour nous faire revenir de la ſurpriſe où il nous voyoit, il nous conta qu'il avoit été élevé à Paris dès l'âge de dix ans, qu'il y avoit été baptiſé à Saint Sulpice, & tenu sur les fonts de Baptême par Madame la Ducheſſe de Berry toute jeune, & qu'enſuite on l'avoit renvoyé à Juda au Comptoir François, dans l'eſperance qu'il y ſeroit d'une grande utilité pour le Commerce ; mais qu'il avoit bientôt

tout quitté pour ſe rejoindre à ſes Compatriotes, avec leſquels, quoique fort groſſiers, il s'accommodoit encore mieux qu'avec les François, parce que, diſoit-il, je trouve qu'il vaut mieux vivre en Maître avec des ſtupides, qu'en Eſclave avec des gens d'eſprit.

Il ſçavoit ſon Paris parfaitement, il en nomma tous les Quartiers à Monneville & à Roland, de même que pluſieurs familles que ce dernier connoiſſoit particulierement. Le généreux Negre bien-aiſe d'avoir occaſion de nous marquer qu'il avoit appris à vivre en France, fit tout ce qu'on auroit pû attendre du François le plus poli. Il fit faire des eſpeces de brancars ſur leſquels on nous porta par ſon ordre juſqu'à ſon Village, qui étoit aſſez loin de là

Dès le ſoir, il nous régala de Cabris, & le lendemain il fit tuer exprès pour nous le meilleur de

ix ou ſept jeunes Porcs qu'il
voit fait acheter pour en peupler
on Canton. Il ne tint qu'à nous
e demeurer avec lui juſqu'à ce
ue nous fuſſions entierement ré-
ablis. C'eſt ce que nous ne pû-
nes gagner ſur nous. L'impa-
ence de nous revoir en Mer nous
rit dès qu'il nous eut dit qu'il n'y
voit plus que deux petites jour-
ées de là au Cap-Corſe, & que
s Negres dont il nous faudroit
averſer les Villages n'étoient
as de mauvais hommes.

Après cinq ou ſix jours de re-
os & de bonne chere, nous lui
mandâmes notre audiance de
ngé, & ce brave Filleul de Ma-
me la Ducheſſe de Berry nous
yant déterminés à partir abſo-
ment, nous donna un jeune
egre pour nous conduire & por-
des vivres pour toute notre
ute. Ce ne fut pas tout, il nous
préſent d'une demi-livre de

O ij

poudre d'or, & ce qui me charma le plus en mon particulier, c'est qu'il me prêta un bon sabre qu'il avoit apporté de Juda, me priant de le lui renvoyer par son Negre sitôt que nous serions arrivez. Il nous conseilla de marcher plus de nuit que de jour à cause des chaleurs; & pour reconnoissance de tant de bons traitemens, il n'exigea de nous que la promesse de faire ses complimens à cinq ou six Valets & Servantes de Paris, avec lesquels il avoit été lié specialement & dont il nous répeta plusieurs fois les noms & les surnoms.

Nous trouvâmes dès le premier jour une des trois grandes Rivieres qu'il nous avoit dit être entre son Village & le Cap-Corse & comme Monneville ne sçavoit pas nager, il fallut le charger sur mon dos. Nous pensâmes nous noyer tous deux. Ce qui fut cause

que pour lui faire paſſer les deux
autres Rivieres, nous attachâmes
enſemble quelques pieces de bois,
ce qui faiſoit une eſpece de petit
radeau que nous pouſſions Roland
& moi en nageant.

Nous paſſâmes près de pluſieurs petits Forts Européens, où
il n'y avoit dans chacun qu'une
Garniſon de quatre ou cinq Soldats; leur petit nombre les tenant
en garde contre la ſurpriſe, ils
refuſerent tous de nous y recevoir,
& menacerent même de tirer ſur
nous, ſi nous en approchions. Notre guide nous fit auſſi voir en paſſant une mine d'or. * Tous les
Negres qui y étoient avoient des
anneaux d'or aux doigts des pieds
& des mains. On en voyoit juſques
dans leurs cheveux. Les petits
fourneaux où ils faiſoient ces bagues, des cœurs, & autres pareils

* Saint George de la mine à trois lieuës du
Cap-Corſe.

petits bijoux étoient ſous terre & en mauvais ordre. Aúſſi tous leurs ouvrages paroiſſoient-ils très-mal faits. A peine reſſembloient-ils aux choſes dont ils portoient le nom. Ils nous en donnerent pour de la poudre d'or, avec beaucoup d'équité & preſque poids pour poids.

Nous arrivâmes enfin au Cap-Corſe, où nous avions tant d'envie de nous voir, ſans preſſentir le nouveau malheur qui nous y attendoit. Nous retombâmes entre les mains du même Capitaine Anglois qui nous avoit fait priſonniers. Quand il nous revit, il crut que c'étoit une viſion, ne pouvant s'imaginer que l'on pût échapper aux périls où il nous avoit expoſez en nous mettant à terre. Aſſurément, dit-il, en me montrant du doigt à Monſieur Cazali, ſi nous ne mettons cet enragé à la bouche du canon, nous

ne nous en déferons jamais. Vous ne gagneriez pas à le faire, lui répondis-je en Anglois. Du moins si vous l'aviez fait plûtôt, vous y auriez perdu ma rançon & celle de mes Camarades que nous vous apportons. Alors nous lui présentâmes ce que nous avions de poudre d'or, qu'il prit sans façon, & après que nous lui eûmes raconté toutes les peines & les miseres que nous avions souffertes, durant le penible voyage qu'il nous avoit fait faire à pied si cruellement, il nous envoya dans un souterrain sans s'expliquer sur le traitement qu'il prétendoit nous faire.

Monsieur Cazali sollicita fortement en notre faveur. Il représenta au Capitaine que nos deux Compagnons qui étoient morts miserablement avoient assez payez pour nous, & qu'il étoit persuadé qu'il auroit la générosité de nous laisser joüir en liberté

d'une vie qu'avoient épargnée les Negres & les Monſtres. Notre Avocat ne gagna rien, & nous demeurâmes encore quinze jours dans le ſouterrain. Nous n'en ſortîmes même qu'à l'occaſion d'une ſotiſe, qui ſeule auroit dû m'y faire enfermer, ſi les hommes n'étoient pas auſſi corrompus qu'ils le ſont, & auſſi familiers avec le crime.

D'abord Monſieur Cazali n'avoit ſongé qu'à nous procurer une nourriture capable de nous rétablir, en nous envoyant ſouvent en ſecret d'excellens morceaux dont il ſe privoit lui-même, me vint un jour faire une aſſez longue viſite dans ma priſon ; & s'étant apperçû que je n'avois ſur le corps que les mauvais reſtes de ma chemiſe bleüe qui me couvroient à peine la moitié du corps, il m'envoya dès qu'il fut de retour chez-lui une de ſes chemiſes par une

Negresse qui le servoit. Cette friponne ne s'acquitta qu'à demi de sa Commission. Elle se contenta de me faire des complimens de la part de son Maître, & d'y joindre de la sienne une infinité de choses obligeantes ; mais elle garda la chemise.

Lorsqu'elle fut retournée de ma prison chez-elle, Monsieur Cazali lui fit bien des questions sur mon compte, & il jugea par les réponses qu'elle lui fit qu'elle n'avoit pas donné la chemise. Il lui demanda pourquoi elle en avoit usé ainsi. Elle prit le parti de dire effrontement que la chemise lui appartenoit légitimement, & que je lui en avois fait present pour avoir ses bonnes graces. Elle soutint ce mensonge avec tant de fermeté, que Monsieur Cazali la crut pieusement, quoiqu'elle eut tout au moins quatre-vingt bonnes années.

Il trouva ce trait ſi plaiſant, qu'il ne put s'empêcher d'en faire part à quelques Officiers Anglois qui s'en divertirent avec lui. Ils conterent enſuite cette belle hiſtoire au Capitaine qui en rit encore plus qu'eux. Pour ſe procurer à mes dépens une nouvelle ſcene Comique, ils m'amenerent tous en cérémonie après ſouper cette beauté bizayeule. Pluſieurs flambeaux la précedoient comme une mariée que l'on auroit conduite au lit nuptial. Je vis bien que tous ces gaillards venoient là pour s'égayer à mes frais, & ſans ſçavoir encore pourquoi ils prenoient ce divertiſſement, je me prêtai de bonne grace à leurs plaiſanteries. Je badinai avec eux ſur les charmes de la belle Brune, & ce que je leur dis là-deſſus les mit de ſi bonne humeur, que Monſieur Cazali nous vint dire le lendemain que nous étions libres, & qu'on

nous alloit conduire à Juda, où l'on me permettoit même de mener avec moi ma jeune Maîtresse.

Juda sur les Côtes de Guinée est un Port neutre en temps de guerre. Les gros Vaisseaux n'y sçauroient entrer, & sont obligez de rester à la rade, parce qu'il y a une barre ou une espece de banc de sable qui leur en bouche l'entrée. Cette barre fait faire des lames d'eau qu'il faut prendre bien à propos, même avec des Chaloupes pour n'y pas périr. Le Vaisseau qui nous portoit à Juda y alloit acheter des Negres. Quand nous fûmes dans sa Chaloupe, je m'apperçûs que les Anglois faisoient une mauvaise manœuvre en passant la barre; je voulus gouverner, on m'en empêcha, & nous fimes capot dans le moment.

Il y a toujours là beaucoup de Negres qui accoutumés à ces sor-

tes d'accidens & ſeurs d'attraper quelque récompenſe ſe jettent à l'eau & vont ſecourir ceux qui en ont beſoin. Deux d'entre eux m'aiderent d'abord à ſauver Monneville, puis donnant mon attention à Roland mon autre camarade, je le vis aſſez loin de moi & il me ſembla qu'il ſe noyoit. Je laiſſai auſſi-tôt Monneville entre les mains de deux Negres & je me rendis promptement auprès du Pariſien, que je racrochai par les cheveux. J'eus bien de la peine à le ſoutenir ſur l'eau juſqu'a-ce qu'il me vint du ſecours, parce qu'il n'avoit plus de connoiſſance & qu'il ne s'aidoit aucunement. Nous le crûmes mort quand il fut à terre; cependant il reprit inſenſiblement ſes eſprits & vingt-quatre heures après il n'y paroiſſoit plus.

Nous nous aperçumes bien que nous étions enfin avec des com-

patriotes. Monsieur de Chamois Gouverneur du Fort François de Juda eut pour nous des bontez qui tenoient moins d'un bon François que d'un pere. Il nous fit laver, frotter, raser, fournir du linge, des habits, de l'argent & nous donna sa table tant que nous y restâmes. Que ne fit-il pas pour nous engager à ne le point quitter ! avec quelle ardeur nous offrit-il de contribuer à nous faire faire une fortune considerable ! Il est constant qu'il auroit eu grand besoin de nous dans le pays. Il se donnoit la peine d'enseigner lui-même l'art militaire à beaucoup de Negres, avec lesquels il auroit bien voulu secourir son allié le Roi de Juda, qu'accabloient ses voisins, mais il lui falloit des Officiers à la tête de ses Negres, sans quoi c'étoient toujours de mauvaises troupes. Il ne fit aucun effort pour retenir Monneville,

quand il sçut pour quel sujet & avec quels ordres il avoit quitté la France ; mais pour Roland & moi il nous declara en termes formels qu'il ne nous laisseroit point sitôt échaper.

Il se passa près de trois mois avant qu'il se presentât aucune occasion de nous remettre en mer, & je desesperois presque de quitter ce pays, quand un Flibustier de la Martinique vint moüiller à la rade de Juda. C'étoit le Vaisseau nommé *le Brave*, de six pieces de canon, dont l'Armateur s'appelloit Hervé, & le Capitaine de Gennes. Il y avoit dessus plusieurs Flibustiers de S. Domingue qui me connoissoient. Quand ils aprirent que j'étois là, ils vinrent avec leur Capitaine me prier de me joindre à eux ; ce que je leur promis de faire, même malgré Monsieur Chamois, s'il vouloit s'y opposer.

Je m'attendois effectivement
ue ce Gouverneur pourroit être
enté d'y mettre obstacle ; nean-
noins nous ne lui en eûmes pas
lutôt demandé la permission Ro-
and & moi, qu'il nous l'accorda,
n nous témoignant avec poli-
esse le regret qu'il avoit de nous
erdre. Il exigea pourtant de nous
ne chose que nous ne pûmes lui
efuser ; c'étoit de lui prêter la
ain pour une expedition qu'il
éditoit. Après quoi il consenti-
it à notre séparation, pourvû
u'à notre place on lui laisseroit
u moins une autre personne de
équipage.

Roland plus sage que moi s'of-
it de lui-même à rester, ce qui
un extrême plaisir à Monsieur
e Chamois, parce que le Pari-
en étoit un fort brave garçon,
en entendu & qui lui devoit
re d'un grand secours. Ce qui
gagea Roland à prendre cette

resolution, c'est que les périls qu'il avoit courus sur mer & surtout le dernier, dont je venois de le sauver, l'avoient dégouté de cet élement. L'acquisition de la poudre d'or des Negres, quoique plus lente, lui parut preferable à l'attente de ces grands coups de Flibuste que peu de gens ont le bonheur de faire.

Il fit en effet si bien ses affaires à Juda, qu'en 1719. je l'ai vû passer par Nantes riche de quatre-vingt livres de poudre d'or qu'il portoit à Paris, dans le dessein de s'y établir avantageusement. Ma rencontre lui fit plaisir. Il ne se lassoit point de me repeter que je lui avois sauvé la vie; & je ne pus me défendre de recevoir de lui une livre de poudre d'or qui valoit alors environ deux mille cinq cens livres. Je ne sçai ce qu'il est devenu, je n'en ai point entendu parler depuis.

Pour revenir à Monsieur de
Chamois, il exigea que nous
allassions ravager l'Isle de Prince,
je ne sçai pour quelle raison ; car
il y avoit très peu de temps que
Monsieur Parent l'avoit saccagée
avec celle de Saint Thomé. L'isle
de Prince est presque sous la ligne,
& elle appartient aux Portugais.
Nous y arrivâmes en sept jours.
Nous prîmes terre à deux lieuës
de la Ville, conduits par un Mu-
lâtre fils d'un Blanc & d'une Sau-
vagesse de cette Isle. Il connois-
soit le pays, & Monsieur de Cha-
mois nous l'avoit donné pour nous
servir de guide. Il prit si bien sa
route & son temps que nous nous
avançâmes jusqu'à l'entrée du
Fauxbourg sans être découverts.

Nous le fûmes alors par quel-
ques Negres qui donnerent l'al-
larme dans la place. Nous senti-
mes bien que sans la surprise nous
ne l'aurions jamais emportée, à

cauſe de notre petit nombre, puiſque cinquante Bourgeois nous arrêterent pendant une groſſe demi-heure ſur un pont fort étroit par lequel il nous falloit paſſer. Ils ne firent cette reſiſtance que pour donner aux autres habitans le loiſir de ſe retirer dans les bois avec ce qu'ils avoient de meilleur, puiſque les défenſeurs du pont n'eurent pas plutôt lâché pied pour s'enfuir à la débandade, que nous nous rendimes maîtres de la Ville ſans oppoſition. Les habitans qui s'étoient enfermez dans la Citadelle, l'abandonnerent pendant la nuit ; deſorte que le jour ſuivant nous y entrâmes ſans coup ferir. Nous y trouvâmes huit pieces de canon que nous enclouâmes & renverſâmes dans les foſſez.

Monſieur Parent avoit ſi bien ruiné les Habitans de cette Iſle, que nous n'en pûmes rien tirer par

les contributions. Ainſi, après avoir occupé quelques jours leurs maiſons, tandis qu'ils couchoient dans les Bois, nous y mîmes le feu, afin que Monſieur de Chamois apprit que nous lui avions du moins tenu parole. Nous réſolûmes enſuite d'aller ſur les Côtes de Breſil; mais avant notre départ de cette Iſle, nous commençâmes à éprouver ce que le ſort nous gardoit pour ce voyage. En voulant enlever quelques troupeaux de Moutons, pluſieurs de nos Camarades furent pris par les Habitans, & déchirez ſi cruellement, que nous réſolûmes de venger leur mort. Par malheur les Ennemis à qui nous avions affaire étoient ſi alertes, qu'ils nous échappoient lorſque nous nous imaginions les tenir. Leurs partis ſurprenoient toujours quelques-uns de nos gens; ajoûtez à cela les chaleurs du climat encore plus

difficiles à ſupporter que les fatigues de nos courſes. Pluſieurs de nos Compagnons tomberent malades. Il en mourut dans l'Iſle une partie, une autre ſur Mer, de façon que nous perdîmes du moins vingt perſonnes en voulant imprudemment en venger trois ou quatre.

De là juſqu'aux Côtes de Breſil nous fûmes retenus ſi long-temps en Mer par le gros temps, que l'eau commençoit à nous manquer quand nous y arrivâmes. Ainſi notre premier ſoin fut de chercher de l'eau douce. Pour cet effet, nous deſcendîmes à terre deux nuits de ſuite ſans en trouver, ce qui nous fit réſoudre à en prendre le jour ſur quelque rivage écarté. Cela ne nous réüſſit point. Nous fûmes apperçûs & repouſſez partout.

Le plus grand mal que nous firent les Portugais, c'eſt que nous

ayant vûs pendant le jour examiner l'embouchure d'une petite Riviere, & ne doutant point que nous n'eussions dessein d'y faire une descente pendant la nuit, ils nous y dresserent une embuscade. Dès le troisiéme voyage que nous y fimes, ils enleverent notre Chaloupe, & dix de nos Camarades qu'ils surprirent furent massacrez, sans qu'il nous fût possible de les secourir.

Après ce malheur, nous fûmes trois mois entiers le joüet des vents, tantôt poussez par devant Rio-Janeiro, vers Buenos-aires, & quand nous comptions d'y pouvoir relâcher, nous étions aussitôt ramenez le long des Côtes vers Cayenne, où nous abordâmes à la fin tous malades, ayant été long-temps réduits à ne boire chacun qu'un demi-verre d'eau en vingt-quatre heures, & à n'avoir enfin que nos voiles à succer

le matin quand elles étoient moüillées par la rosée.

Hors d'état de pouvoir tenir la Mer, nous résolûmes de nous retirer à la Martinique, sitôt que nous fûmes un peu rétablis. Avant que d'y arriver nous rencontrâmes en chemin Monsieur Dugué Capitaine de Flibustiers de Saint Domingue, qui avec un équipage gaillard & frais embarqué, faisoit route vers Angole * sur le *François*, Bâtiment de huit pieces de canon. Nous parlementâmes. Nous leur contâmes notre desastre, & comme je sçavois que de Gennes alloit désarmer, j'acceptai la proposition que Dugué me fit de me prendre sur son bord.

Monneville n'avoit garde de me suivre. Il étoit si fatigué de la Mer & des miseres qu'il avoit souffertes, qu'il n'étoit pas recon-

* Sur les Côtes d'Affrique vers les 10. degrés de latitude Meridionale.

oiſſable. Il me conjura les larmes
ux yeux de ne le pas quitter &
e le conduire en France, m'aſ-
ırant qu'il y avoit dequoi me
ıire vivre heureux avec lui, &
ı'offrant dès lors la moitié de
on bien; mais je n'étois pas en-
ore aſſez las de la Mer pour ac-
epter ſes offres. Tout ce que je
ûs faire pour lui, fut de prier de
ennes de lui chercher occaſion
e repaſſer en France, & de me
endre caution de tout ce que
on ami lui pourroit devoir.
Dugué avoit le plus fort équi-
ıge que j'euſſe encore vû dans
Flibuſte, & ſon Vaiſſeau étoit
cellent voilier. Ainſi je me trou-
i là avec des Camarades, qui
ayant pas moins bonne opinion
eux-mêmes, que de diſpoſition à
en faire, me promettoient de me
dommager de la mauvaiſe équi-
e que je venois de faire. Nous
llâmes pas juſqu'aux Côtes

d'Affrique pour mettre à l'épreuve leur bonne volonté. Nous rencontrâmes à la hauteur de l'Isle de Sainte Helene, où nous comptions tous de relâcher, un Vaisseau Anglois de trente pieces de canon.

Nous nous disposâmes à l'aborder, & lui à éviter l'abordage. Il fit feu sur nous pendant deux heures entieres & nous tua bien du monde. Le malheureux Dugué fut du nombre des morts, & l'on me fit Capitaine sur le champ. Je me mis aussi-tôt à donner mes ordres pour l'accrocher ; & la longue resistance des Anglois nous animant contre eux aussi-bien que la mort de notre Chef, nous les maltraitâmes si fort, que losqu'ils amenerent, il n'en restoit presque pas un qui fût en état de se défendre.

L'extrême desir que j'avois de me venger des maux que les Portugais

tugais m'avoient faits, fut cauſe que je propoſai à mon petit Conſeil de retourner en Amerique croiſer ſur les Côtes du Breſil. Mon avis fut approuvé unanimement, quand j'eus fait obſerver la difficulté qu'il y avoit à nous défaire de notre priſe ailleurs qu'à Saint Domingue ou à la Martinique, & que je leur eus repréſenté que rarement les Flibuſtiers faiſoient fortune ſur les Côtes d'Affrique, parce qu'il s'y rencontroit preſque autant de Vaiſſeaux de guerre que de Marchands, & qu'il n'y avoit point là pour eux de retraites commodes.

Quand nous approchâmes du Breſil, nous envoyâmes ſix des nôtres avec quelques Anglois au petit Goave pour y vendre notre priſe, & revoyant ces petites Iſles où deux mois auparavant on m'avoit refuſé de l'eau, j'y fis faire des deſcentes, que les Pêcheurs

qui les habitent ne pouvoient plus empêcher. Nous mîmes tout à feu & à sang & jettâmes dans la mer une quantité prodigieuse de poissons secs que nous y trouvâmes & qui faisoient tout leur bien. Nous passâmes pendant la nuit tout au travers de la riviere du Janeiro pour aller faire du bois & de l'eau dans l'Isle de sainte Anne.

Quoique cette Isle soit fort petite n'ayant guere qu'une lieuë de circuit, il y a cependant vers le milieu un très beau bassin d'eau douce. C'est là que j'ai vû des oiseaux d'une couleur bien extraordinaire. Leur corps étoit d'un rouge fort vif, leurs aîles & leurs queuës du plus beau noir du monde. Nous aprochâmes ensuite du continent & faisant de temps en temps des descentes, nous ruinions les habitations & mettions à un prix excessif la liberté des prisonniers

qui pouvoient se racheter.

Nous enlevâmes entre autres à douze lieuës du Rio Janeiro un Capitaine Garde-Côte, sa femme, deux grandes filles, un Carme & plusieurs Esclaves. Le Carme étoit frere du Capitaine & s'étoit transporté chez lui de son Convent de Saint Sebastien * par ordre exprès de leur bonne mere, qui vouloit avant que de quitter ce monde, avoir la consolation de voir ses deux fils assemblez & leur donner sa bénédiction. Cette pieuse mere, après leur en avoir départi à chacun sa part & portion, prenoit congé d'eux, quand nous assaillimes l'habitation. Les premiers coups que nous tirâmes interrompirent le lugubre ceremonial de leurs adieux, & une frayeur muette succeda aux plaintes & aux cris mesurez dont la maison venoit de retentir.

* Capitale de la Province du Rio Janeiro.

Perſonne ne fit mine de s'oppoſer à nous qu'une jeune Dame plus aguerie que les autres, qui ſe mit en devoir de nous fermer impoliment la porte au nez ; mais par malheur pour elle un coup de mouſquet l'envoya dans l'inſtant tenir compagnie à la bonne femme. Le Carme effrayé s'enfuit dans le jardin. Le Capitaine qui s'y étoit pareillement jetté tirailla d'abord ſur nous, ſans s'apercevoir que nous enlevions ſa femme & ſes filles. Dès que ſes yeux furent frappez de ce ſpectacle & qu'il prit garde que nous nous préparions à mettre le feu à la maiſon, il ceſſa de ſe deffendre & ſe rendit de bonne grace. Le Moine y fit plus de façons. Il nous ſomma d'abord de la part du Ciel de lui laiſſer la vie, puis comme s'il ſe fut défié d'obtenir de nous cette grace de cette façon, il ſe radoucit tout à coup,

ſe proſterna humblement à nos pieds & nous conjura par le cierge beni à la clarté duquel l'ame de ſa mere venoit de s'envoler, & qu'il tenoit encore entre ſes mains.

Ne jugez pas de moi par l'habit, nous crioit-il ; je ſuis Prêtre, Meſſieurs. Ne trempez point vos mains dans le ſang d'un Eccleſiaſtique, d'un Religieux, d'un Carme. Je ne vous demande que la vie. Accordez-la moi par pitié, ou plutôt pour votre propre intereſt. Je connois cette habitation & je m'offre à vous indiquer tout ce qu'il y a de bon & qui vaut la peine d'être emporté. A un diſcours ſi pathetique, nous le raſſurâmes, à condition qu'il nous tiendroit parole ; ce qu'il ne manqua pas de faire. Il nous ouvrit tout ce qui fermoit à clef, en nous diſant : prenez, Meſſieurs, tout eſt à vous ; & il diſoit ces

paroles avec tant d'ardeur, de bonne foi & de desintereſſement, qu'il n'étoit pas poſſible de douter qu'il n'eût ſincerement renoncé aux biens terreſtres.

Nous lui eûmes obligation de bien des choſes, qui ſans lui auroient échapé à nos recherches, & ſur tout de douze Negres qu'il nous fit prendre dans un endroit, où jamais nous ne nous ſerions aviſez de les aller chercher. Ils ne firent aucune reſiſtance, perſuadez qu'ils étoient, comme l'âne de la fable, que puiſqu'il leur falloit être toujours eſclaves, il leur devoit être indifferent de qui ils le fuſſent.

Comme il eſt difficile de contenter tout le monde, le procedé généreux du Carme revolta toute ſa famille. Sa belle-ſœur principalement, un peu mutine de ſon naturel, s'emporta contre lui ſans ménager les termes. Le pourriez-

vous croire, Messieurs, nous dit-elle, quand ils furent tous sur notre bord, que cette creature qui vient de périr étoit la compagne de ce Reverend Pere, qui a eu l'effronterie de l'amener chez moi, quoiqu'il n'y vint que pour recevoir les derniers soupirs de sa mere.

Elle alloit continuer l'éloge du Moine, quand son mari lui imposa silence pour nous faire excuse de son emportement. Vous voyez bien, Messieurs, nous dit-il, que c'est la colere qui répand tant de venin sur le portrait qu'on vous fait de mon frere. C'est un coquin, j'en demeure d'accord, mais on n'auroit pas dû vous le dire pour notre honneur & pour celui de la Religion. Ne soyez pas scandalisez de ce que vous venez d'entendre. Les Religieux ne sont point tous tels qu'on vous a dépeint celui-ci. Ils sont éclairez, vertueux,

zelez pour la foi & toujours prêts à la ſceller de leur ſang.

Le bon Portugais ne diſoit rien qui ne fut veritable, mais il n'ajoutoit pas que dans ce nouveau monde il y avoit auſſi beaucoup de Moines ignorans, oiſifs, libertins & qui n'avoient pris le parti du Convent que pour vivre avec impunité dans le luxe, la moleſſe & l'abondance. Il ne nous avoüoit pas ce que nous ſçavions déja, que dans ce pays-là qui dit Moine, dit un homme puiſſant, abſolu, fier, indépendant, un homme craint des Grands, reſpecté & preſque adoré du peuple, qui n'a ni l'eſprit ni la hardieſſe de ſe ſcandaliſer de ſa conduite.

Comme ce n'étoit pas des mœurs de nos priſonniers qu'il s'agiſſoit alors, mais de leur rançon, nous les obligeâmes d'écrire au Gouverneur du Rio Janeiro dont ils étoient parens, que nous lui de-

mandions pour leur liberté une certaine quantité de farines, de viandes & d'eau-de-vie; que si nous ne recevions cette provision dans vingt-quatre heures, & s'il sortoit du Port le moindre Bâtiment, le Capitaine en répondroit aussi bien que toute sa famille. Aparemment que le degré de leur parenté avec le Gouverneur n'alloit pas jusqu'au droit hereditaire en faveur de celui-ci, puisqu'il le servit à point nommé, malgré ce que les conditions que nous lui imposions avoient de dur & de fier.

De notre côté, nous n'eûmes pas plutôt les provisions abondantes que nous avions demandées, que nous mimes nos prisonniers à terre très contents de notre procedé. Le Capitaine surtout nous témoigna qu'il étoit moins touché de la liberté qu'il recouvroit, que des égards & du respect que

nous avions tous eus pour ſa femme & pour ſes filles. Quant à elles, en tombant entre les mains des François, & des François Flibuſtiers encore, je ſuis ſeur qu'elles ne s'étoient point attenduës à tant de moderation. Véritablement je ne ſçai ſi la continence tant vantée de Scipion l'emportoit de beaucoup ſur celle que nous eumes dans cette conjoncture.

Pour le Carme il n'eut pas ſujet de ſe loüer de nous. Une heure avant qu'il nous quittât on lui fit une piece à laquelle je n'eus point de part & que je deſapprouvai fort. Quelques Flibuſtiers ſe firent un jeu de le traiter comme l'amant d'Heloïſe. Je les blâmai, & toutefois je ne pûs m'empêcher d'en rire auſſi lors que le Chirurgien à qui principalement je voulus faire des reproches, me dit du plus grand ſang froid du monde, que cette cure lui feroit hon-

neur, que l'operation n'avoit duré qu'une minute, qu'il répondoit de la guerison corporelle de son malade, & qu'il y avoit tout lieu d'esperer la spirituelle.

Le Gouverneur du Rio Janeiro fut outré de notre hardiesse, & regardant comme le dernier affront la loy que je lui avois imposée de nous fournir lui-même des vivres, il jura solemnellement ma perte & ne songea qu'à se venger. Il communiqua son dessein aux quatorze Capitaines des Côtes, & mettant ma tête à prix, il les pria de faire publier qu'il donneroit quatre mille pieces de monnoye d'or à celui qui la lui aporteroit. Quelle difference, grand Dieu ! je n'en trouverois pas aujourd'hui quatre sols !

Je me sentis si fier de l'honneur signalé que les Portugais daignoient me faire, que je leur donnois souvent occasion de tra-

vailler à gagner le prix proposé. Nous faiſions continuellement des deſcentes & dans nos pillages nous ne conſervions que les Negres ; puis quand nous en avions un certain nombre, nous mettions pavillon Anglois pour les aller vendre plus loin. On connut bientôt la tromperie, & ſans reſpect pour le pavillon bleu, on tiroit ſouvent ſur nous On nous dreſſa tant de piéges, que ma téte précieuſe penſa faire enfin le voyage du Rio Janeiro ſans le reſte de mon corps.

Le Gouverneur ayant appris que nous étions entre ſa Capitanie & celle de Spiritu-Sancto, fit ſortir ſur nous pluſieurs fregates, qui prenant le large, ſe flattoient de nous ſurprendre vers les côtes & nous y envelopper. Le Capitaine de la premiere que nous aperçumes fit une manœuvre dont tout autre que moi auroit été peut-

être la dupe comme je le fus. Il poussoit devant lui deux mauvais Bâtimens appellez Semaques, montez chacun de douze à quinze hommes, qui ne nous voyoient pas sitôt qu'ils feignoient de faire tous leurs efforts pour nous éviter, & cependant ils se laissoient prendre.

Quand la fregate parut à son tour ses sabors étoient fermez, ses voiles en pantaines comme celles d'un Vaisseau délabré, sa manœuvre languissante & sept ou huit hommes qui paroissoient dessus sembloient aussi se tourmenter pour nous échaper & gagner la côte. Je crus sottement que c'étoit un troisiéme Semaque aussi facile à prendre que les deux autres, & qu'il suffisoit d'aller voir avec notre chaloupe s'il n'étoit pas plus riche qu'eux. Le calme qui regnoit alors & qui nous empêchoit de le joindre aisément

avec notre Vaiſſeau, fut cauſe que je pris ce parti.

Je deſcendis donc dans la chaloupe avec une douzaine de Fliboſtiers, & nous l'eûmes bientôt atteint. Le trop de vivacité des Portugais nous ſauva. Au lieu de nous laiſſer monter ſur leur bord ſans ſe découvrir, ils ſe leverent avec précipitation dès que nous fûmes à la portée du piſtolet & firent ſur nous une décharge de deux à trois cens coups de fuſil qui nous troublerent terriblement. Notre chaloupe d'un autre côté penſa périr par le mouvement ſubit que nous fimes pour virer de bord à ce coup de ſurpriſe. Nous étions d'autant plus éloignez de nous y attendre, qu'à notre approche trois ou quatre de ceux qui paroiſſoient ſur la fregate avoient mis un pavillon François, comme malgré leurs camarades, & avoient crié vive le Roi

de France, nous disant qu'ils étoient Canoniers de Saint Malo, & qu'ils n'avoient pris parti parmi les Portugais que parce que Monsieur du Gué-Troüin les avoit laissez malades au Rio Janeiro, après l'expedition dans laquelle il avoit pillé cette Ville, pour venger les traitemens faits à Monsieur le Clerc.

Ils étoient effectivement Canoniers François; mais les traîtres après avoir trahi leur patrie ne demandoient qu'à faire triompher d'elle ses plus cruels ennemis. On peut juger dans quels termes nous les apostrophâmes en nous éloignant, tandis que ces perfides faisant usage de leur adresse nous répondoient à coups de canon, tant que nous fûmes à sa portée, & n'en tiroient guere à faux. Nous ne doutâmes point que cette fregate ne fut soutenuë & nous écartant d'elle & de la

cote à force de rames, nous tâchâmes d'éviter les ſuites d'une manœuvre ſi bien concertée. En effet au bout d'une heure nous découvrimes une autre fregate qui n'attendoit que le vent pour venir tomber ſur nous.

Une telle conſpiration contre ma tête ne demeura pas impunie. Je fis de nouvelles deſcentes & de nouveaux ravages, juſqu'à ce qu'ayant apris que pendant que nous nous amuſions à les faire, un riche Vaiſſeau revenant d'Angole étoit entré paiſiblement dans la Riviere du Janeiro. Nous changeâmes de batterie & réſolumes de croiſer quelque temps devant ſon embouchure. Nous eumes bientôt ſujet de nous en applaudir : Il n'y avoit pas un mois que nous y étions, quand nous aperçumes un Vaiſſeau que nous ne pûmes joindre qu'à la vûë de la côte. Il étoit de trente-ſix pie-

ces de canon. Il revenoit de la mer du Sud, & certainement on ne l'attendoit pas, puiſque depuis ſept ans qu'il étoit parti pour les Iſles Orientales, il n'avoit point donné de ſes nouvelles & qu'on le devoit croire perdu.

Le Capitaine étoit un jeune homme des plus braves, qui ne demanda pas mieux que d'en venir promptement à l'abordage, quoiqu'il n'eut que cent hommes d'équipage. La vûë de leur patrie, où ils rapportoient de grandes richeſſes après tant de travaux & de dangers, leur inſpiroit à tous un courage heroïque. Pendant plus d'une demi-heure que nous reſtâmes en deux fois ſur leur pont, il nous fut impoſſible de gagner ſur eux le moindre avantage. Ils nous faiſoient toujours déborder & retirer honteuſement à notre Vaiſſeau. Il ſe faiſoit alors une ſuſpenſion d'armes de part & d'autre,

comme pour reprendre haleine, puis quand nous retournions à la charge, nous trouvions une égale resistance.

Pleins de honte & de dépit nous redoublâmes nos efforts & resolumes la troisiéme fois d'y périr plutôt que de reculer. J'avois remarqué, qu'après la premiere décharge de leur mousqueterie, les Portugais s'en tenoient comme nous à l'arme blanche & combattoient presque tous l'épée à la main. J'en parlai à mes camarades & leur ordonnai de s'attacher chacun à son homme autant que cela se pourroit. Ce qui nous réussit parfaitement, parce que nos ennemis avoient moins d'adresse que de courage, & que se battant avec fureur & par consequent sans mesure, ils ne faisoient point de fautes dont nous ne sçeussions tirer avantage. Leur nombre commença donc à diminuer plus que

e notre, & quoiqu'ils combatissent toujours avec le même acharnement, nous sentimes bien que la victoire étoit à nous.

Le Capitaine voyant enfin qu'il n'y avoit plus de ressource, se etta à la Mer pour essayer de gagner le rivage en nageant, & se sauver du moins avec ce qu'il avoit sur lui, mais il reçut dans l'eau un coup de fusil qui lui cassa la cuisse. Il fut contraint de se nommer pour conserver sa vie. Le reste de l'équipage demanda quartier en même temps. La bravoure de ces Portugais fit changer en estime la haine que nous avions pour toute la nation. Nous fimes panser les blessés, & n'eûmes pas moins de soin d'eux que de nos propres Camarades.

En deshabillant pour cet effet le Capitaine qui n'avoit plus de connoissance, nous trouvâmes dans sa chemise plusieurs paquets

de petits cailloux bien envelopez, & comme je ne me connoiſſois guere en pareille marchandiſe, je la regardois attentivement. J'entendis une voix foible, qui de la foule des morts & des mourans me diſoit *Diemainté Diemainté, Signor fortouna, fortouna.* C'étoit un Portugais expirant, qui dans la crainte que notre ignorance ne nous fit mépriſer & perdre un butin ſi précieux, avoit la bonté de nous en faire connoître la valeur. C'étoit une quantité conſiderable de diamans brutes. Il y en avoit du moins pour trois cens mille livres, ſi j'en juge par la part que j'en eûs. J'en vendis à Nantes en 1713. une partie à Monſieur de Bonnefond Commiſſaire à Breſt, & à Monſieur de Pradine frere de ce Monſieur Cazali, Capitaine de Corſaire dont j'ai parlé.

Je gardai cinq ou ſix jours une

vingtaine de Portugais qui ne voulurent pas mourir de leurs blessures. Nous fimes tous nos efforts pour les engager à rester avec nous & à remplacer les Camarades que nous avions perdus. Ces Portugais si braves & si dignes d'être Flibustiers, ne furent point tentés de cette qualité. Ils aimerent mieux l'état obscur de Bourgeois du Rio-Janeiro. Nous les mîmes donc à terre à vingt-cinq lieuës de cette Ville, leur laissant leurs habits, des vivres, & beaucoup plus d'argent qu'il ne leur en falloit pour s'y rendre. Nous fimes plus : Voyant que notre prise étoit des plus riches, nous leur donnâmes une assez grosse partie de leurs marchandises pour les sauver de la mandicité.

Leur Capitaine qui guerit de sa blessure se sentit si touché de notre procedé, que s'adressant aux Portugais : Non, leur dit-il,

ce n'eſt pas les François qu'il faut regarder comme nos Ennemis ; ce ſont les Miniſtres de la Cour de Liſbonne qui oſent declarer la guerre à une ſi généreuſe nation ; puis ſe tournant vers nous, il nous jura ſur ſon honneur qu'il étoit moins ſenſible à la perte de ſes richeſſes qu'à notre générofité. Il ajouta qu'en ſa conſidération, j'allois être autant aimé dans ſa Ville que j'y étois haï. J'aimai mieux l'en croire ſur ſa parole, que d'éprouver s'il avoit aſſez de crédit pour cela ſur l'eſprit de ſes Compatriotes.

J'enmarinai ma priſe que je menai à Saint Domingue, où nous la vendîmes dix-huit cens mille livres. Quelque temps aprés, au commencement de 1612. je paſſai à la Martinique, où j'appris que Monſieur Phelipeaux qui en étoit Gouverneur faiſoit armer pour une entrepriſe contre les Anglois.

On avoit résolu de leur enlever Antigues, ou du moins d'y faire le ravage. Ce fut Monsieur de Cassare qui se chargea de l'expédition. Il prit pour cela cinq Vaisseaux de Roy & trois mille hommes de troupes, ausquelles Monsieur Phelipeaux nous engagea de nous joindre près de trois cens Flibustiers qui nous trouvions alors à la Martinique.

Les Anglois étoient sur leurs gardes, & nous essayâmes inutilement de faire une descente dans Antigues. Monsieur de Cassare en fut piqué jusqu'au vif, & ne voulant pas qu'il fût dit qu'il avoit fait en vain une telle levée de bouclier, il rabatit sur Mont-Sarra, où les Anglois se trouverent trop foibles pour empêcher notre débarquement. Ils avoient en récompense fait huit ou dix petits retranchemens qu'il falloit forcer avant que d'arriver à la Ville.

Monſieur de Caſſare rangea ſon armée en bataille, & ordonna aux Flibuſtiers d'être exacts à l'ordre comme les autres troupes.

Nous gardâmes donc gravement les rangs juſqu'au premier retranchement que nous emportâmes après quelque réſiſtance. Nous fûmes choqués de cette façon de combattre; & trouvant ridicule le flegme avec lequel les Soldats d'un Bataillon comptent diſcretement leurs pas, & ne ſongent qu'à meſurer leur démarche, tandis que les Ennemis ont le temps d'en déranger la ſimetrie à coups de fuſil, nous nous laiſſâmes aller à notre impetuoſité dès le ſecond retranchement, & laiſſant là les drapeaux, les tambours pour courir à la débandade ſur les Anglois, nous les pouſſâmes de retranchement en retranchement, & nous entrâmes avec eux dans la Ville.

Monſieur de Caſſare fut alors ›ien obligé de doubler le pas. En ntrant dans la place, il nous fit es plus rudes réprimandes. Il ous repreſenta qu'outre la faute e déſobéïſſance, nous nous étions xpoſez à nous faire tous tailler n pieces par notre imprudente ivacité. Cependant comme il oyoit ſon éloquence contredite ar l'évenement & notre étourerie juſtifiée, il n'en fut plus queion, & le reſte du jour fut emloyé à piller la Ville & à ruiner :s habitations.

Le butin ſe portoit en commun r les Vaiſſeaux pour être partagé la Martinique, ainſi le pillage faiſoit d'abord dans la Ville vec plus d'ordre que nous n'en vions obſervé pour la prendre. Iais la mort d'un de nos Fliuſtiers penſa faire dégénerer guerre civile celle que nous iſions ſi paiſiblement aux An-

glois. Ce Flibuſtier s'étant pre-ſenté pour entrer dans une maiſon d'aſſez belle apparence, un Officier François qui étoit à la porte avec quelques Soldats, voulut l'en empêcher. Le Flibuſtier lui demanda de quel droit il s'emparoit de cette maiſon, lui qui non plus que ſes camarades n'avoit pas contribué à la priſe de la Ville. L'Officier au lieu de lui répondre le fit repouſſer par ſes Soldats, & tandis que le malheureux ſe retourna pour nous appeller à ſon ſecours, il reçut deux coups d'épée dont il tomba mort ſur la place.

Quelques Flibuſtiers s'en apperçurent & nous en avertirent. Nous commençames à nous raſſembler & à faire appeller ceux des nôtres qui ſe trouvoient éloignez. Heureuſement Monſieur Caſſare informé des mouvemens qu'on nous voyoit faire accourut

& nous trouva prêts à attaquer les François qui ſe préparoient à nous recevoir courageuſement, dix au moins contre un. La preſence du Chef ne nous deſarma pas, & peut-être eut-il été forcé de ſe mettre contre nous à la tête des ſiens, ſi nous offrant ſatisfaction, il ne nous eut promis de nous livrer l'Officier dont nous nous plaignions. Cette promeſſe nous apaiſa. Elle ne fut pourtant point accomplie : l'Officier diſparut & nous oubliâmes cette affaire.

Fin du deuxiéme Volume.

La ſuite des Avantures du Chevalier de Beauchène eſt à Tours, entre les mains de Madame ſon Epouſe ; ſi elle me l'envoye j'en ferai part au Public.

De l'Imprimerie de L. D. DELATOUR, 1732.





